



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





6000823410



JÉRÔME.

TOME QUATRIÈME.

IMPRIMERIE DE DUFREY, A FONTOISE.

JÉRÔME,
PAR PIGAULT-LEBRUN,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,
CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
Éditeur des OEuvres de MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD,
et ALEXANDRE DUVAL,
Palais-Royal, derrière le théâtre Français, n° 51.

~~~~~  
**1822.**

275 . 0 . 265 .





# JÉRÔME.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Je marche à la gloire.*

Nous arrivâmes enfin à Pavie, pendant la nuit du 20 au 21 prairial. Là, on nous refusa des chevaux de poste pour l'armée, parce qu'elle était à peu de distance de cette ville, et qu'on s'attendait à une action vers la pointe du jour. Ruder demanda à l'instant et obtint des chevaux et un conducteur de charrois militaires. Il proposa à la petite Plompock de la mener jusqu'à nos avant-postes : elle accepta résolument, et nous repartîmes tous les trois.

Il n'était pas jour encore, et le canon commençait à tirer de toutes parts. A mesure que nous avançons, nous dis-

tinguions le bruit de la mousqueterie. Ruder nous faisait aller aussi vite que le permettait la pesanteur de nos chevaux, et le soleil commençait à peine à paraître, que nous vîmes, du haut d'une colline, les deux armées se former en combattant. Je l'avouerai, ce spectacle imposant et terrible me fit éprouver une sensation que je ne connaissais point. Ce n'était pas de la frayeur, c'était une tristesse profonde, un affaissement d'organes, causés par l'aspect des blessés qu'on rapportait déjà en foule, et par l'évidence du danger où Ruder allait me précipiter avec lui. Il me regarda fixement : « Tu pâlis, Jérôme. — J'avoue » que je suis mal à mon aise; mais je ne » romprai pas d'une semelle. — Tu seras » brave, sans être fanfaron : voilà comme » j'aime les hommes. »

Nous arrêtons au premier poste, et il s'informa où était son bataillon. On le lui montra, faisant partie de l'avant-

garde, qui soutenait seule alors tout l'effort de l'armée ennemie. Il sauta à terre avec la légèreté d'un jeune homme; sa figure s'anima d'un feu nouveau; il mit le sabre à la main, je tirai le mien, et je le suivis. « Je n'ai pas essuyé le premier feu, me dit-il; mais l'affaire sera chaude, et corbleu, il est encore temps de se montrer ».

Nos gens attaquaient Montebello, qui donna son nom à cette journée. Nous ne marchions plus, nous volions au feu. A chaque pas Ruder rencontrait des camarades qui avaient vaincu avec lui ou sous lui, et partout j'entendais crier : Vive le brave Ruder. « Je veux ce soir, me dit-il, qu'on crie aussi : Vive le brave Jérôme. Allons, mon jeune ami, voilà l'instant. »

Nous arrivâmes dans les rangs de son bataillon, où une artillerie supérieure avait jeté du désordre. Dès qu'on le reconnut, un cri général de joie célébra

son retour, et les rangs se resserrèrent avec autant d'ordre qu'à une parade.

Éléans du jour, qui brillez par un calembourg, par une charade, par une cravate nouée de telle ou telle manière, qui, forts du suffrage de femmelettes aussi futiles que vous, versez le ridicule sur celui qui dédaigne vos puérilités, c'est devant Montebello qu'il fallait voir Ruder, si petit dans vos salons, si grand par sa valeur et la confiance de l'armée. Il fit battre la charge, et s'avança tête baissée, suivi de tous les siens.

Je conviens que je ne vis pas très-distinctement ce qui se passa alors : j'étais agité d'un trouble extraordinaire. J'avais machinalement au milieu des combattans, des blessés, des morts ; j'entrai dans le village, sans savoir comment j'y étais parvenu.

Le feu cessa ; ma tête se remit, et je reconnus que nous étions maîtres du poste. Je cherchai Ruder des yeux : il

était près de moi ; je ne l'avais pas quitté.  
« Je suis content de toi, me dit-il. Tiens,  
» prends deux doigts d'eau-de-vie, cela  
» te donnera des forces pour recommen-  
» cer, car ces b.....-là ne nous laisseront  
» pas ici. »

Le héros auquel j'avais eu l'honneur d'être présenté, vint reconnaître s'il était possible de se retrancher dans le village. « Bien, jeune homme, bien, me » dit-il ; nous nous verrons après la ba- » taille ».

On commençait à peine à fermer les principales issues, et à établir des postes dans quelques maisons avantageusement situées, que l'ennemi revint à la charge avec des troupes fraîches et une fureur à laquelle nos soldats, fatigués, ne purent résister long-temps. Nous reculâmes à notre tour ; mais notre retraite fut celle de braves gens, décidés à vendre cher la victoire. Dix fois les baïonnettes se croisèrent. Ruder était partout, et par-

tout il portait la mort. Les efforts soutenus de l'ennemi l'emportèrent enfin sur son exemple, sur sa bravoure. Ce qui restait du bataillon recula tout-à-coup de plus de cinq cents pas. Ruder, écumant de fureur, parvint encore à le reformer sous le feu d'une batterie qui enlevait des files entières.

On ne se battait pas avec plus d'avantage sur les autres points. Le nombre allait enfin décider de la victoire, lorsqu'une division tout entière parut dans la plaine, et changea la face du combat. Nos gens reprirent un nouveau cotrage, et nous marchâmes une seconde fois à l'attaque du village. Nous essayâmes d'abord des décharges de mousqueterie si nourries et si soutenues, que je me crus à mon heure fatale. Je n'éprouvai cependant aucun sentiment de crainte ni de regret de la vie. Elle avait voulu que je fusse là, et c'en était assez. « Allons, me » dis-je, la dernière goutte de mon sang

» à mon pays, et mon dernier vœu à  
» l'amour. »

Je m'étourdis sur ma position, je ne  
voulus plus voir le sang qui coulait à  
flots autour de moi, et, sans regarder  
si on me suivait ou non, je me préci-  
pitai, sabrant tout ce qui se trouvait de-  
vant moi. Étais-je poussé par mon cou-  
rage, ou par le désir de me soustraire,  
par une mort prompte, à l'agonie du  
péril, sans cesse renaissante? C'est ce  
dont je n'ai jamais pu me rendre compte.

J'arrive à l'entrée d'une principale  
rue que défendaient quatre pièces qu'on  
avait mises en batterie, après nous avoir  
chassés du village. On finissait de les  
charger; les canonniers avaient la mèche  
à la main; ils allaient mettre le feu.....  
On me saisit le bras avec violence. C'est  
Ruder, qui ne me perd pas de vue, qui  
s'est attaché à mes pas. Il me fait faire  
une volte, et se jette devant moi en  
criant : « Vis, malheureux enfant, moi



» j'ai rempli ma carrière ». Le canon tonne à l'instant. Il était chargé à mitraille. Le brave, l'infortuné Ruder, couvert, criblé de coups, tombe mort à mes pieds.

Non, de ma vie, je n'ai éprouvé de fureur égale à celle qui me transporta en ce moment. Je n'étais plus ce faible enfant qui s'exposait pour obéir à une femme adorée. Je rugissais comme le lion; comme lui j'étais altéré de sang. « Vengeons notre commandant, m'é- » criai-je. Vengeons-le, répètent mille » voix ». On avance dans le désordre du désespoir, désordre toujours terrible. On enlève la batterie, on égorge ceux qui la défendaient, on la tourne contre l'ennemi. Il hésite, on le pousse; il se débande, on le poursuit. On le cherche dans les maisons même d'où, peu d'instans avant, il vomissait la mort sur nous. Il demande quartier; on tue, on immole tout aux mânes de Ruder.

Les autres corps de l'armée n'avaient pas eu heureusement le même motif de se battre avec cette résolution qui ne laisse à l'ennemi que l'alternative de la fuite ou de la mort; mais le dernier soldat s'était montré français. Six mille prisonniers, parmi lesquels on comptait des généraux, une artillerie nombreuse abandonnée par l'ennemi, et le champ de bataille resté à nos troupes, attestèrent notre victoire.

Un silence affreux succéda au bruit des armes, des tambours, des trompettes, aux cris méprisés des mourans. Ce fut alors que, rendu à moi-même, et capable de réflexion, je vis la guerre dans toute son horreur. Des générations éteintes dans leurs sources, des mères, des épouses, des amantes en pleurs, des terres sans culture, et le dernier laboureur arraché au coin qu'il cultive encore, pour remplacer celui qui n'est plus. Oh, qu'il est coupable le souverain qui pro-

voque, qui alimente une guerre injuste ! Et il n'est comptable à personne du sang qu'il fait verser ! Et cette main vengeresse, à laquelle il feint de croire, ne s'appesantit pas sur lui ! Cette main est donc une chimère, qu'on oppose au faible, et que brave le fort.

Ces idées générales ne m'occupèrent pas long-temps ; c'était le dernier cri que jetais du fond de mon cœur l'humanité outragée. Je revins à ce qui m'était personnel, et mon premier sentiment fut à Ruder, à Ruder, tué en me sauvant la vie. J'oubliai le moyen affreux qui avait forcé la bien-aimée à se donner sans retour, et la haine que cet attentat avait allumée dans mon âme ; pour la première fois, j'oubliai la femme adorée et mon amour ; je ne pensai pas même que cette mort la laissait libre de..... Je me livrai tout entier aux regrets les plus légitimes.

Je revins sur mes pas, cherchant l'in-

fortuné commandant dans une multitude de cadavres. Je le trouvai le visage dans la fange, les habits déchirés, et, semblable à Charles XII, tenant encore son arme, que je ne pus ôter de sa main. Je le soulevai avec respect; je le traînai sur un banc de pierre; je m'assis près de lui, attendant quelqu'un qui voulût m'aider à lui donner la sépulture.

Des soldats passaient et repassaient sans cesse; je les invitais à se joindre à moi, aucun ne m'écoutait. Ils paraissaient n'être sensibles qu'à la joie d'exister encore : le reste n'était rien pour eux. L'égoïsme est donc naturel à l'homme ! Il s'isole donc de la société lorsqu'il n'en sent pas le besoin, et il ne s'en rapproche que poussé par son intérêt personnel !

La petite Plömpock passa aussi avec sa voiture, traînée par un cheval autrichien qu'elle avait eu je ne sais comment, et auquel elle ne s'était pas donné le temps d'ôter son équipement uni-

forme. Elle vendait de l'eau-de-vie aux blessés qui avaient de l'argent; elle la donnait avec bonté à ceux qui n'avaient pas de quoi la payer. J'ai remarqué que les femmes galantes ont toutes le cœur excellent; soit que l'amour ne puisse épuiser leur sensibilité, et qu'elles soient forcées de la répandre sur des objets indifférens; soit qu'elles tâchent d'acquérir des qualités qui fassent pardonner leurs faiblesses.

La petite femme me reconnut, quoique je fusse couvert de sang, de poussière et de fumée. Elle s'arrêta; je lui montrai Ruder; elle quitta son tonneau pour m'aider à le charger sur sa voiture. Deux soldats, honteux de la peine que prenait une femme délicate et jolie, ou peut-être impatiens de boire, s'empressèrent de la soulager. J'étais occupé à remplir ce devoir religieux, lorsque monsieur Derneval arriva dans un état à-peu-près semblable au mien.

Je courus à lui pour savoir s'il n'était pas blessé : le sort avait respecté mon bienfaiteur. Il ignorait la mort du commandant; il ne savait pas davantage que je me fusse battu pendant toute l'action : il me marqua d'abord son mécontentement de ce que je m'étais exposé sans son ordre; mais il s'adoucit lorsqu'il entendit les éloges flatteurs que donnèrent à ma conduite ceux qui nous entouraient alors. Il sourit quand il sut que le grand homme m'avait trouvé dans le feu, et m'avait marqué sa satisfaction; enfin il ne s'occupa plus que de faire rendre à Ruder le dernier hommage que l'affection ou la reconnaissance puisse offrir aux morts. Il fit creuser une fosse particulière, et on y déposa le brave homme, enveloppé dans un manteau; on forma une élévation en terre, sur laquelle on posa une large pierre. Le général se proposait d'y faire graver une inscription : *Ici repose le*

*premier grenadier de l'armée.* Il ne prévoyait pas que quatre jours après, une bataille plus sanglante, une victoire plus signalée, nous éloignerait de ces cantons.

C'est près de Montebello, dans un champ qui touche au presbytère, que Ruder est enterré, sans pompe, sans la plus faible indication de ses restes, lorsque le marbre et le ciseau le plus habile consacrent le souvenir de l'orgueilleuse opulence et du vice.

Le général avait des ordres à donner; il continua sa route, et je le suivis. Je tournai la tête aussi long-temps que je pus distinguer la maison presbytériale. « Adieu, dis-je enfin, les yeux en » pleurs, adieu pour jamais. »

Monsieur Derneval me regarda avec un intérêt qu'il ne put dissimuler. « J'é- » crirai cela, me dit-il, à quelqu'un qui » vous intéresse; je sais qu'elle vous » aime, je veux qu'elle vous estime. »

Je ne répondis rien ; mais ces mots me rappelèrent mon bonheur passé , et l'avenir heureux que je pouvais espérer ; j'écartai ces sentimens : m'y livrer alors m'eût paru un outrage à celui que je pleurais.

Le général descendit de cheval , et je m'assis sur l'affût d'un canon. Je crus qu'il était contre les convenances qu'elle n'apprît la mort de son mari que par les papiers publics. Je tirai cette écriture de poche qui avait été si souvent l'interprète des sentimens les plus doux , et qui , en ce moment , ne pouvait être que celui de la décence : « Je sors d'une » affaire, écrivis-je, où l'on dit que je » me suis distingué. Vous n'avez plus » d'époux, mais il importe avec lui l'es- » time et les regrets de l'armée. »

Je donnai ma lettre ouverte au général , en le priant de la joindre au premier paquet qui partirait de l'état-major. Il la lut , et en parut satisfait. Nous



continuâmes de marcher, et je m'aperçus seulement alors qu'il n'avait pas ses aides-de-camp; je lui demandai de leurs nouvelles. « Leur absence doit » vous apprendre leur sort : ils sont » avec Ruder ». Je laissai tomber ma tête sur ma poitrine, et je ne proférai plus un mot.

Nous arrivâmes à l'état-major, La joie bruyante qui suit les succès éclatait de toutes parts; chacun félicitait le chef suprême, et je crois que chacun s'attribuait intérieurement l'honneur de la victoire, car on racontait, d'un ton très-modeste à la vérité, ce qu'on avait fait de bien; mais on présentait l'action la plus ordinaire sous le jour le plus important. Pour moi, je me taisais, et je n'en étais pas moins vain; on m'avait donné tant d'éloges! et il m'était permis de croire à leur sincérité; je ne pouvais protéger personne.

Monsieur Derneval me présenta une

seconde fois; il répéta avec complaisance ce qu'on lui avait dit de moi : il paraissait fier de mes premiers succès, et il ajoutait d'un air de satisfaction, que j'étais son élève. Hélas! nous avons beau faire, l'homme perce toujours! Oh! l'égoïsme! l'égoïsme!

« Jérôme, me dit le héros, je veux que  
» vous imitez le brave Ruder, et que  
» vous avanciez comme lui, à force de  
» mérite. Je vous accorde une lieute-  
» nance de hussards : je vois que vous  
» aimez cet habit-là. Tâchez, à la pre-  
» mière affaire, de mériter une compa-  
» gnie. Moi, dit monsieur Derneval, je  
» le prends pour aide-de-camp : la place  
» est périlleuse; mais, ma foi, mon ami,  
» quand on a commencé comme vous, il  
» n'est plus permis de s'arrêter. — Il  
» vous faut plusieurs aides-de-camp, gé-  
» néral, et si j'osais..... — Osez, Jérôme,  
» osez; un vainqueur ne doit pas être  
» timide. — J'ai laissé à Aost un ami in-

» time, le jeune Luvel, plein de qualités  
» et de valeur, et qui n'est encore que  
» soldat, parce qu'il n'est pas connu. Il  
» me semble, dit le grand homme, avoir  
» vu ce Luvel sur une liste de conscrits  
» réfractaires. — Oh ! général, c'est qu'il  
» est amoureux, et on quitte difficile-  
» ment sa maîtresse. Difficilement, oui,  
» dit monsieur Derneval ; mais on la  
» quitte : et s'il fallait un exemple, je  
» n'irais pas le chercher loin ».

Je sentis que madame Derneval avait  
révélé le secret confié à l'amitié.

« Général, dis-je au héros, votre suf-  
» frage est la plus glorieuse des récom-  
» penses. Donnez ma lieutenance à mon  
» ami, et sans autre titre que celui de  
» protégé, je suivrai monsieur Derneval  
» dans les dangers, je porterai ses or-  
» dres partout, et je me croirai trop  
» heureux de prouver mon dévouement  
» à ma patrie, et ma reconnaissance à  
» mon bienfaiteur. — Allons, allons, on

» ne résiste point à cela. Deux brevets  
» de lieutenant, puisque je ne peux m'en  
» tirer à moins : qu'on les remplisse à  
» l'instant. Et que ce monsieur Luvel  
» soit mon second aide-de-camp, dit  
» monsieur Derneval ».

On me remit les deux brevets. « Ex-  
» pédiez vous-même celui de votre ami;  
» qu'il sache que c'est à vous qu'il le  
» doit; et dites-lui que votre recomman-  
» dation lui impose le devoir de marcher  
» sur vos traces ».

J'étais content ! oh, j'étais content !  
Cependant, lorsque nous fûmes rentrés  
sous la tente, que je pensai à cette ven-  
geance éclatante que j'avais tirée, di-  
sait-on, de la mort de Ruder, quand je  
me rappelai les rapports exagérés des  
officiers du bataillon, qui assuraient que  
je les avais conduits à la victoire, tan-  
dis que j'ignorais s'ils me suivaient ou  
non, et que je cédaï à une rage pure-  
ment animale, je compris qu'en guerre

comme en finance, les circonstances font souvent beaucoup, quelquefois tout, et que plus d'un homme célèbre, qui ne s'en vante point, leur doit la presque totalité de sa gloire.

« Vous ne me demandez pas, me dit » le général, lorsque j'allai le lendemain » matin prendre ses ordres, s'il n'est pas » arrivé à l'état-major de lettres pour » vous. — C'est que je crois, monsieur, » que ce n'est pas le moment de les lire. » — Mon ami, le titre d'honnête homme » demande la réunion de bien des qua- » lités : vous les aurez toutes, je l'espère. » Voilà un paquet que je dois vous re- » mettre; vous l'ouvrirez quand vous le » jugerez à propos. »

Je rentrai sous ma tente; je m'assis sur mon lit, et je posai le paquet devant moi. Il renfermait douze à quinze lettres au moins, et il y avait si long-temps que je n'en avais reçu ! Je savais bien que je ne lirais rien que je n'eusse déjà

lu cent fois. Les amans n'ont pas toujours quelque chose à se dire; mais ils ont toujours à se parler, et il est si doux de se répéter ce qu'on aime tant à entendre!

Cependant, est-ce sur le corps fumant de son malheureux époux que je me livrerai à cette fièvre d'amour que donne la vue seule de ces caractères? Le brave homme serait-il mort pour ne conserver que l'amant de sa femme! Que l'amant de sa femme!... Non, je ne le suis plus... non, je ne dois plus l'être. J'outrageai Ruder vivant; j'offrirai à sa mémoire et à la reconnaissance le sacrifice le plus douloureux que puisse imposer la délicatesse; elle-même, sans doute, me donnera l'exemple; elle se montrera digne du grand nom qui lui est légué. Allons, Jérôme, du courage.... Du courage, malheureux enfant! hé, celui que tu as montré sur le champ de bataille est-il à toi? n'appartient-il pas tout en-

tier à l'amour, à cet amour qui te maîtrisa dès ta plus tendre enfance, et qui, en ce moment encore, règne sur toutes tes facultés?

Pendant que je me parlais, que je me répondais, le paquet avait été tourné, retourné, baisé, mouillé de larmes, et le cachet s'était rompu je ne sais comment. J'étais entouré de ces lettres éparses; je les regardais l'œil enflammé, la poitrine oppressée; tous mes membres étaient agités d'un mouvement convulsif. J'en pris une, je l'ouvris..... Pouvais-je ne pas lire les autres?

C'était elle, toujours elle. Non, personne ne fut aimée comme toi; mais comme toi, personne ne connut cet abandon absolu, cette abnégation de soi-même, ce délire céleste, qui, s'il durait toujours, ferait de l'homme un dieu. Un dieu! idée consolante qu'il faut laisser au malheureux. Mais le désordre physique et moral, mais l'affaiblisse-

ment de nos organes, et, par suite, celui de notre intelligence; la nécessité de dépérir avant de rendre à la matière éternelle l'imperceptible portion qu'elle nous a prêtée; la réunion lente, mais certaine, de nos débris à cette croûte de ruines qui enveloppe ce triste globe, sont-ce là des signes d'immortalité?

« Jérôme..... Comment, Jérôme, vous n'entendez pas le boute-selle! il faut que je vienne vous avertir! — Oh, général.... général!... — Je vous entend, jeune homme. L'héroïsme que vous affectiez était dans votre tête, et non dans votre cœur. Vous n'avez pu vous défendre de lire ces lettres. Souvenez-vous, mon ami, que l'homme prudent ne s'engage à rien sans avoir consulté ses forces. On n'est jamais obligé de promettre; on l'est toujours de tenir ce qu'on a promis.

« Qu'allez-vous faire de tous ces papiers? » Je les rassemblais en effet,



« Les serrer sur votre poitrine ? » J'avais ouvert ma chemise, et il pouvait voir mon petit sac déjà si plein ! « Nous allons » nous battre encore. Il se peut que vous » finissiez à seize ans, avec la gloire d'un » vieux soldat ; et alors que deviendront » ces lettres ? Celle qui vous confia sa » réputation, regrettera-t-elle de vous » avoir cru incapable de la compro- » mettre ? Brûlez tout cela, monsieur, » tout, sans exception. — Oui, général, » oui, j'en aurai la force ; mais qu'au » moins j'en conserve la cendre. Ce gage » de son amour, si éloquent pour moi, » sera muet pour tout l'univers. »

J'allumai une bougie, et sur un tertre, dont j'écartai soigneusement la poussière, je livrai aux flammes ce que je n'eusse pas échangé contre un empire, sans les représentations du général. Je recueillis ces cendres précieuses, je les enfermai dans mon petit sac, et je le replaçai sur mon cœur. Je montai à cheval,

cheval, plus fier de ce triomphe sur moi-même que de mes prétendus exploits, et je sentis que les sacrifices les plus pénibles peuvent quelquefois ne rien coûter à l'amour, parce qu'ils portent toujours avec eux leur récompense.

L'état-major de l'armée, et moi, qui avais l'honneur d'en faire nombre, couchâmes à Voghera. Toutes nos troupes défilèrent pendant la nuit, se portèrent sur Tortone, et campèrent à la vue de cette ville.

Nous marchâmes le lendemain sur Alexandrie, où l'ennemi, pressé de toutes parts, avait rassemblé ses forces. Nous débouchâmes dans la plaine de San-Juliano, où nous nous rangeâmes en bataille. L'ennemi, au lieu d'engager l'action, se borna à garnir d'artillerie et de troupes les avenues du pont de la Bormida.

Le chef suprême, suivi de son état-major, examina, le soir, la plaine et le village de Marengo. Il donna dès or-

dres fréquens aux généraux qui l'entouraient, et se retira avec ce calme et cette confiance qui n'abandonnent jamais un homme né pour commander.

« Hé bien, Jérôme, me dit monsieur » Derneval, tout annonce pour demain » une affaire décisive. — Tant mieux, général. Je me suis battu à Montebello » comme un fou ; j'espère me montrer » digne demain de porter vos ordres, et » de les faire exécuter ». Il me parla de sa femme et de ses enfans : la nature ne perd jamais ses droits. L'amour aussi sait conserver les siens, et d'une voix timide, je parlai de la bien-aimée : il m'écouta avec indulgence. Il expédia des ordres pour que, le lendemain, à la pointe du jour, on lui envoyât trois jeunes officiers qu'il désignait, et qui devaient faire près de lui les fonctions d'aides-de-camp pendant cette fameuse journée. Nous soupâmes tête-à-tête, frugalement, mais avec une gaieté que n'ont

pas toujours ceux qui du sommeil peuvent passer à la mort. Nous nous couchâmes, et je m'enlormis profondément. Uniquement aimé de ma maîtresse, chéri de mes supérieurs, élevé à un grade honorable pour mon âge, tout concourait à remplir mes vœux, et on dort toujours bien quand l'esprit est satisfait.

Il fallut qu'on m'éveillât pour monter à cheval; semblable en cela du moins à Alexandre et au grand Condé; dont j'avoue franchement que je n'ai ni les talents, ni l'éclat, ni la réputation.

La bataille commença au lever du soleil, et dura pendant quatorze heures. Comme à Montebello, la valeur nous fut d'abord inutile. Pressées par le nombre, nos troupes se replièrent. L'ennemi étendit ses lignes; il dépassa nos ailes, et semblait vouloir les prendre en flanc. La garnison de Tortone fit une sortie, et vint nous attaquer par derrière. A quatre heures après midi, presque toute

notre artillerie était démontée ou prise, et il ne restait dans la plaine que six mille hommes d'infanterie, mille cavaliers de toutes armes, et six pièces de canon en état de servir. Le gros de notre armée s'était retiré vers un défilé, flanqué d'un côté par un bois, de l'autre par des vignes épaisses et élevées; et là on disputait encore la victoire, que déjà l'ennemi croyait ne pouvoir lui échapper.

Nous étions du nombre de ceux qui tenaient ferme dans la plaine, et nous faisons une puissante diversion. Il fallait nous accabler pour attaquer le défilé dans les formes, et la mort volait autour de nous. Inébranlables à notre poste, nous paraissions la défier. Je voyais avec une orgueilleuse satisfaction le régiment auquel j'étais attaché, se distinguer sans cesse, et exécuter avec intelligence et prestesse les ordres que je lui portais à chaque instant,

Tout-à-coup plusieurs régimens de grosse cavalerie autrichienne se mirent en ligne pour charger cette poignée de gens à cheval, et culbuter notre infanterie après les avoir défaits. Monsieur Derneval sentit combien il était important de repousser cette charge. Il partit au galop pour se mettre à la tête de mon régiment, et le soutenir par son exemple. Il m'avait sauvé la vie au passage du Mont-Saint-Bernard; je brûlais de m'acquitter envers lui, et je m'attachai exclusivement à sa personne.

Cette grosse cavalerie s'ébranla, marcha sur nous au grand trot, et se dispersant à vingt pas de nos escadrons affaiblis, elle nous chargea en fourrageurs, afin de profiter de l'avantage du nombre, et de nous envelopper de toutes parts. Nos gens se défendirent bravement; mais les premiers assaillans se retiraient pour faire place à des hommes frais, qui revenaient combattre des sol-

dats déjà fatigués. Ils entamèrent enfin nos rangs, et l'un d'eux s'avança, le sabre levé, sur monsieur Derneval. Je me jetai entre mon bienfaiteur et son ennemi. Je reçus le coup : il fut terrible. Il me prit sur l'épaule droite, m'ouvrit le sein, et glissa ensuite le long des côtes. Il ne m'ôta ni le courage ni le jugement : pendant que le cavalier relevait son sabre, je lui passai le mien au travers du corps.

Il semble que dans une telle situation on n'ait rien à donner aux affections douces : le général trouva cependant le moment de me serrer dans ses bras, et il ordonna un *à gauche au galop*. Cette manœuvre s'exécuta parfaitement, parce que l'ennemi, débandé, parut craindre quelque surprise, et se hâta de reformer ses rangs. Nous nous remîmes en bataille.

Le général n'ignorait pas que les Français avaient prouvé à Marignan qu'ils savent, comme d'autres peuples belli-

qu'enx, se défendre, et recevoir la mort à leur poste; mais il était persuadé que l'impatience qui accompagne toujours la vivacité, les rend plus propres à attaquer sans réflexion qu'à disputer le terrain pied à pied. Il osa concevoir le projet de charger à son tour des troupes victorieuses. Il n'eut qu'un ordre à donner, et les chevaux volèrent. L'infanterie, notre rivale d'émulation et de gloire, s'avança aussitôt, et nous seconda par un feu nourri.

Le sang coulait en abondance de ma blessure. Le général m'avait ordonné plusieurs fois de me retirer, avec le ton de l'amitié; il me parla enfin en supérieur qui veut être obéi. « J'ai promis, » lui dis-je, à madame Derneval, de ne » vous pas quitter. Ma place est à vos » côtés. Vaincre ou mourir avec vous : » marchons ».

J'ignore quel eût été le résultat de cette attaque; mais la division du brave



Desaix s'avança dans la plaine, et après une marche forcée de dix lieues, elle tomba sur l'ennemi au pas de charge, et la baïonnette en avant.

Les Autrichiens s'étaient étendus sur toute la surface de la plaine, et déjà ils nous cernaient sur plusieurs points. Ils n'avaient pu occuper cette immensité de terrain sans affaiblir considérablement leurs lignes : elles furent enfoncées de toutes parts. Je ne vis que le commencement de leur défaite. Mes forces, épuisées par la fatigue et la perte de mon sang, m'abandonnèrent tout-à-fait. Je m'évanouis.

Lorsque je revins à moi, je me trouvai dans une chambre assez propre. Je demandai où j'étais. « A Marengo, me répondit-on. — Nous sommes donc vain- » queurs? — L'ennemi demande quartier » à genoux. — Et le général Derneval » est-il parmi les blessés, parmi les » morts? — Nous ne savons pas encore

» de détails. — Qui donc m'a envoyé  
» ici? — Un ordre supérieur. — C'est  
» lui, c'est lui qui l'a donné! Il vit, et  
» j'oublie mes douleurs.

» Où est-il? où est-il »? dit une voix  
affaiblie que je crus reconnaître. C'était  
monsieur Derneval qu'on soutenait sous  
les bras. Il était blessé d'un coup de  
feu à la cuisse. « Pourquoi, m'écriai-je,  
» n'ai-je pas reçu encore celui-là »? Je  
me soulevai avec peine; j'étendis mes  
bras vers lui, et je retombai sur mon  
oreiller.

Brave comme Saint-Hilaire, et ma-  
gnanime comme lui : « Ce n'est pas mon  
» sang, me répondit-il, qui doit exciter  
» vos regrets. Pleurons, que la France  
» pleure l'intrépide, le sage Desaix, mois-  
» sonné à la fleur de son âge, au milieu  
» de la plus brillante carrière ».

Arrêtons-nous, lecteur, pour honorer  
la mémoire d'un héros. Que la flatterie  
s'avilisse devant les grands du jour : ses

éloges, prodigués à tous, doivent toujours être suspects. La reconnaissance des siècles est la digne récompense que doivent ambitionner les grands hommes : c'est la postérité qui plante sur leur tombe ces palmes qui croissent sans cesse, et qui bravent le temps et l'oubli.

---

## CHAPITRE II.

*Je la revois.*

ON logea les blessés comme on put, en attendant que l'ennemi évacuât les places qu'il devait nous livrer, d'après les conditions de l'armistice, qui bientôt fut suivi de la paix générale. Mon protecteur, qui aimait ses aises et qui pouvait se les procurer, se fit conduire à Milan dans une litière, et il eut la bonté de m'en faire donner une. Nous marchions à petites journées, l'un à côté de l'autre, et nous causions quand le temps nous permettait de faire découvrir nos litières. Il me parlait de sa femme; je lui parlais de qui vous savez bien. Quelquefois nous parlions tous les deux ensemble; quelquefois un cri arraché par la douleur nous échappait

en même temps. L'angoisse passée, nous nous mettions à rire, et nous continuions à nous entretenir de ce qui nous intéressait tant.

Quand nous arrêtions, le général faisait écrire son secrétaire, et tous les jours il faisait partir pour Paris un bulletin qui rendait compte de son état et du mien. Il se plaisait à répéter que je m'étais conduit *incroyablement*, et qu'il me devait la vie. Je faisais ajouter que j'étais loin de me croire quitte envers lui, et il me souriait avec bonté. Tout cela était fort bien; mais je ne pouvais charger un étranger d'écrire pour moi à la femme charmante. Je n'avais plus que les cendres de ses lettres; ma blessure pouvait me retenir long-temps en Italie..... Diable, diable! tout ceci était tourmentant.

Si du moins j'avais Luvel avec moi! Que fait donc ce grand garçon-là à Aost? Il a certainement reçu mes dé-

pêches; il doit être en état de supporter le mouvement du cheval : ne devrait-il pas s'empresser de venir marquer sa reconnaissance au général? En vérité, cette conduite est bien extraordinaire. Il ne sent donc pas qu'il me compromet; que je puis passer, dans l'esprit de monsieur Derneval, pour un étourdi qui s'intéresse en faveur du premier venu..... Pourquoi cette humeur? Pourquoi ces plaintes? Parce que Luvel avait ma confiance, qu'il la méritait, et que j'en eusse fait mon secrétaire. Encore une fois, voilà l'homme : lui, toujours lui; rien que lui.

Nous arrivâmes à Milan, où nous avait précédés la nouvelle de notre victoire et de la blessure du général. Les têtes étaient encore exaltées du récit de la journée mémorable, et l'on regardait avec une sorte d'admiration ceux qui y avaient eu quelque part. Nous étions à peine descendus de nos sièges, que le

général reçut les félicitations et les doléances des autorités civiles et militaires, ce dont il se serait bien passé alors, et moi aussi. Mais ce qui ne lui fut pas indifférent, et ce qui faillit à me faire tourner la tête, c'est que dans un paquet, que le commandant de la place venait de recevoir de l'armée, était, entr'autre choses, un brevet conçu dans les termes les plus honorables, qui me nommait colonel de mon régiment. A la vérité, il n'en restait guère que soixante hommes, et de trois officiers, qui avaient survécu à cette affaire, j'étais le seul qui pût remplir un grade supérieur. Mais enfin, colonel à seize ans, c'est beau cela ! Et puis, quand je pourrai m'expliquer sans blesser la décence, on ne me soupçonnera pas d'avoir bassement calculé. Un colonel peut prétendre à la main de tout le monde. Elle n'aura donc rien perdu du côté de la considération ; elle aura tout gagné de celui du cœur. Ah,

mon Dieu ! que je suis content d'être colonel !

Écrivez au bas du bulletin, dis-je le soir au secrétaire, que je suis colonel ; colonel, entendez-vous, monsieur ? Madame Derneval, pensais-je, ne manquera pas de lui communiquer ses lettres ; elle s'applaudira doublement de ma fortune, parce qu'elle m'aime de toute son ame, et que je suis son ouvrage.

Le général avait voulu que mon lit fût dressé à côté du sien. Cet arrangement me plut beaucoup, d'abord parce qu'un général et un aide-de-camp, entre deux draps et en bonnet de nuit, se ressemblent de manière que les visitans ne savent auquel s'adresser, et que, placé près de la porte, c'était moi qui recevais toujours les premières révérences. J'aurais volontiers fait écrire sur le bois de ma couchette : « Je suis » colonel, et je n'ai que seize ans ; je » ne suis donc pas indigne de votre at-



» tention, qui se porte si promptement  
» à l'autre lit ». L'inscription eût été un  
peu longue : elle eût blessé les usages,  
et peut-être l'amour-propre du général.  
Je me contentai de saluer les hommes  
de la main, et de sourire aux femmes,  
quand elles en valaient la peine.

Je ne tardai pas à sentir le désagrément de coucher auprès d'un supérieur, à côté duquel on peut tout penser, mais auprès de qui on ne peut tout entendre ni tout dire.

On annonça un officier, et comme vous le devinez aisément, l'ordre fut donné de l'introduire. On ne met de valets à l'antichambre que pour écarter les fâcheux, et un brave homme n'est annoncé à son général que pour la forme.

C'était monsieur Luvel, désolé de n'être pas arrivé assez tôt pour être de la fête, désolé que je fusse blessé, désolé que le général le fût aussi : ce cher

garçon se désolait de tout, et il était tout simple qu'il se désolât d'avoir manqué l'occasion de se distinguer; qu'il se désolât de trouver son meilleur ami pourfendu des épaules à la ceinture; qu'il se désolât que le chef respectable à qui il devait son état fût étendu sur un lit de douleur. Malgré tous ces motifs de désolation, il s'annonça en homme d'esprit, et, ce qui vaut mieux, en homme sensible. Son extrême pâleur le mettait au-dessus du soupçon du côté de la bravoure; sa sensibilité devait flatter ceux qui en étaient les objets: aussi le général l'accueillit avec affabilité, et il voulut bien me dire qu'il reconnaissait mon discernement dans le choix que je lui avais fait faire.

Voilà donc monsieur Luvel installé à l'hôtel, chargé de recevoir ceux qui voulaient voir le général, de les admettre ou de les éconduire, de faire les honneurs de la table, et d'inviter ceux

ou celles qui pouvaient prétendre à cette distinction. Ces fonctions étaient très-agréables à remplir. Une jolie femme, empressée de voir le plus bel homme de l'armée, n'était pas fâchée de rencontrer pour intermédiaire un jeune homme bien tourné, plein de grâces dans l'esprit, qui montrait en riant les plus belles dents du monde. Et puis le bel homme était impotent, le joli garçon commençait à devenir très-actif, et l'aimable italienne pouvait prendre avec l'un un avant-goût de ce qu'elle espérait en secret de l'autre.

Ce cher Luvel était devenu, en deux jours, d'une importance et d'une utilité dont on ne se fait pas d'idée : le général s'applaudissait vraiment de l'avoir, et j'étais si heureux quand il adressait quelques mots flatteurs à mon ami ! En allant et venant, Luvel me faisait des signes auxquels je n'entendais rien du tout, et dont je n'osais lui demander

l'explication : je voyais clairement que la présence du général l'empêchait de parler.

Monsieur Derneval dormait quelquefois quand la fièvre de suppuration se modérait. Luvel saisit un de ces momens de repos. « Elle est ici, me dit-il » à l'oreille. — Elle..... qui ? m'écriai-je » aussitôt. — Ah, fripon ! si tu m'eusses » confié ton goût pour elle..... — Mais, » mon ami, je ne sais ce que tu veux » dire. — Tu as déjà oublié cette petite » Thérèse, si gentille, si jeune, si ingénue, que tu as, dit-elle..... — Comment, elle est ici ! — Oui, oui, elle est » ici. Elle prétend qu'elle est ta femme, » que tu es son mari. — Pas de mauvaise » plaisanterie, s'il vous plaît. — Rien » de plus sérieux. Elle a abandonné son » couvent, elle a quitté l'habit monacal. Elle m'a déclaré que si je ne l'emmenais avec moi, elle ferait la route » à pied. Je me suis défendu, elle a crié,

» elle m'a pincé, elle a pleuré, et pour  
» en finir, j'ai métamorphosé la jolie  
» enfant en jockey. — Hé, mon ami, que  
» veux-tu que j'en fasse? Je me perdrais  
» dans l'esprit du général; j'éloignerais  
» de moi sans retour une femme que  
» j'adore. Non, l'incartade d'une nuit  
» n'aura pas de suites fatales. Elle fut  
» l'effet du hasard; je n'ai rien promis.  
» Thérèse est intéressante, je la plains;  
» mais qu'elle s'en retourne, il le faut, je  
» le veux. — Il le faudrait, je le crois. Tu  
» le veux, c'est bientôt dit. Depuis deux  
» jours j'ai toutes les peines du monde  
» à la contenir, et chaque fois que je  
» la rencontre, je suis obligé de lui  
» faire un roman. A la seule proposition  
» de s'en retourner à Aost, elle jettera  
» les hauts cris; elle viendra te relancer  
» jusqu'ici; elle déclarera ingénument  
» au général que tu as couché avec elle,  
» que tu ne peux lui rendre ce que tu  
» lui as pris. Je ne sais comment mon-

» sieur Derneval verra la chose ; com-  
» ment tu te tireras de ce mauvais pas ;  
» mais il est temps de prendre un parti.  
» La petite a la tête montée, elle peut  
» entrer au moment où je te parle.

» — Hé, quel diable de parti veux-tu  
» que je prenne ? quel parti prendra-  
» t-elle elle-même ? — Elle fera de l'é-  
» clat. — Hé bien, j'avouerai tout au gé-  
» néral, qui grondera, ou peut-être ne  
» grondera pas, parce qu'enfin ce n'est  
» pas une faute capitale que de coucher  
» avec une jolie fille. — Tiens, Jérôme,  
» raisonnons. — Tu auras beau dire, je  
» ne dois pas, je ne peux pas me char-  
» ger de Thérèse. — Tu ne peux pas  
» non plus l'abandonner à la misère,  
» au libertinage. — Oh, j'en suis in-  
» capable. — Cherchons donc quelque  
» biais qui concilie tous les intérêts. —  
» Ma foi, je n'en vois point. — Ni moi  
» non plus ; c'est pour cela qu'il faut  
» chercher. — Hé, quelle folie aussi de

» m'avoir amené cette petite Thérèse!  
» — Hé, mon dieu, je t'ai déjà dit qu'elle  
» serait venue seule, et elle eût débuté  
» par la scène que nous voulons éviter.  
» Allons, creusons-nous le cerveau, cha-  
» cun de notre côté, et faisons-nous  
» part de nos idées, s'il nous en vient,  
» car elles fuient ordinairement quand  
» on les cherche..... Hé, parbleu, j'y  
» suis..... Oui, c'est cela; à merveilles.  
» Dans l'état où tu es, tu ne peux être  
» infidèle; voilà pour ta conscience. Il  
» est commode d'être gardé jour et nuit  
» par une jolie petite fille que personne  
» ne devine; qui prodigue les attentions  
» comme le sentiment; qui charme par  
» ses propos naïfs la solitude du cher et  
» déjà célèbre blessé: voilà pour l'agré-  
» ment..... Allons, allons, je m'en  
» tiens à ce plan; s'il n'est pas sage, il  
» est le moins extravagant de tous ceux  
» que j'imagine. — Mais explique-moi  
» donc..... — Je vais te mettre au cour-

» rant ». Le général fit un mouvement, et s'éveilla.

Luvel savait faire des contes; il en fit qui amusèrent monsieur Derneval, et le disposèrent insensiblement à entrer dans ses vues. Il lui faisait entendre que, commandant de droit dans la place, il aurait des ordres secrets à donner; qu'il ne pourrait se dispenser d'accorder des audiences particulières; que parmi les solliciteurs (et il devait y en avoir à Milan comme partout) il se trouverait des femmes charmantes, qu'un tiers intimide toujours; qu'il ne serait pas agréable de recevoir ces dames dans une chambre qui avait l'air d'un hôpital; que mon respect pour mon chef pouvait m'avoir déjà occasionné des coliques d'estomac; que je serais plus libre, et par conséquent mieux dans la chambre voisine, et que lui Luvel se ferait un devoir de me remplacer, d'amuser monsieur Derneval, s'il l'en ju-



geait capable, et de se charger de la totalité du travail, dont il ne pouvait s'occuper, ni moi non plus.

Tout cela paraissait jeté au hasard. Le discours était coupé de saillies, d'épigrammes, d'historiettes. Le général, qui répugnait d'abord à m'éloigner de lui, fit un signe d'approbation non équivoque, quand on lui représenta que sa chambre avait l'air d'un hôpital. En effet, mon petit lit, arrivé là comme par accident, des emplâtres sur la cheminée, de la charpie à mon chevet, une table de nuit, des pots de toute espèce, que sais-je, moi? Il est constant que cet ensemble prêtait à la plaisanterie, et nous craignons plus, nous autres Français, un ridicule qu'un vice.

Le général ne mit donc pas d'obstacles à mon déménagement. Il était dans les convenances que je parusse affecté de cette séparation; mais mon commandant paraissant disposé à se  
rendre

rendre à l'expression de mes regrets, je me gardai bien d'ajouter un mot. Luvel fit monter quelques valets, qui me transportèrent, moi et mon lit, dans la chambre en question. Le général pouvait de la sienne se faire entendre et recevoir mes réponses, genre de conversation qui ne laisse pas d'être fatigant, et que je prévoyais ne devoir être en usage que dans les cas urgents. Ainsi pas de motif actuel pour ne pas prendre de précautions contre la première explosion de mademoiselle Thérèse, qu'on disait être un peu montée.... Un jeune homme prudent pense à tout. Sous le prétexte d'un vent coulis qui me donnait sur les oreilles, je fis fermer la porte de communication, et j'y fis appliquer une sourdine, faite avec un matelas d'un pied et demi d'épaisseur.

Vous vous doutez bien que mon ami Luvel était allé chercher la très-jolie et trop impatiente Thérèse. Ce moment

de solitude fit naître de nouvelles réflexions. « Malheureux jeune homme, » passeras-tu ta vie à faire des fautes » et à te repentir? La fortune perfide » jette dans tes bras des objets piquans, » qui s'attachent par l'attrait du plaisir, » et qui te suivent jusque sur les champs » de bataille. Assez énergique pour éviter les liaisons sérieuses, trop faible » pour rompre entièrement.... Ah! pour- » quoi ce grand diable de cavalier, au » lieu de m'ouvrir l'épaule, ne m'a-t-il » pas fendu la tête? Je serais tiré d'em- » barras; la femme charmante m'eût » pleuré; Thérèse aurait fait... elle aurait » fait..... ma foi, ce qu'elle aurait voulu. » Et pas du tout : ma blessure va à mer- » veille; il faut que je voie cette petite » fille, que j'entende ses discours ingénus, et je ne sais, en vérité, comment » la conversation..... Si je me jetais par » la fenêtre pour en finir..... Non, non, » un colonel, beau à ce qu'on dit, aimé

» de la plus aimable des femmes, qui  
» ne supporte ses douleurs, qui n'est  
» flatté de sa gloire, que parce qu'il  
» mettra un jour ses lauriers à ses pieds;  
» que parce qu'ils seront un titre pour  
» se lier irrévocablement à elle.... Non,  
» parbleu, je ne veux pas mourir; jamais  
» la vie ne me fut si chère. Voyons ce  
» que me dira la petite sœur Thérèse ».

Elle entra, introduite par Luvel. J'ai toujours eu le coup d'œil rapide. Je vis à la seconde que son habit bleu de ciel, galonné d'argent, faisait valoir la blancheur de son teint. Ses couleurs rosées, des formes que trahissait son gilet, une cuisse arrondie, rien ne m'échappa. Elle tenait dans ses petites mains son chapeau rond, et roulait machinalement le gland attaché au large galon qui en serrait la forme; ses yeux étaient baissés; en approchant de mon lit, elle rougit avec le charme et l'attrait de la pudeur.

Elle se taisait. « Ne me craignez pas,  
» ma jolie petite Thérèse; croyez que  
» je suis votre meilleur ami. — Mon  
» ami! non, monsieur, non, vous ne  
» devez pas être mon ami. Que diriez-  
» vous, si je ne vous offrais que de l'a-  
» mitié? — Je dirais que Thérèse est  
» raisonnable. — Mais c'est qu'elle ne  
» l'est pas, monsieur; elle ne l'est pas  
» du tout. La raison, qui l'a guidée jus-  
» qu'à cette nuit cruelle, a fui sans re-  
» tour. — Aimable enfant, vous écou-  
» terez son langage. — J'en serais bien  
» fâchée, monsieur. Elle me rappelle-  
» rait ce que j'ai perdu, elle me ferait  
» pressentir les chagrins que vous me  
» préparez peut-être, et n'est-il pas tou-  
» jours temps de verser des larmes?  
» Souffrez que je ne sois sensible en ce  
» moment qu'au plaisir de vous revoir ».  
Mais bras s'étaient ouverts; elle les en-  
laça dans les siens; elle me couvrit de  
haisers. J'étais blessé; mais je n'étais

pas mort, et il eût fallu l'être..... Je lui rendis ses caresses..... mais c'est que véritablement Thérèse était charmante.

Je combattis cependant encore. « Ma  
» chère amie, vous avez fait une faute  
» capitale en fuyant votre couvent. —  
» Je le sais, monsieur Jérôme ; mais  
» est-ce vous qui devez me la repro-  
» cher ? — Vous aviez un état..... — J'a-  
» vais promis à sainte Thérèse et à Dieu  
» d'être chaste, et vous m'avez fait ou-  
» blier mon serment. — Mais votre fai-  
» blesse était ignorée. — Elle était con-  
» nue de sainte Thérèse et de Dieu. Pou-  
» vais-je approcher de l'image de l'une  
» et des autels de l'autre, les lèvres  
» brûlantes encore de vos baisers ? —  
» Vous m'affligez, Thérèse, vous m'affli-  
» gez beaucoup. — Vous m'avez affligée  
» bien davantage. Vous êtes plus beau  
» que monsieur Luvel, et cependant  
» monsieur Luvel me plaisait plus que  
» vous. Vous m'avez forcée à l'oublier,

» pour vous donner mon cœur, et vous  
» consacrer le reste de ma vie. Oui, mon  
» devoir me prescrit de m'attacher uni-  
» quement à celui que la providence  
» m'a donné; de le soigner en maladie  
» comme en santé, et de lui rendre  
» amour pour froideur. — Combien je  
» suis sensible, intéressante Thérèse,  
» aux marques d'attachement que vous  
» me prodiguez! — Non, monsieur,  
» vous n'y êtes pas sensible. Je pleure,  
» et vous yeux son secs; je parle amour,  
» et vous parlez raison ».

Elle était assise, ou à peu près couchée sur mon lit. Elle me pressait les joues dans ses deux petites mains, et pendant que je répondais, un baiser me fermait un œil, me fermait l'autre, et quelquefois m'ôtait la parole. Le moyen de résister à tout cela! Ma résolution, déjà très-affaiblie, s'évanouit tout-à-fait. Je me livrai sans réserve à la nature et à la beauté suppliante. Le mot *amour*

s'échappa plusieurs fois de mes lèvres ! mot fatal, qu'une fillette naïve ne prend jamais pour l'expression du désir, et qui presque toujours n'est que cela. Ravie, enchantée, Thérèse tomba à genoux près de mon lit, elle leva vers le ciel des yeux humides de volupté, elle adressa des actions de grâces à sa patronne, se leva, et sortit en reculant. Elle me souriait comme l'amour quand il avait son innocence, et de la porte, ses lèvres purpurines me soufflèrent, dans le creux de sa main, un dernier baiser qui n'arriva point à son adresse ; mais pouvais-je être insensible à l'intention ?

Il me semble, dit Luvel, entendre appeler de la chambre du général. Vite, il déplace la sourdine, et il ouvre la porte. « Vous êtes donc devenus sourds, dit » monsieur Derneval ? J'allais envoyer » par l'autre escalier savoir la cause de » cet accident. — Pardonnez-moi, mon » général. C'est que... c'est que je cau-



» sais avec Jérôme, et la conversation  
» était montée sur le ton le plus haut.  
» — Mais je ne vous entendais pas plus  
» que vous n'entendiez vous-même, ce  
» qui est assez extraordinaire. Au reste,  
» voilà une lettre pour Jérôme, remet-  
» tez-la-lui, et laissez cette porte ouverte;  
» j'aime à causer, et il vous sera facile  
» de vous partager entre votre ami et  
» moi. — Mais, mon général, les vents  
» coulis..... — Picard, mettez un paravent  
» dans la chambre de monsieur Jérôme ».  
Il n'y avait plus de défaites à donner.  
Heureusement Thérèse était sortie.

Luvel me remit la lettre. Je les reconnus ces caractères dont l'aspect seul portait le trouble, le délire, le bonheur dans mes sens. Elle répondait à la lettre que je lui avais écrite après la mort glorieuse de son mari. La sienne était telle que les circonstances l'exigeaient; froide et polie en apparence; mais je savais interpréter.

« Je sais, monsieur, ce que vous avez  
» fait pour honorer les restes de mon  
» époux. Vous deviez ces soins à un offi-  
» cier digne, à bien des égards, de ser-  
» vir de modèle à la jeunesse de l'armée,  
» et j'aime à croire que votre affection  
» pour moi est entrée pour quelque chose  
» dans les peines que vous vous êtes  
» données. Recevez-en mes sincères re-  
» mercîmens.

« J'ai appris avec la plus douce satis-  
» faction votre élévation au grade de  
» lieutenant. Cette faveur distinguée  
» vous impose l'obligation d'en mériter  
» d'autres; et justifier mes espérances,  
» c'est vous acquitter envers moi.

« J'ai l'honneur de vous saluer ».

» Luvel, mon ami, elle ne savait pas,  
» lorsqu'elle m'a écrit, que j'ai été blessé,  
» et que je suis colonel. Elle le sait main-  
» tenant. Oh! combien elle va me plain-  
» dre! combien elle va jouir..... Et les  
» expressions de sa lettre, les as-tu pe-

» sées? en connais-tu la valeur? elle croît  
» que mon affection pour elle est entrée  
» pour beaucoup dans les soins que j'ai  
» pris des restes de ce pauvre Ruder.  
» Elle ajoute que justifier ses espérances,  
» c'est m'acquitter envers elle..... Mon  
» affection pour elle, ses espérances.....  
» Sens-tu ce que cela veut dire? Tu ne  
» t'en doutes peut-être pas? Hé bien,  
» c'est de l'amour, mon ami, c'est de  
» l'amour caché sous les formes des  
» bienséances. C'est à moi de le cher-  
» cher, et avec quel délicieux plaisir je  
» découvre cette étincelle cachée sous la  
» cendre! Que je la baise, cette lettre!  
» que je la baise mille fois! — Jérôme?  
» — Que je l'enferme dans mon petit sac,  
» en attendant que d'autres lettres vien-  
» nent multiplier et prolonger mes jouis-  
» sances. — Jérôme? — Que toutes les  
» femmes de la terre s'éloignent de moi;  
» qu'elles cessent de prétendre à un cœur  
» qui est tout à la bien-aimée, sur qui

» elle régnera toujours sans partage.

» — Jérôme, monsieur Jérôme? — Par-

» don, mille pardons, mon général; me

» voilà à vos ordres. — Je vois que mon-

» sieur Luvela votre confiance, et j'aime à

» croire qu'il la mérite; mais jamais vous

» ne m'avez fait de confidences à moi....

» — Oh, mon général, il y a long-temps

» que vous m'avez deviné. — Je pour-

» rais, monsieur, n'être pas seul ici; et

» vous exposez, sans réflexions, une

» femme honnête à rougir un jour de-

» vant mes valets. Apprenez, monsieur,

» à renfermer votre bonheur; vous ne

» le sentirez que plus vivement. Nos

» aïeux connaissaient mieux leurs véri-

» tables intérêts. Pas d'amour alors sans

» délicatesse; pas de délicatesse sans dis-

» crétion. Cette manière d'aimer avait fait

» naître une politesse fine et flatteuse,

» qui s'est éteinte, et que les élégans du

» jour tournent en ridicule, parce qu'ils

» ne peuvent y atteindre. Ils ont perdu

» beaucoup en s'éloignant de la décence  
» et de la discrétion. Un coup-d'œil,  
» une légère préférence, la moindre distinction,  
» étaient des faveurs réelles;  
» car qu'importent les causes du bonheur,  
» pourvu qu'il soit senti, et il l'est  
» doublement quand on sait y ajouter  
» le charme du mystère.

» Aujourd'hui, on apporte dans la société  
» peu d'idées, moins de chaleur,  
» presque jamais d'ame, mais beaucoup  
» de mouvement. L'homme à la mode  
» voudrait persuader qu'il a le cœur sensible :  
» il n'a réellement qu'une tête active,  
» ou plutôt agitée. Il parle donc au hasard,  
» et il lui échappe de loin en loin de ces traits  
» qui brillent comme l'éclair dans les ténèbres.  
» Quelques femmelettes en sont frappées, parce  
» que la confusion ressemble un peu à l'abondance.  
» Elles applaudissent, et mon fat n'en devient  
» que plus fat, encore. Il entreprend avec témérité;  
» il réussit

» par des circonstances heureuses ; il  
» échoue souvent , surtout quand il est  
» forcé d'user de prudence , parce qu'a-  
» lors il ne prend que de fausses me-  
» sures. On le rencontre partout , et par-  
» tout il fatigue. On s'en plaint rarement ,  
» et on ne le supporte que parce qu'on  
» ne peut brusquer un homme à la mode.  
» Mon ami , vous n'êtes pas formé sur  
» le modèle de ces êtres-là ; mais crai-  
» gnez la contagion de l'exemple ».

La leçon était forte , et son utilité ne m'échappa point. Elle était adoucie par ce ton d'aménité qui fait tout passer. Je ne méritais pas , en effet , que le général me traitât avec sévérité : j'avais été imprudent , mais je n'avais pas eu l'intention d'être indiscret. Une force irrésistible avait agi sur moi sans le secours de la pensée. Les mots qui m'étaient échappés n'étaient que l'éruption d'un volcan long-temps en fermentation , et dont les feux se répandent enfin avec

violence, et consomment ce qu'ils rencontrent.

Je vis entrer dans ma chambre un homme à cheveux plats et gras, au visage blême, au regard oblique. Il commença, dès la porte, des révérences qui se terminèrent, à quatre pas de mon lit, par la plus humble des inclinations. Il était suivi de deux drôles en guenilles, dont l'un avait le nez chargé de bourgeons, et l'autre la pâleur d'un buveur d'eau-de-vie : celui-là se faisait sentir de l'escalier. Si on n'avait été bien persuadé dans ce pays-là que nous ne plaillions qu'à coups de canon, nous autres militaires, j'aurais cru voir entrer un malheureux huissier, suivi de ses recors. Thérèse fermait la marche. Elle me souriait avec sa douceur ordinaire, en me montrant l'homme aux cheveux gras.

La porte du général était ouverte; je tremblai que la petite ne parlât, et je n'étais pas disposé d'ailleurs à l'écouter

favorablement. Je lui fis signe de se taire, mais un signe si impératif, que le sourire disparut de ses lèvres. Elle reprit cet air suppliant qui lui allait si bien, et contre lequel j'avais eu si peu de forces quelques instans auparavant. « Qui êtes-  
» vous, monsieur, et que me voulez-vous,  
» dis-je à l'homme aux cheveux gras, avec  
» un ton qui annonçait que je n'étais pas  
» disposé à prolonger la conversation?  
» — Monsieur, j'ai l'honneur d'être prêtre  
» de l'église romaine. — Monsieur, je  
» n'ai pas de messes à faire dire. — J'es-  
» père, monsieur, vous être utile d'une  
» autre manière. — Monsieur, je n'ai pas  
» envie de me confesser. — Pardonnez-  
» moi, monsieur, vous vous confesserez.  
» — Oh! il est fort, celui-là. — Et nous  
» passerons ensuite à la grande cérémo-  
» nie. — Et à laquelle, s'il vous plaît? —  
» Monsieur, je marie à juste prix les jeu-  
» nes gens qui ne sont pas maîtres de  
» leurs actions, et les douairières qui



» craignent les sarcasmes du public : ces  
» deux messieurs m'assistent comme té-  
» moins. — Je ne veux pas me marier.  
» — Pardonnez-moi, monsieur, vous le  
» voulez ; mademoiselle ne saurait m'en  
» avoir imposé ». Ici, le général tira sa  
sonnette avec violence, et je tremblai  
de tous mes membres.

« Mon cher ami, dit Thérèse avec naï-  
» veté et onction, il n'y a que le mariage  
» qui puisse légitimer notre intimité. Je  
» me suis informée, et on m'a indiqué  
» ce saint homme qui... ». Elle avait bien  
choisi le moment, mademoiselle Thé-  
rèse. « Mon ami, dis-je à Luvel, jette-  
» moi ces malheureux à la porte, et  
» emmène cette enfant. — Jérôme, mon  
» cher Jérôme, vous voulez donc me faire  
» mourir. — Non, ma chère amie ; mais  
» je ne veux pas me marier. — Cruel  
» jeune homme, et vous me le dites de  
» sang-froid, vous, qui tout-à-l'heure me  
» juriez amour, fidélité..... — Je vous

» trompais, je me trompais moi-même.  
» — Ah, Jérôme ! Jérôme » ! Elle tomba sur le parquet, et fondit en larmes. Je tenais encore la lettre de la femme charmante, et si ces caractères divins ne m'eussent communiqué une force nouvelle, je sortais de mon lit, j'allais moi-même tomber aux pieds de l'infortunée Thérèse, et je me laissais marier.

« Observez, monsieur, me dit le marieur à juste prix, que j'ai reçu la confession de mademoiselle. — J'en suis bien aise, mon ami. — Que je sais qu'il y a eu séduction. — Vous mentez. — Qu'elle est perdue sans ressource si vous ne l'épousez pas. — C'est là ce qui m'afflige. — Epousez donc. — Je n'en ferai rien. — Un procès en séduction vous mènera loin. — Au nom de Dieu, Luvel, défais-moi de cet homme. — Je me mêle aussi de conseiller les filles séduites ». J'étais furieux, et je parlais à demi-voix, comme

si les autres ne se faisaient pas entendre de reste de monsieur Derneval. Luvel ne faisait autre chose que d'aller du marieur à Thérèse, et de Thérèse au marieur. Il leur mettait alternativement la main sur la bouche, et, convaincu qu'il ne gagnerait rien à ce manège, il allait enfin les pousser tous dehors, lorsque le général parut, tiré par quatre laquais dans son lit à roulettes : il s'établait au milieu de ma chambre,

Jamais coupable n'éprouva devant son juge la confusion et le saisissement qui s'emparèrent alors de moi. J'étais incapable de voir, de penser, de parler. Le général était prévenu contre moi : son air sévère l'indiquait assez, et cependant je ne trouvai pas un mot pour ma défense, moi, qui éprouvais le besoin le plus pressant de me justifier. « Comment, dit le général au marieur, » avez-vous osé venir chez moi, porter » un jeune homme sans expérience à con-

» tracter un mariage clandestin? Com-  
» ment, sans trembler, l'avez-vous me-  
» nacé d'une procédure que je puis à  
» l'instant même diriger contre vous?  
» Ignorez-vous ce que votre conduite  
» a de répréhensible, et quelle peine  
» vous subiriez si je vous livrais aux tri-  
» bunaux? — Ah, je vois ce que c'est :  
» monsieur est le père du jeune homme.  
» Eh bien, monsieur, vous consentirez...  
» — Oui, impudent, je suis son père;  
» mais je suis aussi l'officier-général,  
» commandant en chef dans cette ville.  
A ces mots, le marieur tomba à genoux  
avec messieurs ses témoins. « Qu'on  
» donne un louis à ces misérables, dit  
» M. Derneval, et qu'ils sortent à l'ins-  
» tant. Que diable aviez-vous besoin,  
» dit le prêtre en se retirant, de me faire  
» faire cette équipée? On doit savoir ce  
» qu'on fait, prendre de justes mesures,  
» et on ne se jette pas à la tête d'un  
» père. Au reste, celui-ci est raisonnable;

» il me donne sept fois, pour ne me mê-  
» ler de rien, ce que j'exige de ceux à  
» qui je fais faire une sottise ». La petite,  
plus morte que vive, ne répondit rien,  
bien que les interpellations s'adressas-  
sent à elle.

« Voyons maintenant, dit le général,  
» la demoiselle qui a une vocation si dé-  
» cidée pour le mariage ». La pauvre en-  
fant s'approcha, transie de peur. « Elle  
» est jolie, et paraît décente. Rassurez-  
» vous, ma fille, et dites-moi sur quoi  
» sont fondées vos prétentions à la main  
» de monsieur, et ce que signifie ce tra-  
» vestissement ». Encouragée par ce ton  
de bonté, elle se remit, prit la parole,  
et raconta ingénument tout, absolu-  
ment tout ce qui s'était passé à Aost. Ses  
expressions, aussi précises que naïves,  
peignaient jusqu'aux moindres détails.  
Il est donc vrai que l'innocence ne rou-  
git jamais. Sa manière de raconter ra-  
mena souvent le sourire sur les lèvres

du général, et cela me fit un bien, mais un bien!.....

« Je vois, reprit-il, que le hasard a  
» tout fait dans cette aventure, et que  
» votre volonté respective n'y est en-  
» trée pour rien. Jusqu'à présent, je n'ai  
» pas de reproches à faire à Jérôme. Je  
» conçois qu'il est difficile à son âge de  
» fuir deux jolies femmes qui tombent  
» tout-à-coup dans un lit, et contre les-  
» quelles on n'est pas préparé ». Ces pa-  
roles me remirent tout-à-fait. Il conti-  
nua : « Voici cependant une enfant qui n'a  
» succombé à un danger qu'en voulant  
» en éviter un autre. Elle s'est reproché  
» cette faute involontaire, au point de  
» se croire indigne de l'état qu'elle avait  
» embrassé. Elle a tout quitté; elle est  
» venue vous joindre, Jérôme, et, si j'ai  
» bien entendu, vous l'avez accueillié,  
» vous lui avez promis amour et fidélité.  
» C'est là, monsieur, que vous commen-  
» cez à devenir coupable. Il est contre

» l'honneur de tromper une femme quel-  
» conque, et celle qui n'est pas vérita-  
» blement aimée eût pu triompher de sa  
» passion, si on ne l'eût flattée d'en ins-  
» pirer une semblable. Bientôt, négligée,  
» trahie, abandonnée, elle est livrée aux  
» remords, ou elle les perd à force de  
» mériter d'en avoir. Dans tous les cas,  
» il est certain que l'amour ne peut pro-  
» curer à une fille sage autant de bon-  
» heur qu'il lui en fait perdre. Jérôme  
» ne rendra donc pas celle-ci victime  
» d'un goût léger et passager. La voilà  
» sans asile, sans ressource : voyons,  
» monsieur, que comptez-vous faire pour  
» elle? — Je me conformerai, mon gé-  
» néral, à ce que prescrira votre sagesse.  
» — Mon général, prescrivez-lui de m'é-  
» pouser. — Mon enfant, il serait cruel  
» de vous laisser nourrir un espoir qui  
» ne peut se réaliser : Jérôme n'a que  
» seize ans; il n'est pas d'âge à se ma-  
» rier encore. — Pardonnez-moi, mon

» général, puisqu'il est d'âge à plaire,  
» — Il est colonel, il a un rang dans le  
» monde qui lui interdit toute alliance,  
» qui..... — Il n'était rien, mon général,  
» quand je me suis donnée à lui,  
» et je n'ai pas balancé. — Eh bien,  
» puisqu'il faut déchirer ce petit cœur-  
» là pour le ramener à la raison, apprenez  
» que, depuis son enfance, Jérôme  
» nourrit une passion insurmontable,  
» dont l'absence et une jolie femme  
» peuvent le distraire un moment, mais  
» qui reprend aussitôt son empire. Mariée  
» à ce jeune homme, votre sensibilité vous  
» rendrait la plus malheureuse des femmes,  
» et votre intérêt, autant que celui de monsieur,  
» m'oblige à vous séparer. Cédez, mon enfant,  
» à la force des circonstances.  
» Avez-vous des parens »?

Le général eût parlé deux heures encore, que la pauvre petite n'eût pu lui répondre. Elle était dans un état à fen-



dre le cœur le plus dur. Je l'aurais épousée, moi; oh, oui, je l'aurais épousée, sauf à m'en repentir après.

« Par où, Picard? par où, Lafleur? » par où, Tourangeau », crièrent plusieurs personnes ensemble, qui montaient avec un fracas et une vivacité inexprimables. Les portes s'ouvrent comme si elles se brisaient..... C'est elle, grand dieu! c'est la femme adorée; c'est madame Derneval. A la première nouvelle de nos blessures, elles étaient montées en voiture; elles avaient couru jour et nuit; elles avaient crevé vingt chevaux.

La bien-aimée ne vit ni le général, ni ses gens, ni Thérèse; elle ne cherchait, elle n'aperçut que moi. Son grand deuil, l'étiquette qu'il prescrit, tout disparut devant l'amour. Tremblante pour son amant, embellie par le sentiment qui l'agitait, elle se précipita vers mon lit, et me pressa sur son cœur. Sa présence

sence inespérée, cette scène qui n'était pas terminée, qui allait l'affliger, et peut-être m'ôter son amour, tout était réuni pour me causer une révolution terrible : je m'évanouis dans ses bras.

Lorsque je repris mes sens, elle était près de moi, debout, sa tête penchée vers la mienne; elle tenait un flacon d'une main, elle appuyait l'autre sur mon cœur. Je n'osais me livrer au plaisir de contempler la plus parfaite des femmes. Je craignais, j'évitais ses regards. « Mon ami, quand apprendras-tu » à me connaître? T'ai-je jamais aimé » pour moi? Si j'étais susceptible de » cet écart, tu ne serais pas blessé; mais » tu ne serais pas l'officier le plus intéressant, comme le plus beau de l'armée, et tu aurais continué à traîner » près de moi une vie inutile et obscure. Crois-tu que celle qui a le courage d'exposer les jours de son amant, » n'ait pas la force d'oublier une fai-

» blessé ? Ton aventure avec Clotilde  
» m'a fait pressentir qu'à ton âge tu m'é-  
» chapperais quelquefois. Je suis con-  
» vaincue que la femme la plus aimable a  
» souvent à pardonner ; et pour conser-  
» ver ton amour, il faut que le mien soit  
» indulgent comme l'amitié. Si même,  
» mon ami, je voulais, dans cette occa-  
» sion, te juger avec rigueur, pourrais-je  
» te reprocher la surprise que t'ont faite  
» tes sens ? Le général m'a tout dit ; cette  
» enfant elle-même ne t'accuse pas : elle  
» souffre comme souffriront celles qui  
» ne t'auront connu que pour te regret-  
» ter, je sais que je suis sans cesse pré-  
» sente à ta pensée, que je suis l'ob-  
» jet de tes vœux les plus tendres, et  
» trop heureuse celle qui n'a que des  
» concurrentes, et jamais de rivales. Re-  
» prends courage, mon ami ; accepte  
» mes soins ; guéris promptement, pour  
» rendre la vie à ta bien-aimée. Elle s'em-  
» pressera d'embellir la tienne, et de

» partager un bonheur que la paix va  
» rendre durable ».

Pouvais - je répondre autrement que par des adorations ? Qui les méritait comme elle ? J'aurais voulu pouvoir lui élever des autels. Je le lui disais avec cette véhémence qu'inspirent un amour sans bornes et la plus légitime reconnaissance.  
» C'est là, mon ami, qu'est mon autel, je  
» n'en veux pas d'autre, et il y a long-  
» temps que tu en as un ici ». Elle avait remis sa main sur mon cœur ; elle porta la mienne sur le sien.

« Mon ami, tu ne me parles pas de Thérèse. Tu crains de me déplaire. Crains plutôt de te montrer ingrat, injuste, insensible envers cette enfant. — Votre bonté embrasse tout ; elle va même au-devant de ma pensée. — Rien de ce qui t'a été cher ne peut m'être indifférent. — Cher ! oh, cher ! L'expression est forte, madame. — Elle est déplacée, puisqu'elle te blesse, et je t'en

» demande pardon. Ne disputons pas  
» sur les mots. Voici ce que je sais de  
» Thérèse.

» Son père est un riche particulier de  
» Pavie. Le désir de doubler la fortune  
» d'un fils unique l'a porté à sacrifier  
» cette jeune personne. Thérèse, sans  
» goût pour le cloître, mais intimidée  
» par l'autorité paternelle, s'est décidée  
» pour l'ordre où l'on conserve une ap-  
»arence de liberté, et où l'on accueille  
» et console l'indigence. Son père s'est  
» opposé d'abord à un choix qui ne rem-  
»plissait qu'une partie de ses vues, parce  
» que ces religieuses ne font que des  
» vœux simples. Mais la petite a déployé  
» une énergie qui l'a réduit à l'alterna-  
»tive de céder, ou de déclarer ses vé-  
»ritables motifs, et d'encourir le blâme  
» public. Elle est donc entrée chez les  
» Filles de la Charité d'Aost, il y a en-  
»viron six mois.  
» Elle t'a vu. Ta destinée est de plaire

» à toutes les femmes qui te verront. —  
» Et de n'en aimer qu'une, de l'aimer  
» toujours, de l'aimer sans partage : le  
» général me rend cette justice. — Oh !  
» répète, mon ami, répète ; j'ai tant de  
» besoin de te croire ! Je ne saurais dis-  
» simuler plus long-temps. La philoso-  
» phie que j'opposais tout-à-l'heure à tes  
» infidélités n'était que dans ma bouche ;  
» c'était le dernier effort de ma vanité  
» blessée..... Non, tu ne sais pas combien  
» je t'aime ; tu ne le sauras jamais, puis-  
» qu'il n'est pas de mots pour le dire ».

Elle se tut, mais qu'il est éloquent le  
silence d'un cœur qui brûle ! Ce n'était  
pas Thérèse qui me pressait dans ses  
bras, ce n'étaient plus ses baisers qui  
répondaient aux miens ; c'était le bon-  
heur même, c'était quelque chose de  
plus, qui entourait un lit de douleur  
d'une auréole céleste.

« Assez, assez, adorable enfant, ton  
» sang s'échauffe..... — Ta présence seule

» le dessèche, le dévore; juge de l'ef-  
» fet de tes caresses. — Arrête, mon  
» ami, arrête; tu veux donc mourir et  
» me donner la mort. Non, je ne serai  
» plus seule avec toi, je ne veux être  
» que ta garde. Tu sais combien elle sera  
» soigneuse, attentive, prévenante; mais  
» plus de baisers, cher enfant, plus de  
» baisers, je t'en supplie : ils nous mè-  
» nent toujours trop loin ».

Elle avait reculé son fauteuil, elle  
avait sonné; elle avait caché sous ses  
crêpes noirs une figure enivrante, et  
à travers le tissu jaloux, son œil dan-  
dait des feux qui arrivaient jusqu'à moi.

« Revenons à Thérèse, mon ami; il  
» me semble que c'est d'elle que nous  
» parlions. Tu conçois qu'il a fallu la  
» force de raisonnement du général, et  
» le langage affectueux de son aimable  
» épouse, pour que la petite consentit  
» à se laisser conduire dans un couvent,  
» où on la place en qualité de pension-

» naire. On taira ce qui doit être caché,  
» et on la recommandera de manière à  
» ce qu'elle jouisse d'un sort agréable,  
» jusqu'à ce qu'on ait des nouvelles de  
» son père ».

Une femme-de-chambre entra. Ce n'était plus Clotilde, ce n'était pas même sa compagne. Je pensais qu'il est des choses qu'une femme sensible pardonne à son amant, mais qu'elle ne pardonne qu'à lui, et que la bien-aimée n'avait plus de secret pour madame Derneval. Elle ordonna à mademoiselle Lucie de rester, et elle continua.

« Monsieur Derneval a fait écrire. Il  
» attribue la fuite de Thérèse à la ter-  
» reur que devaient lui inspirer un siège,  
» un assaut, un pillage. Il ajoute que,  
» dans les pays conquis, les Français ne  
» souffrent point de clôture forcée. Il  
» enjoint au père de reprendre sa fille,  
» de la traiter avec douceur, ou de lui  
» faire une pension proportionnée à sa



» fortune. Voilà, monsieur, où en sont  
» les choses. Monsieur, monsieur, ré-  
» pétai-je, entre mes dents !..... Oh ! c'est  
» que mademoiselle Lucie est là ».

Fidèle à sa résolution, elle ne me quitta pas un instant. Mais elle avait toujours Lucie ou une autre auprès d'elle. Madame Derneval venait plusieurs fois dans la journée me donner des marques du plus doux intérêt. Elle me nommait son sauveur, son ami le plus vrai, moi qui lui devais tout. Il est donc des cœurs assez généreux pour oublier le bien qu'ils ont fait, et trouver leur bonheur dans la reconnaissance ! La sienne ne connaissait pas de bornes. Elle se plaisait à préparer ce qui était nécessaire pour le pansement ; elle me présentait mes potions ; elle m'embrassait en entrant, en sortant ; et tout cela, disait-elle en riant, était autant de larcins qu'elle faisait à madame Ruder. Le disait-elle pour que la bien-aimée pût

m'embrasser à son tour, et que ses caresses ne parussent à Lucie que des plaisanteries sans conséquence?

Jamais blessé ne fut traité comme moi; jamais enfant gâté ne fut aussi impatient. Je me tourmentais, je murmurais intérieurement contre la réserve à laquelle on me soumettait. Je maudissais Lucie, madame Derneval, j'aurais maudit la bien-aimée elle-même, si je l'avais osé, ou plutôt si je l'avais pu. Enfin, le troisième jour, je déclarai très-résolument à mon chirurgien que je voulais faire ma cour au général, et que j'allais me lever.

Il aurait voulu que je gardasse le lit quelques jours encore. La femme charmante, madame Derneval, monsieur Luvel lui-même, tout le monde s'était rangé du parti du docteur; mais aux marques de dépit que je laissai échapper, à la violence de mon agitation, on jugea moins dangereux de me satis-

faire que de m'exposer à quelque révolution. Je fus donc habillé par la main des grâces, car cette Lucie était encore, je ne sais pourquoi, très-jolie, et la bien-aimée et madame Derneval disparaissaient avec elle d'empressement et de légèreté dans les doigts. C'était à qui me procurerait plus d'aisance, à qui ferait valoir davantage cette petite figure, qu'un reste de pâleur rendait, disait-on, plus touchante. Oh ! qu'il est doux d'être aimé ainsi ! Qu'il serait flatteur de le mériter ! Je n'osais me livrer à cette dernière idée, et elle se reproduisait malgré moi. Oh ! le chien d'amour-propre !

Il était cinq heures, et l'on faisait cercle chez le général. Vous sentez que ce qu'il y avait de mieux dans la ville s'était empressé de venir rendre ses hommages à madame : elle était trop bien pour que les hommes ne fussent pas tentés de revenir. Monsieur Der-

neval avait une de ces physionomies que les femmes sont bien aises de revoir; et dans ces cas-là, les uns et les autres n'ont besoin que d'un prétexte. Il y en avait un ici, qui s'offrait de lui-même; le désir de dissiper l'illustre blessé : aussi avait-il tous les jours, de cinq heures à huit, une réunion nombreuse et choisie. Il était clair qu'à travers tous ces gens-là je trouverais, je joindrais la bien-aimée, et que je pourrais au moins lui parler de mon amour. On n'est jamais plus isolé que dans une assemblée nombreuse, où chacun a ses intérêts, ses affections, ses plaisirs particuliers. Bien certainement, mademoiselle Lucie ne viendrait pas troubler des tête-à-tête d'un moment, mais souvent répétés : je n'avais pas d'autre but, car je sentais bien que pour achever de guérir, il fallait être raisonnable.

Tout entière au cher blessé, la femme

charmante n'avait point encore paru dans la brillante société; et c'est un événement que l'entrée d'une femme charmante. Le moment où nous parûmes fut pour moi celui d'un triomphe nouveau; les hommes se levèrent avec un murmure d'admiration qui me fit rougir de plaisir, et peut-être d'orgueil. Elle me soutenait sous le bras; elle me le serra d'une façon qui voulait dire: Ce qu'ils admirent tant est à toi, à toi pour la vie. L'orgueil s'évanouit; il ne resta que le plaisir: c'est que celui-ci est l'enfant de la nature, et que sa bienfaisante mère nous ramène toujours aux sentimens vrais.

L'accueil qu'elle reçut des femmes fut un peu différent; elles restèrent froides, immobiles, et quelques-unes se pincèrent les lèvres; ce qui veut dire encore en Italie comme en France: Il est infiniment désagréable de rencontrer de ces femmes-là; elles vous éclipsent à la

minute ; les hommes ne reviennent à vous que bien convaincus de l'impossibilité de réussir : il est dur de n'être plus qu'un pis-aller, etc., etc., etc.

Pendant que j'offrais au général le tribut de mon affection respectueuse, ces dames se remirent, et la gaité folâtre succéda subitement à de petites moues, peut-être un peu trop marquées ; mais le premier mouvement des femmes est toujours pour la vanité, le second est à la dissimulation.

Elles devaient enfin m'examiner à mon tour ; je méritais aussi quelque attention. Elles s'approchèrent de moi avec un empressement, un intérêt qu'elles ne se donnèrent pas la peine de vouloir cacher. Eh quoi de plus simple ? Il est reçu qu'une femme de vingt-cinq ans peut jouer la petite maman avec un jeune homme de seize ; et pour peu qu'il soit dégourdi, ce jeu la mène loin. Le joli enfant ! disait l'une. Que sa

toilette de convalescent lui sied bien ! disait l'autre. Comment ce vilain cavalier a-t-il pu lever son sabre sur lui, ajoutait celle-ci ? Oh ! ces Hongrois ne savent pas vivre ! reprenait celle-là. Un fauteuil à roulettes arrivait d'un côté ; on apportait des coussins de l'autre : c'est à qui m'arrangerait les bras, les jambes ; on me ployait comme un mannequin.

Comme tout prend fin, ces dames finirent par me laisser tranquille ; mais alors les hommes m'obsédèrent, parce que la bien-aimée s'était assise auprès de moi. Elle leur observa poliment que j'avais besoin d'air. Il est un genre de politesse qui bannit l'espoir ; et nous restons peu, nous autres hommes, auprès d'une femme dont nous n'espérons rien. Ces messieurs s'éloignèrent insensiblement, et s'efforcèrent de faire oublier à ces dames la solitude humiliante où ils les avaient laissées un moment. Un seul resta, et me gêna autant que

mille. Je ne pouvais l'éconduire ; et j'en avais grande envie, car il parlait avec facilité et avec grâce ; son esprit était orné. Il adressait à la femme charmante de ces choses flatteuses qui plaisent toujours quand elles n'ont rien d'affecté. Une figure aimable, une croix qui annonçait un rang dans le monde, et son importunité, c'était plus qu'il n'en fallait pour se faire détester, s'il n'eût eu quarante ans ; et quand je l'écoutais, je trouvais qu'on peut plaire encore à cet âge, et plaire beaucoup. Je ne pus adresser que quelques mots particuliers à la bien-aimée pendant cette éternelle soirée ; ce fut lorsque ce beau monsieur se leva pour aller demander au général qui était cette femme séduisante qui paraissait avoir tant d'attachement pour moi. Le général lui répondit à voix basse, mais probablement de la manière la plus avantageuse, car monsieur le chevalier revint plus em-



pressé, plus respectueux; il reprit sa place, et ne la quitta plus.

Oh! combien je regrettai alors ma chambre solitaire, où je n'avais de témoin que Lucie, devant qui, à la rigueur, je pouvais ne me contraindre que jusqu'à un certain point, car les femmes-de-chambre ne voient rien dans l'appartement. Elles ont bien des réminiscences à l'antichambre; mais que m'importait définitivement qu'on y dît que j'étais amoureux? l'objet de mon amour me justifiait de reste; que j'étais aimé? parbleu j'en valais bien la peine.

Luvel était à tout, en faisant sa cour à une assez jolie femme. Il s'aperçut de mon trouble, de mon mécontentement; il vint se mêler à la conversation, et la généralisa, ce que je n'avais pu faire jusqu'alors, tant je me sentais gauche et embarrassé. La jolie femme qu'il venait de quitter le suivit, non pas pour le suivre, comme vous pensez bien,

mais parce qu'il n'était pas généreux, disait-elle, que personne m'aidât cette belle dame à répondre à trois hommes intéressans.

Notre petit cercle s'agrandissait, et monsieur le chevalier parut bientôt aussi importuné que je l'avais trouvé importun lui-même. Je fus enchanté de la contrariété qu'il éprouvait, car il est impossible de ne pas haïr un peu ses rivaux, même ceux qu'on ne craint pas.

N'ayant rien de mieux à faire, je portai, sur les différentes figures qui composaient l'assemblée, des yeux que je détournais malgré moi de celle que je ne voyais jamais assez. C'est une belle chose que la précaution ! Et nous l'employons avec une adresse, nous autres pauvres amans ! Malgré les privations que je m'imposais, je m'aperçus aisément que notre secret n'en était plus un pour la jolie brune de Luvel : les femmes ont une pénétration ! La découverte de

celle-ci la mit de la plus belle humeur ; elle ne craignait plus d'avoir rencontré une rivale, et certe il eût fallu céder à celle-ci. Je crois que monsieur le chevalier se douta aussi de quelque chose, car il devint pensif, rêveur, et prit tout-à-coup le rôle d'observateur. Eh bien ! qu'il observe, monsieur le chevalier ; qu'il désespère, et qu'il ne revienne plus !

## CHAPITRE III.

*Quelques portraits qu'on peut  
reconnaître.*

HUIT heures sonnèrent, et tout le monde se retira; c'était l'heure des chirurgiens, auxquels succédait le repas léger qui convient à des malades. Je repris ma place à la table du général; la beauté en fit les honneurs, et la sensibilité y présida. Monsieur et madame Derneval étaient aussi heureux qu'on peut l'être après plusieurs années de l'union la mieux assortie; nous l'étions, la bien-aimée et moi, comme des amans qui n'ont encore qu'effleuré la coupe du plaisir; Luvel l'était par l'espoir de se dédommager des peines de l'absence : pour lui l'amour n'avait que des chaînes de fleurs.

« Monsieur Luvel, dit le général, lors-  
» que les domestiques furent retirés, il  
» y a plusieurs jours que vous voyez chez  
» moi les mêmes personnes, et je vous  
» crois très-habile dans l'art de saisir les  
» ridicules..... — Mon général, je ne suis  
» pas moins prompt à reconnaître les  
» belles qualités : mon dévouement pour  
» vous en est la preuve. — Ce n'est pas  
» un compliment que je vous demande ;  
» monsieur, mais quelques tableaux ».  
Jé saisis cette ouverture avec empressement. « Commence, lui dis-je, par ce  
» chevalier, qui paraît cloué dans son  
» fauteuil, et qui ne le quitte que pour  
» aller faire des questions indiscrètes.  
» Oh ! reprit le général, je me charge de  
» celui-là, parce que je le connais à fond ;  
» j'ai voyagé un an avec lui dans le nord  
» de l'Europe, et vous voyez, monsieur  
» le colonel, que cette intimité autorisait  
» de sa part ces questions qui vous ont  
» paru déplacées. Vous vous battez en

» vieux soldat, mon ami; mais vous jugez encore de tout comme on doit le faire à votre âge. Revenons.

» Le commandeur de Nosari, d'une ancienne famille du Piémont, est entré à Malte en sortant du berceau. Il a servi dès que l'âge le lui a permis, moins par ambition que par devoir. Il s'est toujours distingué; mais il n'est pas dans son caractère de solliciter : aussi n'est-il encore que colonel. Il a le cœur droit, et les mœurs douces. Son esprit, plus étendu que brillant, ressemble à une lumière égale, qui éclaire sans éblouir, et se porte sur tous les objets. Des hommes médiocres peuvent vivre long-temps avec lui sans soupçonner sa supériorité; il n'appartient qu'à des gens de mérite de la reconnaître. Tel est, mon ami, l'homme qui ne vous déplaît que parce qu'il vous donne de l'inquiétude. Avec plus d'usage, vous auriez reconnu la

» grand'croix de son ordre, et vous sauriez que les dignitaires de Malte font des vœux qui leur interdisent le mariage. Mais le commandeur n'a pas renoncé au commerce des femmes aimables; madame mérite d'avoir des amis, et l'amitié du commandeur peut la flatter s'il la lui offre, parce qu'elle sera sincère, et qu'il ne la prodigue jamais. Souvenez-vous, mon ami, de n'être jaloux qu'après vous être vaincu que vous avez des raisons solides de l'être; et alors vous serez atteint d'un mal de plus, et vous n'aurez remédié à rien.

» Comment, m'écriai-je, dépend-il de moi d'être ou de n'être pas jaloux, et la jalousie n'est-elle pas un attribut nécessaire de l'amour? Hé non, Jérôme, me répondit Luvel; la jalousie n'est qu'un préjugé, fortifié par l'habitude. Si elle était naturelle aux amans, ils seraient partout également jaloux.

» et il y a des peuples qui le sont beau-  
» coup moins que d'autres; il y en a  
» qui ne le sont pas tout; il en est même  
» qui donnent dans l'excès opposé, et  
» ce qui serait un opprobre pour toi,  
» est un honneur pour un Lapon.

» La jalousie est si peu un sentiment  
» naturel, qu'elle se soumet facilement  
» aux usages de la société. Tel homme,  
» par exemple, qui serait jaloux d'un  
» rival jusqu'à la frénésie, ne se permet  
» pas de l'être d'un mari, et, en général,  
» les jaloux sont intérieurement si per-  
» suadés de leur injustice, qu'il y en a  
» peu qui ne se cachent de l'être.

» On croit que la jalousie marque  
» beaucoup d'amour; mais l'expérience  
» prouve que l'amour le plus violent est  
» ordinairement le moins soupçonneux.  
» La jalousie ne prouve communément  
» qu'un amour faible, un sot orgueil, le  
» sentiment forcé de son peu de mérite,  
» et quelquefois un mauvais cœur. —



» Oh ! ceci est bien fort, monsieur Lu-  
» vel, et un mauvais cœur..... — Oui,  
» mon ami, un mauvais cœur ; je le ré-  
» pète, et je le prouve. Un amant dégoû-  
» té cherche un prétexte pour rompre :  
» eh bien, s'il s'aperçoit qu'on peut se  
» consoler de sa perte avec un autre,  
» sa vanité est blessée de ne pas laisser  
» une femme dans les regrets. La jalou-  
» sie, ou plutôt l'envie, le ramène pour  
» être tyran, sans être heureux. Voilà  
» les hommes ! leur amour ne vit que  
» d'amour-propre ; il n'y a que des ja-  
» loux d'orgueil.

» — Allons, allons, Luvel ; je vois bien  
» que tu n'as jamais aimé. — D'abord,  
» mon ami, entendons-nous sur le mot.  
» Aimer, c'est de l'amitié ; désirer la jouis-  
» sance d'un objet, c'est de l'amour, dé-  
» sirer cet objet exclusivement à tout  
» autre, c'est passion. Le premier sen-  
» timent est toujours un bien ; le second  
» n'est qu'un appétit du plaisir ; le troi-  
» sième,

» sième, étant le plus vif, ajoute au plaisir,  
» mais prépare des peines. Que ma bonne  
» fortune me garde de celui-là! -- Oh! je te  
» réponds qu'à cet égard tu n'as rien à  
» craindre. Je vais même jusqu'à te croire  
» capable de pardonner une infidélité. —  
« Pourquoi non? L'infidélité est un grand  
» mot, souvent mal appliqué. En amitié  
» c'est un crime; mais si une femme ai-  
» mable avait du goût pour moi, jè ne  
» prétendrais pas être l'unique objet de  
» ses attentions. Une telle prétention  
» serait une tyrannie insupportable pour  
» elle, et une folie cruelle pour moi-  
» même. Jouissons toujours d'un bien  
» comme s'il ne devait jamais finir, et  
» sachons le perdre comme n'y ayant  
» aucun droit ».

La bien-aimée reçut cette doctrine avec le silence le plus froid, et un mouvement de tête qui marquait une improbation formelle. Madame Derneval ne fut pas aussi maîtresse d'elle-même. « Il

» est aisé, monsieur, lui dit-elle, de ju-  
» ger les femmes que vous avez connues,  
» et celles à qui vous vous attacherez : elles  
» doivent avoir le cœur froid, les sens  
» assez calmes, et la tête dérégulée. Ce  
» n'est pas la raison qui détermine leur  
» choix; ce n'est pas l'amour, ce n'est  
» pas même le plaisir. C'est la folie qui  
» leur échauffe l'imagination pour un  
» homme, qui devient successivement  
» l'objet, le complice et la victime d'un  
» caprice. Un amant leur plaît sans autre  
» raison que de s'être présenté le pre-  
» mier, et il est bientôt quitté pour un  
» autre, qui n'a d'autre mérite que d'être  
» venu après.

» Quand la tête de ces femmes se  
» prend, elles font toutes les avances,  
» comme si ce n'était rien. La fantaisie  
» est-elle, passée, elles s'en défendent,  
» comme si c'était quelque chose. Il n'y  
» a point alors de manœuvres plates et  
» usées qu'elles n'emploient. Elles com-

» mentent par insinuer qu'un homme  
» avec qui l'on croit qu'elles ont vécu,  
» s'en est donné l'air; ce serait le dernier  
» qu'elles choisiraient; elles ne conçois-  
» vent pas qu'on puisse l'avoir. Elles  
» passent par degrés aux propos les plus  
» outrageans, si toutefois elles peuvent  
» outrager. Elles supposent qu'on ne  
» croira pas qu'elles osassent parler ainsi  
» d'un homme dont elles auraient quel-  
» que chose à craindre. Elles ne savent  
» pas qu'elles sont les seules à imaginer  
» qu'elles aient encore quelque chose à  
» perdre. Quand on entend ces déclama-  
» tions, on sait d'abord à quoi s'en  
» tenir; on l'apprendrait par-là, si on  
» l'ignorait. Cet excès de hardiesse ne  
» leur est cependant pas inutile; il ne dis-  
» suade pas, mais il impose, et oblige  
» à dissimuler en leur présence le mé-  
» pris qu'on a pour elles ».

La sortie était vive, et Luvel avait trop d'esprit pour ne pas la sentir. « Je n'ai pas

» prétendu, mesdames, qu'il n'y eût point  
» d'exception aux principes que j'ai avan-  
» cés, et si j'avais besoin de trouver des  
» exemples de la tendresse et de la fidé-  
» lité conjugales d'une part, d'un amour  
» délicat et sans bornes de l'autre, je n'i-  
» rais pas les chercher loin. C'est sans  
» doute un malheur d'être athée en  
» amour; mais je ne suis qu'à plaindre :  
» car enfin on n'est pas maître de ses  
» opinions. Pas mal, pas mal, dit le gé-  
» néral; voilà qui raccommode bien des  
» choses. J'avoue même que j'ai trouvé  
» des idées très-justes dans ce que mon-  
» sieur a dit de la jalousie : j'en ne le  
» croyais pas si profond. Je voudrais sa-  
» voir maintenant comment un athée en  
» amour niera avec quelque vraisem-  
» blance l'existence d'un sentiment dont  
» il vient de citer un exemple. Voyons,  
» monsieur Luvel, expliquez-moi cette  
» contradiction, qui n'est sans doute  
» qu'apparente. — Oh! mon général, je

» n'oserai jamais..... Ces dames..... —  
» Ces dames ne ressemblent pas aux  
» dévots, qui détestent tout ce qui n'est  
» pas de leur religion : la leur est tolé-  
» rante ; et je vous réponds qu'elles ne  
» se brouilleront pas même avec vous.  
» — Si en effet ces dames le permet-  
» tent..... — Nous faisons plus, mon-  
» sieur, nous vous y invitons, dit madame  
» Derneval. — Cette invitation est un  
» ordre, madame. Je commence. — Mon-  
» sieur, j'écoute, mais tenez-vous bien.

» — Les passions qui agitent les hom-  
» mes se développent presque toutes  
» dans leur cœur avant qu'ils aient la  
» première idée de l'amour. La colère,  
» l'envie, l'orgueil, l'avarice, l'ambition,  
» se manifestent dès l'enfance. Les ob-  
» jets en sont petits, mais ce sont ceux  
» de cet âge. Ces passions ne paraissent  
» violentes que lorsque l'importance de  
» leurs objets les rend véritablement  
» remarquables.

» Il vient un âge où ce qu'on appelle  
» amour se fait vivement sentir. Mais  
» est-il, en effet, autre chose qu'une  
» portion du goût général que les hom-  
» mes ont pour le plaisir? Cette passion  
» prétendue se détruit par son usage;  
» les passions réelles se fortifient sans  
» cesse. La première est bornée à un  
» temps quelconque; les autres s'éten-  
» dent sur tout le cours de la vie. L'a-  
» mour enfin n'est qu'un besoin des sens,  
» et le plus court des plaisirs. Je vais dé-  
» velopper ces idées. — Elles sont ab-  
» surdes, mon ami. — Pas tant, pas tant,  
» monsieur Jérôme.

» De ce que la sensation du plaisir  
» qu'on nomme amour est très-vive,  
» il ne s'ensuit pas que ce soit une pas-  
» sion. On la suppose où elle n'est pas; on  
» croit même de bonne foi l'éprouver;  
» on se détrompe par l'expérience. On  
» a vu des gens, épris en apparence de  
» la plus violente passion, prêts à sacri-

» fier leur vie pour une femme, qui l'au-  
» raient fait peut-être comme on fait  
» dans l'ivresse des extravagances dont  
» on rougit lorsqu'elle est dissipée; on  
» a vu ces gens sacrifier cette même  
» femme à l'ambition, à l'avarice, à la  
» vanité, et même à la mode. Citez-moi  
» un ambitieux, un avare, un orgueilleux  
» qui se soit corrigé. Pourquoi cette diffé-  
» rence? C'est que les passions réelles vi-  
» vent de leur propre substance. L'amour,  
» au contraire, non-seulement s'use par  
» son usage, ainsi que je le disais tout-  
» à-l'heure; mais pendant sa courte du-  
» rée il a besoin d'un peu de contradic-  
» tion, et alors il s'associe l'amour-  
» propre, qui le soutient quelque temps.

» Monsieur, reprit la bien-aimée, il  
» est des amans capables de tout sacri-  
» fier à leur passion. — Madame, qu'est-  
» ce que cela prouve? Il n'est pas de  
» goût sérieux ou frivole qui n'ait aussi  
» ses fanatiques. La musique, la chasse,



» la danse, peuvent devenir le goût exclusif de quelqu'un ; et fermer son cœur à toutes les passions. Mettrez-vous pour cela au rang des passions la danse, la chasse et la musique ?

» Les grands et rares sacrifices que l'on connaisse, ont presque tous été faits par des femmes ; presque tous les bons procédés leur appartiennent en amour, et même en amitié, surtout quand elle a succédé à l'amour. — Ah ! monsieur veut se rétablir dans notre esprit. — Non, madame ; je veux simplement remonter à la cause de la différente manière d'aimer des deux sexes, et ce que j'ai à dire à ce sujet ne vous plaira peut-être point. Mais qu'il me soit permis de présenter dans toute son étendue un système que vous n'adopterez pas, mais qui n'est point aussi chimérique que vous paraissez le croire. Je reprends.

» On dit, et les femmes aiment à

» entendre dire qu'elles ont l'ame plus  
» sensible , plus sincère , plus coura-  
» geuse en amour que les hommes. Cela  
» vient uniquement de leur éducation,  
» si l'on peut donner ce nom au soin  
» qu'on prend d'amollir leur cœur , et  
» de leur laisser la tête vide. Les fem-  
» mes ne sont guère exposées qu'aux  
» impressions de l'amour , parce que les  
» hommes ne cherchent pas à leur ins-  
» pirer d'autres sentimens. Ne tenant  
» point à elles par les affaires , ils ne  
» peuvent former avec le sexe d'autres  
» liaisons que celles des plaisirs. Aussi,  
» la plupart de ces héroïnes de tendresse  
» passent leur vie à être flattées , gâtées ,  
» séduites , abandonnées , livrées enfin  
» à elles-mêmes , et n'ayant pour res-  
» source qu'une dévotion de pratique ,  
» d'ennui et d'intrigue. Cette dévotion  
» les occupe alors exclusivement , et n'est  
» pas plus une passion que l'amour au-  
» quel elle a succédé.

» L'éducation des hommes, tout im-  
» parfaite qu'elle est, a du moins l'a-  
» vantage de les occuper, de remplir  
» leurs têtes d'idées bonnes ou mau-  
» vaises, qui les détournent long-temps  
» de celle de s'attacher. Les affaires,  
» les emplois, les occupations quel-  
» conques viennent ensuite, et ne lais-  
» sent à l'amour qu'une place subor-  
» donnée à des intérêts plus puissans,  
» à de véritables passions. Ce qu'alors  
» les hommes nomment amour, est l'u-  
» sage de certains plaisirs qu'ils saisis-  
» sent d'abord avec ardeur, qu'ils varient  
» par dégoût et par inconstance, et aux-  
» quels ils sont enfin forcés de renoncer  
» quand ce plaisir cesse de leur conve-  
» nir, ou quand ils n'y conviennent plus.

» Observez, mesdames, que si cet at-  
» trait du plaisir, qui séduit les deux  
» sexes, était vraiment une passion, les  
» effets en seraient précisément les  
» mêmes, comme il est de fait que les

» avares courent d'une manière inva-  
» riable après l'or, et les ambitieux après  
» les grandes places. Tout bien examiné,  
» il me semble que l'amour n'est que  
» l'affaire de ceux qui n'en ont point.

» — As-tu jamais fait, Luvel, de ces  
» raisonnemens-là à ton amante de Pa-  
» ris? lui as-tu laissé entrevoir que la  
» dévotion serait un jour son unique  
» ressource? — Non, mon ami. Mon in-  
» térêt personnel, plus fort que l'amour,  
» parce qu'il est passion, ne me permet  
» pas de donner des armes contre moi.  
» Que j'épouse ou non, je me conduirai  
» en galant homme; voilà tout ce qu'une  
» femme raisonnable peut exiger. — Et  
» si ces bons procédés s'étendent jus-  
» qu'à la fin de ta vie? — Ils prouveront  
» l'absence absolue de la passion, car il  
» n'y a plus d'amour où les procédés  
» commencent. Mais je te vois venir.  
» Tu veux m'opposer ces liaisons qu'une  
» longue suite d'années a rendues res-

» pectables, parce qu'on suppose que le  
» temps ne les a point affaiblies. Sais-  
» tu à quoi se réduit cet argument? Je  
» vais te le dire. Les liaisons dont tu  
» parles, sont celles que l'amour a pu  
» faire naître, mais que l'amitié a con-  
» crées. En général, elles ne cessent  
» d'être orageuses que lorsque l'amour  
» est éteint. Ce sont des amans qui, tan-  
» tôt ivres de plaisir, tantôt tourmen-  
» tés par des caprices, des jalousies d'hu-  
» meur, ou de fausses délicatesses, pas-  
» sent quelquefois en un même jour des  
» caresses au dépit et à l'aigreur; s'offen-  
» sent, se pardonnent, et se tyrannisent  
» mutuellement. Après avoir usé les plai-  
» sirs et les peines de l'amour, ces amans  
» se trouvent heureusement dignes d'être  
» amis, et c'est de ce moment seul qu'ils  
» vivent heureux.

» Un état si rare et si délicieux serait  
» le charme d'un âge avancé, et empê-  
» cherait de regretter la jeunesse. La

» réflexion, qui détruit ou affaiblit les  
» autres plaisirs, parce qu'ils consistent  
» dans une espèce d'ivresse, augmente  
» et consolide celui-ci : notre bonheur  
» est doublé, quand la raison nous en  
» démontre la réalité.

» A l'égard d'un autre genre de vieilles  
» liaisons que le public a la bonté de  
» respecter sur parole, que verrait-on,  
» si l'on pouvait voir de près? Des gens  
» qui continuent de vivre ensemble,  
» parce qu'ils ont long-temps vécu ainsi.  
» La force de l'habitude, l'incapacité de  
» vivre seul, la difficulté de former de  
» nouvelles liaisons, l'embarras d'un rôle  
» quelconque à remplir dans la société,  
» retiennent beaucoup de ces amans sans  
» amour, et donnent à l'ennui même un  
» air de constance. Ils ont cessé de se  
» plaire, et se sont devenus nécessaires;  
» ils ne peuvent se quitter; quelquefois  
» même ils ne l'oseraient; ils soutien-  
» nent un rôle pénible par pur respect

» humain. On s'est pris avec l'enjoue-  
» ment de l'amour; on a annoncé hau-  
» tement son bonheur; on a contracté  
» un engagement devant le public; on  
» l'a ratifié dans des occasions d'éclat.  
» Le charme se dissipe avec le temps;  
» l'illusion cesse; on s'était regardé ré-  
» ciproquement comme parfaits; on ne  
» se trouve plus même estimables. On  
» se repent, on n'ose l'avouer, on s'obs-  
» tine à vivre ensemble en se détestant,  
» et l'on tremble de rompre un engage-  
» ment dont on a fait gloire.

» Les vieilles liaisons exigent, pour  
» être heureuses, plus de qualités qu'on  
» ne l'imagine. L'amour tient lieu de tout  
» aux amans, son objet lui suffit; mais  
» l'objet s'use, l'amour s'éteint, et il n'est  
» pas d'esprits assez féconds pour rem-  
» placer l'illusion et servir de ressource  
» contre la langueur d'un tête-à-tête con-  
» tinuel. S'il existait de l'esprit de cette  
» espèce, il faudrait que les deux amans

» le possédassent au même degré, car  
» la stérilité de l'un étoufferait la fécon-  
» dité de l'autre. Il n'y a que l'esprit qui  
» serve toujours d'aliment à l'esprit : il  
» ne produit pas long-temps seul.

» On cherche, on croit avoir trouvé,  
» et l'on cite des exemples de constance  
» dans les hommes d'un âge avancé :  
» cette constance n'est qu'extérieure. Un  
» vieillard s'excite au désir par la crainte  
» seule de ne plus paraître jeune ; il ne  
» jouit qu'avec inquiétude, parce qu'il  
» tremble de laisser échapper ce qu'il  
» n'est pas sûr de retrouver. Dans la  
» jeunesse, on ne sent que les désirs ;  
» ils s'éteignent par la jouissance, mais  
» ils renaissent à l'instant. La jeunesse  
» désire avec force, jouit avec confiance,  
» se dégoûte promptement, et quitte  
» sans crainte, parce qu'elle remplace  
» avec facilité. Voilà le secret de la lé-  
» gèreté d'un âge et de la constance d'un  
» autre.



» Je me résume. J'ai démontré, je crois,  
» que les hommes naissent avec toutes  
» les passions, hors celle de l'amour;  
» que cette prétendue passion n'occupe  
» l'homme qu'un temps limité, tandis  
» que les passions réelles s'affermissent  
» par l'âge; que l'amour, comme la dé-  
» votion, n'est communément chez les  
» femmes que l'effet du désœuvrement;  
» que ce qu'on appelle passions cons-  
» tantes n'existe que par des causes in-  
» dépendantes de l'amour, et je conclus  
» de tout cela, que nous avons tous plus  
» ou moins le goût du plaisir, que l'amour  
» n'est pas une passion, que même il  
» n'existe pas, et que le mot amour n'ex-  
» prime que le désir ou l'espèce d'ivresse  
» qui suit la première jouissance.

» Et moi, dit madame Derneval, sans  
» entreprendre de réfuter vos argumens,  
» je conclus tout le contraire. — Cela  
» doit être, madame; et je conviens qu'il  
» n'est pas de temps plus mal employé

» que celui qu'on passe en disputes mé-  
» taphysiques. On a beaucoup parlé, et  
» chacun conserve sa première opinion.  
» Mais permettez-moi, madame, de finir  
» par une question, et promettez - moi  
» d'y répondre avec sincérité. — Je vous  
» le promets, monsieur. — Vous aimez  
» beaucoup notre général; le fait est  
» constant. Mais l'aimez - vous précisé-  
» ment comme vous l'aimiez pendant  
» les six premiers mois de votre ma-  
» riage? une demi-heure d'absence vous  
» paraît-elle insupportable? le retour de  
» l'objet aimé fait-il encore battre votre  
» cœur? un de ses regards allume-t-il ce  
» feu brûlant que décèle une aimable rou-  
» geur? passez - vous à parler de votre  
» amour des heures entières qui s'écou-  
» lent comme des secondes? retrouvez-  
» vous en présence l'un de l'autre ce si-  
» lence qui occupe si délicieusement des  
» cœurs repliés sur eux - mêmes? Vous  
» écrivez-vous, quand vous êtes séparés,

» avec ce style inégal, mais rapide, que  
» donne l'ivresse du désir? avez-vous  
» seulement pensé à comparer vos pre-  
» mières lettres à celles que vous avez  
» écrites il y a un an, il y a six mois,  
» il y a huit jours? — Monsieur, je ne  
» répondrai point à cela. — Prenez garde,  
» madame, ne pas répondre, c'est me  
» donner gain de cause. — Ahie, ahie,  
» ma chère amie, dit le général. — Mais,  
» monsieur, il semblerait, à vous en-  
» tendre, que je pourrais dans dix ans  
» ne plus aimer mon mari du tout. —  
» L'aimer d'amour, madame, la chose  
» est impossible; mais vous conserverez  
» pour lui un sentiment doux, moins  
» tumultueux, par cela même plus fa-  
» cile à satisfaire; et heureux les époux  
» qui, comme vous, se préparent sans  
» s'en douter à remplacer l'amour par  
» des vertus. — Monsieur Luvel, vous  
» êtes affligeant. — Je vous assure, ma-  
» dame, repris-je avec vivacité et sans

qu'il ne m'afflige pas du  
is répondu affirmativement  
questions qu'il vous a faites.  
hui, mon ami, je n'en doute  
verrons plus tard. Oh, par  
Monsieur Luvel, reprit la bien-  
ssez-nous notre erreur; elle  
rme de notre vie. Il est sûr,  
e général, que ce monsieur  
semble à un dénicheur de  
monsieur, laissons Dieu à l'in-  
à l'opprimé, saint Michel à  
craignent le diable, et l'a-  
stant à ceux qui y croient.  
ous un peu aux dépens du  
ce passe-temps est assez  
nd on n'y met pas l'acri-  
eoffroi. Voyons, que pen-  
ces deux jeunes-ge  
belles dames, qu  
elles enlèvent à  
avec un sourire  
tour?

» — Mon général, je ne doute pas  
» que bientôt on ne voie la fatuité pé-  
» rir comme périssent les grands em-  
» pires, par l'excès de leur étendue. Il  
» n'est point de travers qui ne puisse  
» être considéré; il n'en est point qui  
» ne finisse par tomber dans le mépris.  
» Les gens dont vous me parlez sont  
» ce qu'on appelle *gens à la mode*, de-  
» puis qu'il n'y a plus de *petits-mat-*  
» *tres*. — Il a raison, mon aide-de-camp;  
» il a raison, mesdames. On appelait  
» *petits-maitres*, des jeunes-gens d'une  
» haute naissance, d'un rang élevé, d'une  
» figure aimable, d'une imagination bril-  
» lante, d'une valeur éprouvée, remplis  
» d'ailleurs de grâces et de défauts. Dis-  
» tingués par des actions d'éclat, dan-  
» gereux par leur conduite, ils jouaient  
» un rôle dans l'état, ils avaient du cré-  
» dit auprès du maître, ils méritaient  
» des éloges, avaient besoin d'indul-  
» gence, et possédaient l'art de tout

» obtenir. Tels furent les d'Epernon, les  
» Caylus, les Maugiron, les Bussy-d'Am-  
» boise. — Et tels ne sont plus leurs suc-  
» cesseurs, mon général. N'ayant de com-  
» mun avec les premiers que le ridicule,  
» le titre de petit-maître ne se donne  
» plus que par dérision à de pauvres  
» sujets qui cherchent, sans les attein-  
» dre, les travers distingués de leurs  
» prédécesseurs. En voilà assez, je crois,  
» sur les jeunes-gens dont vous me par-  
» lez. — Il a encore raison, mesdames,  
» il a encore raison. La galanterie est  
» morte avec la chevalerie, et le der-  
» nier des Français aimables, dans la  
» personne du duc de Nivernois. — Mon  
» général, la folie humaine, en amour  
» comme en modes, n'a qu'un cercle à  
» parcourir. Quand elle est revenue au  
» point d'où elle était partie, il faut  
» qu'elle recommence; et qui sait si l'on  
» ne verra pas bientôt la chevalerie re-  
» naître, comme on a vu se reproduire

» la fraise de Gabrielle d'Estrées? — Je  
» vous avoue, monsieur Luvel, que j'en  
» serais fort aise. On se moque des siè-  
» cles reculés, pour se dispenser de con-  
» venir combien on est au-dessous de  
» ces gens-là. Ils faisaient tout avec no-  
» blesse, et je m'aperçois à regret que  
» le vice lui-même peut dégénérer; par  
» exemple, ce qu'on appelait jadis *un*  
» *homme à bonnes fortunes*, ne pouvait  
» l'être que par les grâces de la figure  
» et de l'esprit. Avant que d'oser se pré-  
» senter sur ce pied-là, il était persuadé  
» de son mérite par les prévenances  
» dont il était l'objet. Trop recherché  
» pour être constant, il était entraîné  
» par la quantité de femmes aimables,  
» qui venaient, pour ainsi dire, s'offrir.  
» L'inconstance était souvent moins l'ef-  
» fet de son caractère que celui de sa  
» situation. Il était léger, sans être per-  
» fide : hé bien, c'est tout le contraire  
» aujourd'hui.

» Il semble que la plupart de ceux  
» qui veulent être *hommes à la mode*,  
» *hommes du bon ton*, *hommes du bon*  
» *genre*, aient une vocation opposée au  
» rôle qu'ils prétendent jouer. C'est une  
» profession qu'on prend, qu'on étudie,  
» qu'on exerce, comme on prend le par-  
» ti du barreau, du service, ou comme  
» on se faisait homme d'église quand le  
» métier valait quelque chose, sans s'in-  
» terroger sur ses moyens, sur ses ta-  
» lens, sur ses qualités. Ce qu'il y a de  
» très-étonnant, c'est que tout cela est  
» tout-à-fait indifférent pour le succès.  
» Pour réussir dans cette carrière, il suf-  
» fit de s'y présenter. On y voit briller  
» des jeunes-gens à qui l'on conseille-  
» rait volontiers d'acquérir quelques  
» qualités qui puissent faire oublier  
» leur peu d'agrément. On commence  
» à jouer ce personnage-là sans figure,  
» on le soutient sans esprit, on le  
» pousse jusqu'à la vieillesse : on ne



» croirait pas qu'il pût y avoir prescrip-  
» tion en ce genre. Tout cela n'est pas  
» du tout à l'honneur des femmes, je  
» le sais; aussi me garderai-je bien de  
» dire ce que j'en pense devant toute  
» autre que madame Derneval ou son  
» amie.

» — Monsieur Luvel, et cette dame qui  
» donne quatorze ans à sa fille qui en a dix-  
» huit, pour qu'on ne la soupçonne pas  
» d'en avoir quarante; qui a toujours quel-  
» que chose à me dire à l'oreille; qui paraît  
» vouloir me parler d'affaires, et qui ne  
» me fait que des contes pour rire; qui,  
» enfin, veut persuader à tout le monde  
» que ce rire est une marque de protec-  
» tion, ou, pour parler plus modeste-  
» ment, de bienveillance? — Oh, mon  
» général, cette dame est ce qu'on ap-  
» pelait, il y a quelques années, une in-  
» trigante, et je ne sais si l'on a donné  
» à ces femmes-là un titre plus expres-  
» sif; mais celles d'aujourd'hui ressem-  
blent

» blent aux intrigantes que j'ai connues :  
» dès que j'ai pu apprécier les choses ,  
» et celles - là ressemblaient probable-  
» ment aux intrigantes de la cour de  
» Pharamond, s'il y en avait, ce dont  
» je doute un peu. Elles sont en assez  
» grand nombre, sans cependant former  
» un corps. Si elles se connaissent tou-  
» tes, ce n'est que pour s'éviter, de peur  
» de se trouver en concurrence. Il en  
» est de toutes les classes, et toutes ont  
» le même tour d'esprit, souvent les  
» mêmes vues, mais des intérêts oppo-  
» sés. Elles prennent chacune un dépar-  
» tement, comme si, par une conven-  
» tion tacite, elles s'étaient partagé les  
» affaires. Cependant, elles n'en rejet-  
» tent aucune. Elles connaissent des pré-  
» férences et jamais de bornes. La dé-  
» votion et l'amour s'allient parfaitement  
» avec l'intrigue. Ce qui serait pour d'au-  
» tres jouissance ou habitude, n'est qu'un  
» ressort pour les intrigantes. Elles n'a-

» doptent rien comme principe ; elles  
» emploient tout comme moyen.

» On les méprise, on les craint, on  
» les ménage, on les recherche. Il s'en  
» fait bien cependant que leur crédit  
» réponde à l'opinion qu'on en a, ni  
» même aux apparences. On leur fait  
» honneur de bien des choses où elles  
» n'ont aucune part, quoiqu'elles ne né-  
» gligent rien pour le faire croire : c'est  
» la fatuité de leur état. Elles cachent  
» soigneusement le peu d'égards, et  
» même le mépris qu'ont pour elles ceux  
» dont elles s'appuient hautement. Que  
» de gens en place dont le nom seul est  
» utile, ou nuit à leur insu !

» On commence le métier d'intrigante  
» par ambition, par avarice, par inquié-  
» tude ; on le continue par nécessité,  
» pour conserver la seule existence qu'on  
» ait au monde. Une intrigante, tant  
» qu'elle est à la mode, est l'objet des  
» dédains et des égards : elle tombe dans

» un avilissement décidé du moment où  
» elle reste oisive , parce que cette oisi-  
» veté dévoile son impuissance.

» On est souvent étonné du peu d'es-  
» prit de la plupart des femmes qui se  
» mêlent d'intriguer, et ce ne sont pas  
» celles qui réussissent le moins. Il est  
» encore certain que l'intrigante la plus  
» habile ne l'est jamais assez pour en évi-  
» ter la réputation. Cette réputation nuit  
» quelquefois à leurs projets ; mais elle  
» leur sert aussi comme une enseigne à  
» un bureau d'adresse.

» — Monsieur Luvel, et ce joli lieutenant  
» de dragons , si assidu près de moi , si  
» empressé avec madame Derneval, hem,  
» qu'en pensez-vous ? — Mon général,  
» celui-là est un jeune officier français  
» dans toute l'étendue du mot. En France  
» on exerce cette profession avec hon-  
» neur , rarement avec application , et  
» presque jamais comme un objet d'é-  
» tude. La plupart de ceux qui s'y livrent

» avec le plus d'ardeur, ne soupçonnent  
» pas avoir besoin d'autre chose que de  
» courage, et croient qu'avoir vieilli c'est  
» avoir de l'expérience.

» Les officiers en sous-ordre roulent  
» de garnison en garnison, et l'oisiveté  
» fait leur existence. Ils connaissent le  
» régiment où ils servent, et ne se dou-  
» tent pas qu'il y ait un art de guerre.  
» Ceux que les circonstances placent  
» dans un ordre plus élevé n'en ont pas  
» plus d'idée, et remplacent l'oisiveté  
» par les plaisirs. Ainsi, la valeur natu-  
» relle à la nation lui serait souvent inu-  
» tile, et quelquefois funeste, s'il ne s'é-  
» levait des génies heureux, nés avec  
» des talens, et sachant acquérir l'art  
» d'employer utilement tant de bras et  
» de courage.

» — Je vois, monsieur Luvel, qu'un  
» très-petit nombre des personnes que  
» je reçois échapperaient à votre coup-  
» d'œil rapide, et je suis forcé de con-

» venir de la justesse de votre jugement.  
» Cependant, on ne peut vivre seul, et  
» il faut passer bien des choses aux  
» autres, puisqu'il est à-peu-près impos-  
» sible de composer ce qu'on appelle si  
» improprement partout une bonne so-  
» ciété. Pour mériter vraiment ce titre,  
» il faudrait, ce me semble, qu'une so-  
» ciété fût peu nombreuse, choisie, et  
» variée sans être mêlée; que les caractè-  
» res offrissent des différences, sans oppo-  
» sition; que les esprits eussent une tour-  
» nure singulière et naturelle, sans affec-  
» tation ni bizarrerie. Il faudrait de la rai-  
» son sans pédantisme, et de la liberté sans  
» extravagance; que rien ne fût exclus  
» de la conversation; que rien ne fût pré-  
» féré; que le discours, sans être ni froi-  
» dement compassé ni follement décousu,  
» traitât tous les sujets qui peuvent se  
» présenter à des personnes d'états dif-  
» férens, toutes instruites ou aimables,  
» mais surtout estimables dans leur état.

» — Mon général, si un hasard heureux  
» réunissait une telle société, il serait  
» inutile de prendre des précautions  
» pour qu'elle subsistât : elle resterait  
» unie par un attachement que la mau-  
» vaise compagnie ne viendrait point al-  
» té rer. On croit communément qu'il faut  
» des soins pour l'éloigner : pas du tout ;  
» la mauvaise compagnie se fait justice  
» elle-même ; elle s'éloigne de la bonne,  
» parce qu'elle s'y ennueie autant qu'elle  
» y est déplacée. Et si cela n'était ainsi,  
» quelle ressource aurait-on contre cer-  
» tains importuns à qui leur rang ouvre  
» toutes les portes ? Leur propre ennui  
» est une sauve-garde contre leur im-  
» portunité.

» — Hé, monsieur Luvel, que nous  
» sommes étourdis ! En passant en re-  
» vue certains personnages remarqua-  
» bles, nous avons oublié un original  
» qui s'estime beaucoup, mais dont tout  
» le monde se moque, excepté proba-

» blement ceux qui mangent sa soupe.  
» Que dites-vous de cet homme qui  
» vous aborde le ventre en avant et le  
» jarret tendu, autant qu'il peut le ten-  
» dre; qui écoute avec dignité ce que  
» vous lui répondez dans son cornet;  
» qui salue à peine ses supérieurs, ja-  
» mais ses égaux, et qui tutoie tous les  
» autres; qui oublie qu'il a fait le mé-  
» tier de saint Eloi\*, et ne se doute point  
» qu'on découvre sa crasse originelle  
» sous son style et son orthographe de  
» servante de cabaret? — Hé, c'est mon-  
» sieur Molini, qui se persuade que son  
» ventre et un peu d'argent bien ou mal  
» acquis sont des qualités essentielles.  
» Monsieur Molini est un sot.

» Monsieur l'athée, dit madame Der-  
» neval, je crois que c'est assez disser-  
» ter pour ce soir. Permettez que nous  
» nous occupions un peu de nos chers  
» blessés. — J'espère, madame, que mon

\* Orfèvre.



» athéisme n'influera ni sur votre es-  
» time ni sur votre bienveillance. Les  
» athées sont toujours de fort honnêtes  
» gens, parce qu'ils sont livrés à des ré-  
» flexions, à des recherches, qui prou-  
» vent l'absence des passions, et que les  
» gens passionnés seuls troublent l'or-  
» dre public. — Cela se peut, monsieur;  
» mais certainement il n'en est pas de  
» même des athées en amour. Le sys-  
» tème de ceux-ci pourrait fort bien  
» n'être qu'une suite du besoin de l'in-  
» constance ou de quelque chose de pis.  
» Ma chère amie, reprit le général, je  
» vous demande grâce pour ce pauvre  
» Luvel. N'attachons pas à ses discours  
» plus d'importance qu'on n'en doit met-  
» tre à des jeux d'esprit.

» Oui, oui, disais-je pendant que la  
» femme charmante m'aidait à me met-  
» tre au lit, que madame Derneval lui  
» fasse grâce si elle veut, moi je ne lui  
» pardonnerai jamais. Un homme qui

» veut me persuader que je ne sens pas  
» ce que sens ; que je puis ne pas éprou-  
» ver demain un sentiment qui depuis  
» six ans, ne fait que s'accroître ! Il n'a  
» donc pas d'yeux, car faut-il d'autre  
» garant d'une passion éternelle que cette  
» figure céleste, et ce cœur si sensible  
» et si bon, d'où jaillissent des torrens  
» de feu qui viennent se fondre dans le  
» mien ? ..... Oui, oui, nous formons  
» un tout de deux corps qu'anime une  
» seule ame. O, monsieur Luvel, je fe-  
» rai justice de vous, et je vous dénon-  
» cerai à toutes les femmes. Puissent-  
» elles vous trouver une physionomie  
» sans expression, ne pas sentir votre  
» esprit, ne jamais vous croire sincère,  
» et toujours rejeter votre hommage ! »

Quelle humeur peut résister au bai-  
ser le plus doux ? La mienne s'évanouit  
au premier que je reçus. Celui-là m'en  
fit désirer un second, qui me fut ac-  
cordé. J'en voulais un troisième, un

quatrième; je voulais ne pas finir; mais Lucie était là.

Je suivis de l'œil la toilette de la bien-aimée : il y a toujours quelque chose à gagner pour l'amour. Il glane où il ne peut moissonner; et si le plaisir n'est qu'une situation, il laisse entrevoir le bonheur, qui est un état pour l'âme.

---

## CHAPITRE IV.

*Je propose ma main.*

ELLE s'était éveillée la première, et me regardait si tendrement ! « Vénus seule, » lui dis-je, peut avoir ce regard-là. — « Auprès de Mars désarmé, n'est-ce pas, » mon ami ? — Oh ! je ne suis pas Mars ; » mais si le sentiment embellit à ce point » la beauté, il doit avoir la puissance » d'effacer la laideur. Ma tendre amie, » je n'irai point aujourd'hui chez le général. — Pourquoi cela, cher enfant ? » — C'est qu'on ne peut s'y parler. — » Il fallait donc ne pas y aller hier. — » Je croyais tout gagner en me débarrassant de Lucie. — Oh ! je m'en suis » doutée, monsieur. — Hé bien, ma-

» dame, elle est beaucoup moins incom-  
» mode que le commandeur de Nozari.  
» — Mon ami, ne crains pas le comman-  
» deur; ne crains personne. Tu as eu  
» mon premier amour; tu épuiseras  
» mon cœur; il ne lui restera rien à of-  
» frir à personne. — Hé bien, ne sor-  
» tons plus d'ici. Vous éloignerez Lucie  
» sous différens prétextes; je vous pro-  
» mets d'être sage, et nous parlerons  
» sans cesse de notre amour. Peut-on  
» se fatiguer d'entendre ce qu'on croit  
» toujours dire pour la première fois?  
» — Mais, mon ami, quelle défaite don-  
» ner au général? tu pouvais différer ta  
» première visite; tu l'as faite : tu ne  
» peux, sans une impolitesse marquée,  
» ne pas continuer, et tu serais fâché  
» d'avoir des torts envers ton protec-  
» teur. Tu iras, cher enfant; tu me fe-  
» ras encore ce sacrifice. Le temps ap-  
» proche où ils te seront comptés ».

Que pouvais-je répondre? et où ne

m'eût-elle pas fait aller? Vous sentez que mademoiselle Lucie n'était pas en tiers dans cette conversation : elle était allée chercher un déjeuner délicat, que la bien-aimée elle-même servit à côté de mon lit, et qu'elle partagea avec moi. Je trouvais délicieux tout ce qu'avaient touché ses mains, et elle ne touchait que ce qu'il m'était permis de prendre; le vin que je buvais dans son verre avait un parfum enivrant; mais elle ne versait exactement que ce que je pouvais boire. Messieurs les médecins, qui prescrivez la diète, donnez à vos malades des gardes comme la mienne, s'il y en a, et jamais ils ne seront tentés d'enfreindre vos ordonnances.

Lucie favorisait ces petites manœuvres; elle allait souvent regarder par la fenêtre ce qui se passait dans la rue, et je lui en savais bien bon gré.

Nous étions à peine entrés chez le général, qu'on annonça monsieur Ri-

naldi. Voilà un nom qui promet, pensai-je : ce sera encore quelque commandeur ; il y en a pourtant bien assez d'un. Au contraire, nous vîmes paraître un homme gros et court, au teint fleuri et au triple menton. Ajoutez à cela un habit écarlate complet, galonné en or, un couteau de chasse au côté, une canne à bec de corbin, et une perruque à marmons, et vous aurez le portrait de monsieur Rinaldi.

Il s'approcha du général, lui prit la main, ce qui parut ne pas plaire ; il la baisa respectueusement, ce qui concilia tout. « Je suis, dit-il, le père d'une » enfant dont j'ai sans doute perdu l'affection ; et c'est ma faute. J'ai été puni » d'une injuste préférence, la petite-vérole m'a enlevé mon fils unique, et je » conçois maintenant que la vaccine peut » être bonne à quelque chose. Depuis la » mort de mon fils, je n'ai cessé de mai-

» grir et de chercher ma fille : mais vo-  
» tre lettre, général, m'a rendu à la santé  
» et à la joie. En si peu de temps, re-  
» prit Luvel ? Monsieur engraisse ou mai-  
» grit donc à volonté ? — Ah ! monsieur,  
» si ma fille refuse de me rendre son  
» amitié, dans deux jours vous ne me  
» reconnaîtrez plus. — Qu'on est heu-  
» reux, monsieur, d'avoir un tel empire  
» sur soi ! on est propre à tous les rôles,  
» et ce talent-là mène à tout. Monsieur,  
» poursuivit le général, mademoiselle  
» votre fille est encore à l'âge où l'on  
» ne connaît que les sentimens doux.  
» Vous avez eu de grands torts avec elle ;  
» mais je suis persuadé qu'elle mettra  
» tout son bonheur à les oublier. —  
» Comme monsieur mettra le sien à con-  
» server son embonpoint ».

Le général regarda le plaisant d'un air..... ! Il n'osa ouvrir la bouche de deux heures. Il ne suffit pas d'être gai auprès des grands, il faut juger le moment où



ils trouvent bon qu'on les fasse rire, et le général n'était pas homme à s'amuser des ridicules d'un père qui paraissait revenir aux sentimens de la nature.

« Madame Derneval, reprit mon protecteur, a placé elle-même mademoiselle votre fille dans un couvent distingué; elle vous donnera une femme-de-chambre et une voiture qui vous y conduiront; le reste vous regarde. Allez, monsieur, et croyez que je me félicite d'avoir pu vous être utile ».

J'avais été embarrassé, très-embarrassé, jusqu'au moment où monsieur Rinaldi reçut cette espèce de congé. Je craignais qu'il ne voulût présenter sa fille, offrir à madame Derneval leurs remerciemens communs. Il comprit, à ce qu'il me parut, qu'une seconde visite serait déplacée, car il tourna à sa manière un compliment d'adieux, coupé par des révérences plus ou moins pro-

fondes, selon le degré de considération qu'il croyait devoir accorder à chacun. Il s'inclina jusqu'à terre devant la bien-aimée. C'est que rien n'attire comme la beauté, et que rien n'égale un empire que nous connaissons tous, sans calcul, et même sans réflexion.

Je comptais bien ne plus revoir monsieur Rinaldi, et je m'en félicitais; mais il est des êtres si singuliers! On ne sait sur quoi compter avec eux.

Il rentra deux heures après, donnant la main à la petite Thérèse. Elle était mise avec un goût remarquable : madame Derneval n'oubliait rien. A travers les voiles de la coquetterie, perceait certain petit air mystique qui la rendait plus piquante; elle m'eût paru ravissante, si celle devant qui tout s'éclipsait n'eût été là.

Ce père avait bien besoin de me faire revoir cette jolie petite créature! Peut-être aussi avait-elle voulu essayer en-

core ce que peut l'art uni-à la jeunesse et aux grâces. Quoi qu'il en soit, je prévoyais une scène, et mon premier mouvement fut d'aller me renfermer dans ma chambre. Je réfléchis que j'aurais l'air d'un sot si je prenais la fuite; que peut-être la petite viendrait me chercher jusque chez moi, où elle aurait tant de moyens d'exciter ma sensibilité, tandis que la présence du général la contiendrait probablement jusqu'à certain point. D'ailleurs la bien-aimée ignorait-elle le passé? n'étais-je pas sûr de moi pour l'avenir? Je restai.

« Oh ça! beau garçon, expliquons-  
» nous un peu, dit monsieur Rinaldi en  
» me frappant sur l'épaule. Vous avez,  
» dit-on, l'heureuse habitude de vaincre  
» de toutes les manières. Vous rougis-  
» sez! Allons, allons, remettez-vous.  
» Tout s'arrange avec de l'argent, et j'en  
» ai beaucoup. D'ailleurs, c'est encore  
» moi qui suis cause de l'accident arrivé

» à Thérèse, et c'est à moi à le réparer.  
» Elle m'a rendu franchement, facile-  
» ment sa tendresse. Je lui ai demandé  
» comment je reconnaîtrais une conduite  
» aussi louable. Elle s'est expliquée en  
» rougissant, tenez, comme vous rou-  
» gissiez tout-à-l'heure; je n'ai plus rien  
» à lui refuser, et je m'exécute : écoutez-  
» moi. Vous n'avez rien, et je possède  
» un million. Vous êtes beau garçon,  
» brave garçon; ma fille est jolie, elle  
» vous aime; vous vous convenez, je  
» vous marie. Je lui donne en dot un  
» bien de cinq cents mille francs, en  
» attendant le reste, que je vous ferai  
» cependant attendre le plus long-temps  
» que je pourrai. Touchez là, mon gen-  
» dre, voilà une affaire finie. — Je suis  
» sensible, monsieur, à l'honneur que  
» vous me faites..... — Et vous acceptez?  
» — Non, monsieur, je remercie. — Vous  
» refusez ma fille avec cinq cents mille  
» francs! Ma foi, mon cher, tant pis pour

» vous ; cela ne se trouve pas tous les  
» jours ».

Thérèse joignait ses petites mains pendant que son père me parlait. Ses yeux se portaient tantôt sur moi, tantôt sur la bien-aimée. J'étais sur les épines, et je ne pouvais m'empêcher de regarder cette aimable enfant ; c'était une figure de l'Albane qu'avait animée l'amour.

« Mon général, dit-elle, vous pouvez  
» tout sur monsieur Jérôme ; secourez-  
» nous, je vous en conjure ». Le général paraissait tout-à-fait d'avis que j'acceptasse ; mais il savait combien ses représentations à cet égard seraient inutiles, et il fit une de ces réponses polies qui ne signifient rien du tout.

« Madame, dit vivement la pauvre  
» petite à la femme charmante, je ne  
» peux m'y méprendre, c'est vous qui  
» êtes l'objet de cette passion insurmon-  
» table dont m'a parlé le général. On ne  
» peut vous préférer personne, je le vois ;

» il m'aimera s'il s'éloigne de vous, j'ose  
» le croire, et c'est ma dernière res-  
» source. Soyez généreuse, madame,  
» ayez pitié de moi. L'effort est-il si pé-  
» nible? Vous ne le connaissez qu'à de  
» mi : il ne vous a pas épousée, vous ».

La bien-aimée était dans une de ces situations où l'on sait parfaitement ce qu'on veut faire, mais où l'on ne trouve pas un mot de ce qu'on doit répondre. Elle se cachait le visage d'une main; la petite avait saisi l'autre, et la couvrait de baisers et de larmes. La femme charmante lui ouvrit les bras, et elles s'em brassèrent comme deux femmes qui ne peuvent se haïr, mais qui sont incapables de se sacrifier l'une à l'autre. La petite était toujours suppliante; la bien-aimée résistait. « Laissez-moi, laissez-  
» moi, lui dit-elle en s'éloignant; je vous  
» plains, mais ce que vous demandez est  
» au-dessus des forces humaines ».

Elle disparut, en portant son mou-

choir à ses yeux. Je voulus la suivre : la pauvre petite me prit à mon tour. Sa passion naïve s'exprima avec une énergie, un charme, presque irrésistibles. J'eus pourtant la dureté, ou la vertu, de me défendre encore. « Allons, » allons, dit monsieur Rinaldi en séparant sa fille de moi, c'est trop nous » abaisser. Si l'on ne mariait, après tout, » que les filles à qui il n'est pas arrivé » d'accident, combien il en est qui res- » teraient là ! Un million, d'ailleurs, cou- » vre bien des taches. Retournons à Pa- » vie, et gardons-nous de maigrir : je me » suis aperçu que cela ne vaut rien, et » ne remédie à rien ».

Il fallut qu'il usât presque de violence pour faire retirer cette aimable enfant. Elle m'adressa un dernier regard si douloureux !.... Je l'entendais sangloter de la pièce voisine..... J'étais dans un état, oh ! dans un état !.....

La journée fut longue, comme vous

le, pensez bien : le temps n'a pas d'ailes pour les cœurs affligés. Le commandeur de Nosari vint. Il avait trop de pénétration pour ne pas s'apercevoir qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire. Il essaya de nous distraire à force d'amabilité; mais les plaies de l'ame ne se ferment qu'avec le temps. Le commandeur, fatigué ou piqué de l'inutilité de ses efforts, se retira de très-bonne heure : on avait fait dire aux autres qu'on n'était pas visible.

On range le caméléon parmi les animaux fabuleux. Eh! que sommes-nous donc, nous, qui changeons sans cesse de goûts, d'habitudes, d'opinions, de caractères, et même de physionomie? Que me reste-t-il maintenant de ces formes séduisantes auxquelles je dois de si doux souvenirs? Le général et moi, si affaiblis, si changés, si méconnaissables pendant un certain temps, reprîmes enfin cet embonpoint, cette frai-



cheur, naturels à des caméléons de notre âge, et notre retour à la santé fut célébré par une fête, dont monsieur de Nosari voulut bien faire les honneurs.

C'est la première fois qu'il m'ait vraiment rendu service ; et pendant qu'il parcourait les bosquets illuminés, qu'il dirigeait le feu d'artifice, qu'il surveillait l'arrangement d'un superbe ambigu, qu'il donnait des ordres pour le bal qui devait terminer la nuit, je causais, moi, sur un banc de gazon, dans un appartement abandonné, au fond d'une grotte écartée..... je causais !..... Ne faisais-je que cela ? Oh ! bien peu de chose de plus, en vérité. Elle conservait encore le flegme, la dignité, d'un médecin. Elle m'opposait mon état..... Mon état ! il était radieux. Elle feignait de n'y pas croire ; elle refusait obstinément de s'en assurer.

Cette nuit s'écoula comme celles où on prend du bruit pour du plaisir, et  
de

de l'argent prodigué pour de la magnificence. Le soleil reparut, effaçant jusqu'au souvenir des folies humaines. Les feux sans cesse jaillissans de son sein semblaient dire à ceux qui avaient voulu remplacer sa lumière : **Mortels, que vous êtes petits!**

Oh! quelle délicieuse surprise pour un être élevé dans des souterrains, qui n'en serait sorti que la nuit pour voir des fusées volantes, et qui serait produit tout-à-coup à la lumière du soleil! Nous sommes insensibles à ce spectacle; nous l'avons tant vu! Ainsi une belle femme si long - temps, si long - temps désirée, une grande fortune si longtemps convoitée, une place importante si long - temps brigüée, perdent leurs charmes par la jouissance. Plus elle est vive, plus elle ressemble à un feu d'artifice, plus vite elle s'éteint.

J'ai quelquefois donné des fêtes; elles étaient d'un tout autre genre. J'ai marié

consentir, nous-mêmes à nos conditions de notre  
âge, et notre retour à la santé fut célébré  
par une fête, dont monsieur de Nosari  
voulut bien faire les honneurs.

C'est la première fois qu'il m'ait vrai-  
ment rendu service; et pendant qu'il  
parcourait les bosquets illuminés, qu'il  
dirigeait le feu d'artifice, qu'il surveil-  
lait l'arrangement d'un superbe ambi-  
gu, qu'il donnait des ordres pour le bal  
qui devait terminer la nuit, je causais,  
moi, sur un banc de gazon, dans un  
appartement abandonné, au fond d'une  
grotte écartée..... je causais!..... Ne fai-  
sais-je que cela? Oh! bien peu de chose  
de plus, en vérité. Elle conservait en-  
core le flegme, la dignité, d'un méde-  
cin. Elle m'opposait mon état.....  
mon état! il était radi..... Elle feig-  
n'y pas croire;..... disait oh!  
de s'en assurer.....  
Cette nuit.....  
on prend

Oh! quelle délicieuses surprises, pour  
être dans des vêtements, qui  
seront sûrs que la robe pour vous  
disposera mieux, et que vous serez  
plus à l'aise et plus saine de cœur.  
Même les personnes qui ne peuvent  
pas se passer d'une robe simple,  
à une seule pièce.

des filles jolies et sages, à des jeunes gens honnêtes et laborieux. Ils n'ont pas connu les plaisirs bruyans d'une nuit tumultueuse ; ils s'éveillaient pour renaitre au bonheur : leur premier mot était *amour*, le second *reconnaissance*.

Le général nous dit en se levant, qu'il se proposait de partir le lendemain pour Paris. « Madame Ruder, ajouta-t-il, n'en » sera pas fâchée, elle a remis son com- » merce en des mains sûres ; mais rien » n'est tel que l'œil du maître ; le bon » La Fontaine l'a dit. Au reste, si l'on » avait abusé de sa confiance, elle a » d'ailleurs de quoi vivre commodément. » Prenez ceci, belle dame ». C'était un brevet de pension, à laquelle le grade de son mari ne lui permettait pas de prétendre ; on la traitait comme le preux François I<sup>er</sup> eût traité la veuve de Bayard.

Je n'avais jusqu'alors éprouvé pour le général qu'une affection sincère, tempérée par le respect le plus fondé. Je ne

fus pas maître de moi ; je lui sautai au cou, et je le serrai dans mes bras aussi long - temps et aussi fort que si j'eusse embrassé Luvel. Etonné de ce que j'avais fait, je reculai de six pas ; j'aurais reculé de six toises, si la cheminée ne m'eût arrêté. « Pardon, lui » dis-je, mille pardons, général ; pour » penser à l'étiquette il faut se posséder, » et le sentiment fait tout oublier, hors » le bienfait. — Payez toujours ainsi, Jérôme ; votre manière est la bonne pour » ceux qui n'obligent point par vanité ».

Madame Derneval félicitait, embrassait la bien-aimée. La femme charmante ne disait rien ; mais ses yeux, ses étreintes !..... La réponse du général lui avait fait aussi oublier les distances : nos bienfaiteurs n'étaient pas descendus ; ils nous avaient permis de monter jusqu'à eux.

On donna un magnifique et dernier dîner à l'hôtel ; le commandeur était du nombre de ceux qui devaient l'em-

bellir. Il s'était placé à la droite de la bien-aimée; mais j'étais à sa gauche, et si je ne pus rien dire de particulier, du moins fut-il forcé de donner à la conversation une tournure générale. Monsieur Derneval avait raison; je n'ai pas connu d'homme fait pour plaire comme celui-là, quand il en voulait prendre la peine. Il fit le charme du dîner, et je ne trouvais pas mauvais que la femme charmante éprouvât du plaisir à l'entendre. Mais au dessert, il déclara qu'il partait avec nous, et cela me déplut excessivement. « Je viens de quitter le » service, dit-il au général; ainsi je ne » tiens à rien. J'ai un revenu considé- » rable; je puis le dépenser à Paris comme » à Milan. Je vous aime, je vous estime, » et j'irai vivre avec vous. Je vous avoue » franchement que madame Ruder entre » pour quelque chose dans mon projet: » si on vieillit auprès d'elle, ce doit être » du moins sans qu'on s'en aperçoive.

» Permettez - moi d'espérer , madame ,  
» que vous m'accorderez votre amitié  
» quand vous me connaîtrez mieux ». Je  
n'ai jamais cru à une amitié désintéres-  
sée entre une femme charmante et un  
homme aimable : je ne sais quelle mine  
je fis ; mais elle devait rendre d'une ma-  
nière bien significative ce qui se pas-  
sait en moi , car le général me regarda  
d'une façon à me faire baisser les yeux.  
Je sentis bien que j'avais manqué aux  
bienséances ; mais que me faisaient des  
usages comparés aux intérêts de mon  
cœur ? Après tout , pensai-je , si ma mine  
a déplu au commandeur , il n'a qu'à le  
dire ; nous avons chacun une épée , et je  
ne serais pas fâché de me défaire de cet  
ami-là.

La bien-aimée ne lui fit pas de mine ,  
et cela me choqua encore ; elle donna  
à ce qu'elle répondit une tournure douce ,  
attirante , qui , selon moi , se réduisait à  
ceci : Monsieur , je vous remercie de



vos offres, et je les accepte avec un sensible plaisir. Elle n'avait pas dit un mot qui eût un rapport direct à cela; mais il me plaisait d'entendre ainsi.

Ma tête se monta. Un an plus tôt, j'aurais éclaté en public; mais je devenais tout-à-fait Français : je craignais le ridicule. Je me préparai à une de ces scènes conjugales où l'épouse innocente est toujours victime de l'injustice du mari. Oh! les vilains hommes, les vilains hommes!

« Je vois, madame... — Madame! Lucie n'est plus avec nous, mon ami. — Je vois, madame avec le chagrin le plus profond, les progrès du commandeur près de vous — Ah monsieur continue d'avoir de l'humeur. — J'en ai, madame, et beaucoup. Votre réponse à monsieur de Nosari... — N'était que polie. — Affectueuse. — Je me suis même attachée à la faire froide. — C'est qu'elle ne l'était pas madame;

» elle ne l'était pas du tout. — Voulez-  
» vous, monsieur, que je vous rappelle  
» les mots? — Eh, madame, c'est bien  
» des mots qu'il s'agit! Aurez-vous aussi,  
» la bonne foi de rappeler ce regard  
» qui portait la satisfaction dans son  
» cœur et le désespoir dans le mien? —  
» Jérôme, je n'ai jamais eu de tort envers  
» vous, et je me suis promis de n'en ja-  
» mais avoir. Il n'est pas d'amour sans  
» confiance, et si vous m'aimez autant  
» que j'ai lieu de le croire, notre expli-  
» cation doit finir là. — Non, madame,  
» non; je ne suis pas de ces hommes  
» qui s'arrangent du partage d'un cœur.  
» — Votre intention, monsieur, est-elle  
» de m'outrager? — Mon intention, ma-  
» dame, est de vous dire tout ce que je  
» pense. Vous intéressez trop le com-  
» mandeur pour qu'il ne me déplaie  
» pas infiniment, et je me flatte que  
» vous cesserez de le voir. — Ah, Jérôme!  
» Jérôme! Si jeune encore, vouloir être

» tyran! — Je le sais, madame; c'est ainsi  
» qu'on nomme ceux qui soutiennent  
» leurs droits. — Des droits, monsieur!  
» des droits! Quels sont les vôtres, s'il  
» vous plaît, que ceux que je puis res-  
» treindre ou supprimer à mon gré? —  
» A votre gré, madame! Ah! cet effort  
» est en votre puissance! Il est donc dé-  
» montré que vous ne m'aimez plus? —  
» Je ne t'aime plus, ingrat! je ne t'aime  
» plus! Eh bien, si tu n'as pas reconnu  
» dans tout ce que j'ai fait pour toi cet  
» amour brûlant, désintéressé, invaria-  
» ble, qui fit jusqu'à ce moment le bon-  
» heur de ma vie; si, pour te convaincre  
» de sa réalité, il faut que je sois une  
» femme bizarre, extravagante, injuste,  
» que je rompe ouvertement avec l'ami  
» de ton bienfaiteur, avec un homme  
» que son âge et ses qualités devaient  
» mettre au-dessus du soupçon, je suis  
» prête à le faire; j'aurai même la gé-  
» nérosité de me charger seule du blâme

» qui doit suivre une démarche de cette  
» nature ».

Elle se leva, et se mit devant un secrétaire. « Dicter, monsieur, je vais  
» écrire ».

Ce dévouement absolu, cette soumission au caprice le plus inexplicable, m'inspirèrent un retour sur moi-même, un mouvement de honte, qui ne me permirent plus d'ouvrir la bouche. J'étais debout devant elle, atterré, contristé de la sottise que je venais de faire, mais trop orgueilleux encore pour en implorer le pardon. Sa poitrine était oppressée; ses yeux étaient gros de larmes, qu'elle s'efforçait de retenir : je savais cependant qu'il ne fallait qu'un mot pour ramener le calme dans son âme et le sourire sur ses lèvres, j'eus la cruauté de ne pas le dire.

« Vous n'êtes point, répéta-t-elle avec  
» le ton d'une tristesse profonde, de ces  
» hommes qui s'arrangent du partage

» d'un cœur ! Voilà de ces traits qui déchirent , et que doit attendre une femme qui oublie son devoir. On ne doit reconnaître de cause de sa faiblesse que l'attrait du plaisir. Et où est en effet le terme où elle s'arrêtera ? Son complice lui-même, qui a cessé de l'estimer au moment où ont cessé ses espérances, n'a que trop de raisons de croire que ce qu'elle a fait pour lui, elle le fera pour ceux qui chercheront à lui plaire, et bientôt le mépris et l'abandon deviennent la juste punition de sa faute ».

Je ne pus en écouter davantage. Je tombai à ses pieds et le front courbé dans la poussière : « Grâce, grâce, m'écriai-je. Je suis un insensé, je suis un monstre, puisque j'ai pu vous offenser. Mais vous mépriser, vous abandonner, vous pourriez le croire ! vous avez pu me le dire ! point d'amour vrai sans estime, et le mien est tellement lié à

» mon être, qu'il ne peut me quitter sans  
» emporter ma vie ». Je me levai, je pris  
la plume, j'écrivis :

« Monsieur,

» Un mouvement de jalousie m'a fait  
» outrager une femme que j'aime avec  
» idolâtrie, et qui mérite mon plus pro-  
» fond respect. Je lui ai demandé un  
» pardon qu'elle m'accordera peut-être,  
» et je ne rougis point de vous faire des  
» excuses, à vous, monsieur, envers qui  
» je me suis comporté de la manière la  
» plus répréhensible pendant ce mal-  
» heureux dîner. Croyez..... ».

Elle était restée assise, et j'avais com-  
mencé à écrire debout. Elle lisait ce que  
j'écrivais, et à mesure que je me sou-  
lageais par l'aveu de mes fautes, des  
larmes douces coulaient de ses yeux.  
Je posai la plume pour les recueillir,  
pour les essuyer. « Ah ! laisse-les couler,  
» dit-elle ; celles-ci sont les larmes du

» plaisir ». Elle s'approchait de moi, elle m'attirait doucement; j'étais sur ses genoux..... et ma lettre..... elle la déchira. « C'en est assez, c'en est assez, l'amour » est satisfait, et tu n'as pas eu envers le » commandeur de torts qui nécessitent » une réparation de cette nature. Cher » enfant, plus de ces scènes-là, je t'en » supplie ; tu ne sais pas quel mal tu » m'as fait ». Je ne savais pas ce que je devais admirer davantage de ses charmes ou de sa bonté; je ne sais ce que je lui répondis; mais ce feu divin, comprimé un moment, s'échappa de nos cœurs avec une égale violence.... L'amour avait remplacé Lucie, et ce témoin - là n'est jamais indiscret.

« Ah, dit-elle, en revenant de la plus » délicieuse ivresse, elles existent donc, » ces douceurs si vantées d'un raccom- » modement ! mais elles coûtent trop » cher. Mon ami, ne nous raccommo- » dons plus. — Non, femme céleste; que

» rien n'altère désormais les charmes de  
» notre union. Rendons-la solide autant  
» que respectable. Forçons les méchants  
» eux-mêmes à convenir que vous avez  
» mis le comble à vos bienfaits : je vous  
» demande votre main ; accordez-la-moi.

» — J'attendais cette proposition ; tu  
» me la devais, mon ami... — A qui la fait-  
» on, qu'à celle qu'on estime et qu'on  
» veut aimer toute sa vie ? — Depuis long-  
» temps je suis préparée à te répondre.  
» J'ai pris une détermination réfléchie,  
» invariable. Je jure, par l'amour et l'hon-  
» neur, de ne point m'en écarter.

» Mon ami, je suis assez bien, je le  
» sais, pour ne pas mettre d'amour-  
» propre à en convenir franchement ;  
» je n'ai encore que vingt-quatre ans ;  
» mais tu n'en as pas dix-sept. La beauté  
» passe vite ; les passions s'éteignent len-  
» tement. Il ne me restera rien de ce  
» qui te séduit maintenant, que tu seras  
» jeune encore pour l'amour. Quelle se-



» rait ma douleur si, m'étant flattée  
» d'être aimée aussi constamment que  
» j'aimerais moi-même, je te voyais  
» remplacer le sentiment par des pro-  
» cédés d'autant plus cruels, qu'ils in-  
» terdisent la plainte, dont ils sont le  
» motif le plus amer? Je connais cette  
» sorte de respect dont certains maris  
» font métier, et dont ils ont l'audace  
» et la lâcheté de se faire honneur. Une  
» femme pour qui son mari a des égards  
» n'est aujourd'hui qu'une infortunée  
» trop décente pour se plaindre, et assez  
» forte pour dévorer ses chagrins. Que  
» gagnerait-elle, d'ailleurs, à réclamer  
» l'équité naturelle, si différente de la  
» justice des hommes, puisque le mari  
» le plus injuste et le plus authentique-  
» ment méprisable trouve souvent de  
» la protection dans les lois, et toujours  
» des approbateurs parmi ses sembla-  
» bles? Il faut qu'il ait bien scandaleu-  
» sement tort, avant que le monde l'ac-

» cuse. Tu as un excellent cœur, mon  
» ami; mais la vivacité de tes passions  
» me fait trembler. — Elles n'ont qu'un  
» objet, ma bonne amie; jamais elles  
» n'en auront d'autre, et leur vivacité  
» même doit vous rassurer. Je n'aurai  
» jamais le moindre trait de ressem-  
» blance avec le tableau que vous venez  
» de m'opposer : c'est celui d'un homme  
» abominable. — Tu le crois chargé,  
» cher enfant, et je ne fais que généra-  
» liser mes idées : que dirais-tu si je les  
» particularisais? Tu cesseras de m'aimer  
» un jour. Cette prévoyance, pour être  
» cruelle, n'en est pas moins fondée sur  
» l'expérience. D'abord tu craindras de  
» m'affliger; tu me cacheras tes dé-  
» marches, et la contrainte que tu t'im-  
» poseras te fera bientôt passer de l'in-  
» différence au dégoût. Alors, si j'étais  
» ta femme, naîtraient les chagrins do-  
» mestiques, l'ennui dans l'intérieur,  
» les tracasseries réciproques, l'aigreur

» d'une part, et peut-être la haine de  
» l'autre. Je veux, à l'époque fatale, qu'il  
» m'en coûte ou non, pouvoir te rendre  
» ta liberté. Je veux que tu portes par-  
» tout un cœur que personne ne fixera,  
» que tu uses, pour ainsi dire, le plaisir,  
» et c'est alors que le vide de ton âme  
» te fera sentir le besoin de l'amitié. Tu  
» reviendras à moi, à moi, toujours dis-  
» posée à écouter tes plaintes, à parta-  
» ger tes peines, à doubler tes jouis-  
» sances par l'intérêt qu'elles m'inspi-  
» reront. Ce moment sera celui de mon  
» triomphe, parce que mon empire, in-  
» dépendant des passions, sera établi  
» sur l'estime, la confiance, et ne s'af-  
» faiblira jamais. Voici donc quelle est  
» ma résolution; je la prononce avec le  
» calme de la raison : ainsi il serait inu-  
» tile d'entreprendre de me la faire chan-  
» ger. Ce que l'amante la plus tendre  
» peut prodiguer de prévenances, d'at-  
» tentions, d'égards, de faveurs, t'ap-

» partindra sans partage; mais jamais  
» tu ne seras mon époux ».

Je l'écoutais avec un étonnement qui tenait de la stupéfaction. Je ne concevais point qu'elle refusât l'offre la plus flatteuse que puisse faire un homme aimé. Si le commandeur n'eût été engagé irrévocablement dans son ordre, j'aurais pensé que les motifs qu'elle m'opposait, et qui ne me paraissaient que spécieux, tendaient à m'éloigner d'elle insensiblement. Je rejetai cette idée, et j'entrepris de la convaincre par le plus fort des raisonnemens. « Pouvez-vous vous abuser, » ma bonne, ma tendre amie, sur le plan » de vie que vous me proposez? Ignorez- » vous de quel blâme on charge une fem- » me libre, qui a un amant avoué, auquel » elle ne refuse que de légitimer son » amour? — Tu ne me diras rien là-dessus, » que je ne me sois déjà dit. Je n'ai plus » qu'un sacrifice à te faire, celui de ma » réputation; je te le fais, cher enfant ».

Je répliquai, j'insistai, je la pressai. « Ma chambre touche à la tienne, la » porte en est ouverte; sois dès ce moment mon ami, si tu ne veux plus être » que cela ». Je courus, je volai, et le jour me trouva dans ses bras.

Nous descendîmes chez le général. Les voitures étaient à la porte. Monsieur, madame Derneval et le commandeur montèrent dans la première. Il y restait une place. Elle l'aurait prise que je n'eusse pas murmuré : la scène de la veille était encore si près de moi ! Larvel sauta dans la berline. Quel plaisir il me fit !

Je me retournai, je la cherchai. Elle était montée dans une chaise de poste à deux places. Le secrétaire du général tenait la portière; il allait mettre le pied à l'étrier. Mille pardons, monsieur, lui dis-je en passant entre lui et la chaise. Il m'entendit à merveilles, et prit un cabriolet de moitié avec l'intendant. Je

me plaçai auprès d'elle, bien persuadé que l'on considérerait cet arrangement comme un effet du hasard. Les amans seuls s'imaginent que l'on croit à ces hasards-là.

Nous courûmes jour et nuit. Nous arrivâmes à Paris très-fatigués, mais si heureux ! Je la conduisis à sa rue de Bussy, et le cabinet qu'on avait préparé pour moi, et la chaise de poste, et le boudoir de madame Derneval, tout cela était la même chose. Il est un âge où l'on se délasse par l'excès même du bonheur.

Son commerce s'était accru au-delà de ses espérances. Une fille de quarante ans, dont la probité n'était comparable qu'à sa laideur, et que peut-être elle avait choisie exprès, avait conduit ses affaires pendant son absence. Sa pension ajoutait considérablement à son bien-être. Elle garda cette fille, afin que je pusse voir le monde : c'est qu'elle comptait le voir avec moi. « Un peu de bruit, me

» disait-elle, repose l'amour un moment;  
» et il peut être avantageux de se laisser quelquefois aller au tourbillon.  
» Toutes les femmes aimables voudront  
» te plaire; je m'efforcerai de le mériter.  
» Tu me quitteras avec peine; tu me  
» chercheras dans la foule, tu me retrouveras avec transport, et ton cœur  
» sera long-temps neuf auprès d'une  
» amante qui saura rajeunir sans cesse  
» le plus délicieux des plaisirs ».

La plus grande partie du jour était consacrée au devoir et à l'amitié respectueuse. Je la passais entre monsieur et madame Derneval. Le soir, Luvel et moi nous sortions. Il courait chez celle pour qui, d'après son système, il ne pouvait avoir qu'un goût léger. Il l'avait trouvée grandie, embellie, et elle lui tournait la tête, quoiqu'il n'en voulût pas convenir. Moi, je courais à ma rue de Bussy, « Ah! te voilà! — J'ai bien  
» tardé. — Oui, jamais assez tôt. — Et

» jamais assez long-temps ». Nous nous cachions dans un fiacre : nous allions entendre ou Molière, ou Corneille, ou Grétry, dont le talent honore l'Institut, ou Guillard, qui peut-être l'honorera quelque jour : les dieux sont lents à faire justice; mais enfin ils la font.

Si le spectacle n'est pas toujours l'école des mœurs, il est certainement la meilleure école du monde, quoi qu'en dise l'atrabilaire Geoffroi, qui prend des sophismes pour des raisonnemens, et qui se sert de son esprit, quand il en a, comme un mauvais dessinateur prodigue le coloris. Nous sortions enchantés du *Misanthrope*, d'*OEdipe à Colonne*, de *Sylvain* ou du *Cid*. Nous soupions. La laide fille se mettait en tiers, et cette contrainte passagère donnait un nouveau charme à la nuit. Elles étaient toutes les mêmes, ces nuits de bonheur, et cependant celle de la veille ne ressemblait pas à celle du lendemain.



Cette félicité pure, inaltérable, durait depuis deux ans. Le commandeur de Nosari lui-même semblait la respecter. Il se conduisait en homme qui attend, qui prépare l'amitié. Toujours une extrême réserve était jointe à la plus piquante amabilité. Il voyait tous les jours la bien-aimée chez le général. Elle ne manquait pas d'aller rendre ses devoirs, c'était le prétexte; j'y étais, c'était le motif; et si les nuits sont courtes quand on les passe ensemble; il est assez naturel de gagner quelque chose sur la longueur des journées. Si le commandeur venait à la rue de Bussy, c'était lorsque j'y retournais, c'était avec moi. Ses visites étaient courtes; il parlait peu, et tout se réduisait à ceci : La fièvre n'est pas un état naturel. Elle passera; l'amitié aura son tour. Ses espérances ne m'alarmaient plus. Il était cependant le même qu'au jour de cette scène extravagante; mais j'étais sûr d'avoir la

fièvre le reste de ma vie : je le croyais du moins. Un événement bien imprévu, bien extraordinaire m'ouvrit enfin les yeux, et me prouva que le système de Luvet, bien qu'exagéré, n'était pas du tout sans vraisemblance.

Il vint un jour en grande cérémonie chez le général. Assez embarrassé, d'après les principes qu'il avait avancés, il fit, en rougissant, et de la manière la plus gauche, l'annonce de son futur mariage. Madame Derneval et la bien-aimée rirent de manière à le déconcerter tout-à-fait. « De plus grands hommes » que moi, leur dit-il, mesdames, ont » été en contradiction avec eux-mêmes. » Je ne sais s'ils ont fini comme moi » par ne savoir ce qu'ils disaient, ni » même ce qu'ils faisaient; mais je vous » avoue que j'ai abjuré mon athéisme » aux pieds de mon Émilie, et je me » flatte que vous me ferez tous l'honneur d'être de ma noce. Voilà ce que

» je cherche depuis un quart-d'heure, et  
» ce que j'ai eu tant de peine à trouver :  
» les gens d'esprit ne sont pas toujours  
» en veine ».

Il était bien singulier que Luvel regardât son système comme une chimère quarante-huit heures avant qu'il dût me paraître raisonnable autant que je l'avais trouvé insensé.

Nous y fûmes, à cette noce. Madame Ruder avait emprunté de l'art tout ce qu'il peut ajouter à la plus belle nature : j'étais paré de ses mains, et elle n'avait rien oublié. Le général lui donnait la main ; le commandeur conduisait madame Derneval ; Émilie radieuse de joie et de désir, ouvrait la marche avec son père. Dix femmes et autant d'hommes cherchait des yeux ceux ou celles qui pouvaient leur convenir. Je présentai mon bras à une femme jeune comme Hébé, jolie comme elle, et dont l'œil était espiègle comme celui de la folie.

Nous

Nous descendîmes, et nous prîmes les voitures au hasard. Nous nous trouvâmes, madame de Vernon et moi, avec un oncle sourd, et une mère qui n'était pas sortie de chez elle depuis dix ans, pour cause de rhumatismes. Nous avions laissé le fond aux grands parens, et à chaque mouvement du carrosse, la maman d'Émilie poussait un cri. On se permet de tout dire quand on n'est pas entendu; d'ailleurs, madame de Vernon saisissait à merveille, et elle n'avait besoin que de s'expliquer à demi. Je ne fus pas dix minutes à être convaincu que ma jolie compagne était positivement ce qu'annonçaient ses yeux. Elle unissait le caractère le plus inconcevable, la déraison la plus complète, à l'esprit du plus rusé lutin. Il me sembla qu'une teinte de cette gaité folâtre ne messierait pas à madame Ruder, et je m'aperçus pour la première fois de la monotonie d'un sentiment raisonnable et raisonné.

On dina, et sans y penser je me trouvai à côté de madame de Vernon. On dansa, et elle me prenait quand je ne l'invitais point. On allait servir l'ambigu; le jour allait reparaitre, et je n'avais pas pensé à danser avec madame Ruder. Je m'empressai de réparer cet oubli impardonnable, et je lui proposai une walse. « Non, me dit-elle à l'oreille; » les grelots de la folie ne vont ni à mon » âge ni à mes habitudes. Tu es bien; » amuse-toi ». Le général vint s'asseoir auprès d'elle. Il n'avait point sans doute l'intention de me favoriser; mais je fus fort aise de l'à-propos, et je walsai avec madame de Vernon.

Nous n'avions pas fini, qu'on vint dire qu'on avait servi. Madame de Vernon se donna une entorse, ou en eut l'air. Elle jeta un petit cri si doux, elle se laissa aller dans mes bras avec tant de grâce, que je ne savais plus ou j'en étais. Je la conduisis, je la portai dans

une salle voisine. Ses petits cris ne finissaient pas. Je ne pouvais la délayer, par une raison très-simple : c'est qu'elle n'avait pas de corset. Mais je détachai les épingles d'un fichu déjà fort indiscret, et j'essayai le *magnétisme*. Son effet est sûr entre jeunes gens de sexes différens. « Remenez-moi à l'hôtel, me » dit-elle. Vous me soulagez beaucoup; » mais votre manière de traiter exige » du mystère, et vous vous comportez » comme un enfant ou comme un fou. » — Quoi donc, monsieur de Vernon » trouverait-il mauvais..... — Monsieur » de Vernon, dit-elle en se levant et » m'entraînant avec la rapidité d'Ata- » lante, monsieur de Vernon est la meilleure pâte de mari qui existe; mais ce » n'est pas devant lui que vous devez » *magnétiser* sa femme ».

Elle me poussa dans son carrosse, elle y sauta après moi, elle monta ses escaliers quatre à quatre, et elle renvoya

ses femmes. Apparemment, pensai-je, que le mystère est pour monsieur de Vernon tout seul. « A propos, me dit-elle, voulez-vous un consommé? — Je n'ai besoin de rien. — Comme il vous plaira, beau colonel. » Elle tourna la clef, et ma foi.....

J'avais été, pour ainsi dire, enlevé : je n'avais pas eu le temps de réfléchir; mais le moment du réveil! C'est celui où la conscience, que rien ne distrait encore, nous présente le miroir et le tient avec un bras de fer. Je pensai que depuis deux ans cette nuit était la première que j'eusse passée loin d'elle; je me rappelai mon défaut de procédés pendant la journée précédente; je sentis la nécessité et la honte de retourner à elle : j'étais sincère en ce moment. Mais qu'il est impuissant le souvenir d'une femme dont on cesse d'être amoureux! Madame de Vernon réveilla avec elle le désir, la gaité, le plaisir et la dé-

mence. Elle se leva enfin, et m'aida à m'habiller. Elle s'arrêtait à chaque instant devant ce qu'il lui plaisait d'appeler mes charmes, et elle riait de tout son cœur du tribut forcé, disait-elle, qu'elle offrait à chacun d'eux.

Elle nous fit servir à déjeuner aussi tranquillement que si elle eût été en tête-à-tête avec son mari. Cette conduite était nouvelle pour moi; je concevais si peu ce que je voyais, que je passais de la surprise à la stupéfaction. Je déjeunai fort bien cependant, et pour cause. Je voulus ensuite me retirer; elle me notifia, en faisant une petite moue si drôle; et en me tapotant les joues, qu'elle entendait prendre l'air. Elle sonna : Les chevaux, dit-elle. Elle me prit la main, me fit descendre aussi lestement qu'elle m'avait fait monter, et ordonna de toucher aux Champs-Élysées.

Là, il lui passa par la tête de manger un melon. Elle voulut ensuite aller



diner au bois de Boulogne; elle revint prendre des glaces, aux Tuileries; elle finit par me conduire à l'Opéra. Elle y avait une loge grillée, où du moins on était plus commodément que dans les tavernes que nous avions parcourues.

Elle me ramena chez elle, étourdi des événemens de la journée. Elle me déshabilla beaucoup plus lestement qu'elle ne m'avait habillé, et elle me dit le lendemain matin : « Mon cher » colonel, tout s'use. Vous n'êtes plus » en argent comptant. Allez à vos affai- » res : je vous attends demain soir. »

Dès que j'eus perdu de vue cette espèce d'Armide, je me réveillai comme Renaud. Je m'étais aperçu, pendant nos courses de la veille, que les hommes la saluaient assez cavalièrement, et que les femmes détournaient les yeux. Je me sentis humilié de l'inconvenance du rôle que j'avais joué, et pour la troisième fois, le remords vint bourreler

ce cœur trop faible. Allons, me dis-je, allons trouver celle qui pardonne tout, et avouons-lui ce que..... ce que..... ce qu'il ne m'est pas possible de lui cacher.

J'entrai en tremblant dans la rue de Bussy; je tremblai bien davantage en entrant dans le magasin. Je crus m'apercevoir qu'elle avait pleuré, et je ne sus quel maintien prendre. Venez, me dit-elle d'un d'un air aisé qui ne s'accordait pas avec mes observations. Je la suivis, elle me mena dans sa chambre :  
« Pourquoi cet embarras, cette rougeur,  
» mon ami? Ils ne sont pas causés par le  
» regret de ce qui s'est passé : ce goût  
» est trop nouveau pour qu'il vous per-  
» mette d'écouter la raison. Vous êtes  
» donc agité par la crainte de m'affli-  
» ger? Soyez tranquille à cet égard. De-  
» puis six mois vous n'avez plus d'amour,  
» et je me suis lentement, péniblement  
» préparée à ce qui m'arrive aujour-  
» d'hui ». J'entrepris de la rassurer par

ces expressions de feu qui jaillissaient autrefois de mon cœur : je ne trouvais que de ces lieux communs, qui ne prouvent que de la politesse. J'essayai le moyen, plus puissant, des caresses. « Arrêtez, me dit- » elle. Je m'estime assez pour ne pas vouloir de partage. Vous n'êtes plus mon » amant : ne m'avilissez point. Je ne » crois pas beaucoup vous désobliger en » vous refusant des faveurs que vous ne » désirez plus; et en supposant qu'elles » ne vous soient pas absolument indifférentes; je vous offre un dédommagement supérieur à ce que vous perdez. Embrasse, Jérôme, ton amie sincère, affectueuse, compatissante, qui » gémit de tes travers, et qui t'en corrigera sans peine du moment où tu » seras certain que ses conseils sont désintéressés. Va chez le général; colore » ton absence. Ne lui dis rien de ce qui » s'est passé entre toi et cette femme, » qui ne te fixera point. Taire une vé-

» rité fâcheuse à qui ne la demande pas,  
» est quelque fois prudence.

» — Me sera-t-il au moins permis,  
» madame... — Madame, dis-tu! Mon  
» ami, l'amitié a ses expressions comme  
» l'amour : elles sont moins brûlantes,  
» mais peut-être aussi douces. — Ma  
» bonne amie, me sera-t-il permis de  
» vous voir toujours? — Eh! que devien-  
» drai-je moi-même si je ne te voyais  
» plus! Tu m'as détrompée des illusions  
» de l'amour; mais tu m'as rendue à ce  
» sentiment simple, pur, que m'inspi-  
» rait Jérôme enfant. Ce sentiment, qui  
» suffisait à mon bonheur, qui avait la  
» puissance de me faire oublier ce que  
» le vice a d'abject pour une femme dé-  
» licate, ce sentiment suffira encore à  
» mon cœur. Ne me néglige pas trop :  
» voilà tout ce que j'exige en échange  
» de l'affection que j'aurai pour toi jus-  
» qu'à la mort. »

J'aurais donné en ce moment la moitié

des jours qui m'étaient réservés pour pouvoir l'adorer l'autre. Mais l'amour n'allume pas deux fois son flambeau devant le même autel.

Je jetai les yeux dans mon cabinet entr'ouvert. Mon lit n'y était plus; cette chaise longue, était enlevée; ces gravures voluptueuses étaient disparues. Une bibliothèque, un métier à broder, une guitare... « C'en est donc fait, lui » dis-je avec un serrement de cœur affreux, je suis banni de ce toit si longtemps hospitalier. — Mon ami, les nuits » appartiennent à l'amour : les journées » suffisent à l'amitié. Va, va chez le général ».

Jé m'y présentai avec l'assurance naturelle à un jeune homme persuadé qu'on ignore son inconduite. Il se leva dès qu'il me vit, et me tira à part. » d'où venez-vous, monsieur? Si vous » pouvez être deux jours sans me voir, » savez-vous si pendant cet intervalle,

» vos services ne me sont pas néces-  
» saires? — Je viens, mon général, je  
» viens..... — Hé! je ne le sais que trop,  
» aveugle enfant; vous sortez des bras  
» d'une folle. Monsieur, on n'est pas  
» maître, j'en conviens, d'aimer ou de  
» n'aimer plus : on l'est toujours de mé-  
» nager les bienséances, et celui-là les  
» viole sans pudeur, qui rend une femme  
» belle, aimante, respectable malgré sa  
» faiblesse, qui la rend témoin du triom-  
» phe d'une rivale indigne de toute es-  
» pèce de comparaison. Je vous ai par-  
» donné votre aventure avec mademoi-  
» selle Rinaldi, parce que personne ne  
» peut se garantir d'une surprise des  
» sens. Mais je n'excuse pas un oubli de  
» quarante-huit heures, parce que  
» vous avez eu cent fois pendant ces  
» deux jours des occasions de réfléchir.  
» Vous n'êtes plus mon aide-de-camp.  
» Il ne me reste plus rien à vous dire,  
» et vous êtes le maître de vous retirer.

» — Et vous aussi, mon général! Ah!  
» je le vois, madame Ruder a parlé, et  
» l'intérêt qu'elle inspire à tous ceux qui  
» la connaissent..... — Vous accusez votre  
» bienfaitrice, ingrat jeune homme!  
» Croyez-vous que celui qui vous doit  
» la vie, qui a préparé, qui a fait cou-  
» ronner vos succès, n'ait pas un cœur  
» aussi? Les yeux de la reconnaissance  
» et de l'amitié sont-ils moins pénétrants  
» que ceux de l'amour? »

Je tombai à ses pieds, je les baisai avec humilité. « Elle m'a éloigné, vous  
» me chassez, je suis sans asile. Qui donc  
» garantira des écueils de son âge un  
» jeune homme trop facile, si ses amis  
» les plus respectables le rejettent? Quel  
» droit auront-ils alors de lui reprocher  
» des fautes qui seront leur ouvrage?  
» Abandonne-t-on un insensé sur le bord  
» d'un précipice? Oh, par grace, sauvez-  
» moi.

» Je ne suis pas insensible, monsieur,

» me dit le général en me relevant, aux  
» dispositions où je vous vois, et je dési-  
» sire, sans m'en flatter, que vos véri-  
» tables amis n'aient à l'avenir que des  
» éloges à vous donner. Ma maison sera  
» désormais la vôtre; mais souvenez-  
» vous qu'en vous recevant chez moi je  
» deviens en quelque sorte garant de  
» votre conduite. La première preuve  
» que j'exige de votre retour est votre  
» rupture avec madame de Vernon, et  
» le moyen le plus sûr de ne pas la ren-  
» contrer est de vous attacher à son mari.  
» Il occupe une grande place, il a des  
» qualités, beaucoup de crédit, et cette  
» espèce de liaison est toujours utile à  
» un jeune homme à qui il reste une  
» longue carrière à parcourir. Allez de-  
» main voir monsieur de Vernon : vous  
» n'avez qu'à vous nommer pour être  
» accueilli partout ». Il m'embrassa af-  
fectueusement et nous rentrâmes.

Je voulais être sage, je me le pro-



mettais, et je me le prouvai à moi-même en commençant ma journée du lendemain par une visite à la rue de Bussy. Je m'attendais à une troisième mercuriale, et je la reçus. Elle me fit sentir de nouveau le danger de s'attacher à certaines femmes; mais elle avait un ton qui allait à l'ame, et des expressions si ménagées!... Oh! que la sagesse est douce, qu'elle est puissante, quand elle passe par une belle bouche!

J'attendis auprès d'elle l'heure convenable pour me présenter chez monsieur de Vernon. Je me fis annoncer, et je fus reçu avec une bienveillance et des égards, qui me flattèrent infiniment. Je m'empressai de les justifier en prouvant par ma conversation que je n'en étais pas indigne. Monsieur de Vernon avait des connaissances. Il parut surpris que je susse autre chose que me battre, et il se plut à m'entretenir de matières qu'il n'était pas présumable que j'eusse

approfondies à mon âge. Très-probablement je répondis avec autant de justesse que de modestie, car il m'invita à m'attacher à la diplomatie, et il me reconduisit, en m'engageant à le voir souvent.

J'allais sortir, lorsque madame de Vernon entra. Quoiqu'il arrive, pensai-je, on ne me reprochera d'avoir cherché l'occasion. On ne m'a pas prescrit de brusquer une jolie, une très-jolie femme. Tout ce que peut faire un jeune converti en pareille circonstance, c'est d'être sur ses gardes, et de voir venir. Je saluai respectueusement. La politesse est d'un usage si général, qu'elle ne signifie rien, qu'elle n'engage à rien.

Jamais madame n'entrait chez monsieur que dans des occasions de la dernière importance. Ce jour-là elle avait besoin de cent louis, et elle les demanda, comme elle faisait tout, en riant, en sautant, en déraisonnant. « Madame,

» lui dit monsieur de Vernon, nous  
» avons chacun notre bien, et le vôtre  
» est plus que suffisant pour vous sou-  
» tenir d'une manière convenable. Vous  
» prêter de l'argent, c'est autoriser des  
» prodigalités au moins inutiles. Trou-  
» vez bon que je vous refuse ». Elle lui  
tourna le dos en levant les épaules, me  
prit par la main, et m'entraîna chez  
elle. Si le général avait été là, que m'eût-  
il conseillé? Il ne m'eût pas ordonné de  
lui dire : « Madame je renonce à vous,  
» je ne veux plus de vous, laissez-moi  
» tranquille ». Aussi ne dis-je pas un  
mot de cela : je me laissai conduire.

Je m'attendais à des agaceries, et  
même à des avances, qui ne manquent  
pas de mettre en défaut la sagesse la  
plus austère. « Mon cher ami me dit-  
» elle, prenez cet écrin, et trouvez-moi  
» cent louis à l'instant, à la minute. —  
» Vous ne pensez pas, madame, au genre  
» de proposition que vous me faites.

» — Je ne pense jamais, monsieur ; cela  
» fatigue, et la résistance m'aigrit. Cent  
» louis, vite, dépêchez-vous. Je les ai  
» perdus hier avec un homme qui me  
» déplaît, et il faut que je le paie. —  
» Madame, il est un moyen qui me ré-  
» pugne beaucoup moins que celui que  
» vous me pressez d'employer. Donnez-  
» moi l'adresse de cet homme ; je vais le  
» payer. — Comment, mon cher ami,  
» vous avez cent louis ! Un jeune colo-  
» nel avoir cent louis ? mais c'est admi-  
» rable. Voilà l'adresse, allez payer ; moi  
» je vais dîner en ville : vous me pren-  
» drez ce soir aux Italiens ».

Elle avait à peine fini, que je ne la voyais plus ; je n'avais pas eu le temps de prendre mon chapeau que sa voiture l'emportait avec la vitesse du vent. Parbleu, pensai-je, voilà une singulière petite femme. Le plaisir auprès d'elle doit être toujours nouveau, car elle n'est jamais la même, et sans les remontrances

du général..... Irai-je aux Italiens? Oh! non, non..... Cependant on ne sait pas tout..... A la bonne heure; mais j'ai promis..... Allons d'abord payer; nous verrons ensuite.

Je rentrai pour prendre de l'argent. La somme en question faisait plus de moitié de mes petites économies, et un jeune homme assez raisonnable pour économiser tient un peu à ce qu'il a. Je me rappelais d'ailleurs certaine phrase relative à l'homme qui ne plaît pas, et que par cette raison il faut payer. C'est-à-dire qu'elle ne me paiera point, moi qui ai le bonheur de lui plaire. Diable, diable, cent louis pour deux nuits, c'est trancher du grand seigneur, et je suis encore loin de l'être. Je me frottai l'oreille, j'ouvrais mon tiroir, je le refermais. J'aurais donné autrefois, j'eusse donné encore à madame Ruder tout ce que je possédais; j'eusse versé mon sang pour elle sans balancer : amour, amitié,

reconnaissance, elle avait mérité, elle avait obtenu, elle m'avait prodigué ce qui paraît à l'homme sensible tellement au-dessus des richesses de convention, qu'il dédaigne de s'en occuper. Ici, mon incertitude était une preuve incontestable de la légèreté de mon goût pour madame de Vernon, et je crois, en vérité, que j'aurais définitivement fermé le tiroir sans le chien d'amour-propre, démon des gens du monde.

Il me souffla qu'il était très-flatteur pour moi qu'une femme du rang de madame de Vernon eût recours à ma bourse; que la vivacité de son caractère ne lui permettrait pas de tenir la chose secrète, et que cela me ferait le plus grand honneur. Je pris donc mon argent, et j'allai chez le créancier de ma jolie espiègle.

Je ne m'étonnai point, en le voyant, de l'éloignement qu'il inspirait. C'était un homme de quarante ans, dont l'ameu-

blement et la mise annonçaient l'aisance, mais dont l'air rébarbatif s'accordait avec son ton et ses manières. Il me reçut assez cavalièrement, ce qui me choqua. Il serra son argent en plaisantant d'une manière très-crue sur ma mission, et sur l'intimité qui seule avait pu y donner lieu. Révolté de l'insolence de cet homme, je le traitai avec la dernière dureté. Il mit le verrou, et me montra du doigt une collection d'épées de toutes les formes, depuis Clovis, je crois, jusqu'à nos jours. J'en pris une, lui une autre, et il me passa la sienne à travers le poignet et le haut du bras. « J'aurais pu vous tuer, me dit-il; j'ai  
« seulement voulu vous apprendre qu'un  
» homme de votre âge ne doit pas se  
» charger de payer les dettes d'une écer-  
» vée. J'ai commencé comme vous, et  
» je me suis réduit à la nécessité de vivre  
» du superflu de ces femmes-là. Si j'a-  
» vais trouvé à vingt ans quelqu'un qui

» se fût chargé de me donner une pa-  
» reille leçon, je me fusse probablement  
» corrigé. Votre figure m'a plu, et je me  
» suis conduit paternellement. Je vais  
» appeler votre cocher ».

Il m'aida à descendre me remit dans mon fiacre, me souhaita le bonjour, et ferma la portière. La franchise de cet escroc me parut originale, et dans tout autre circonstance je m'en serais amusé; mais je perdais beaucoup de sang, et je n'avais pas de temps à perdre pour me faire panser. J'eus d'abord envie de me faire mener rue de Bussy : Non, non, pensai-je; ménageons la sensibilité de la plus estimable des femmes. Le général grondera; hé bien, qu'il gronde s'il le peut un enfant qu'il aime, qui n'a rien à se reprocher, et qui vient de recevoir deux coups d'épée.

Le sang dont mes habits étaient couverts donnaient à mon extérieur quelque chose de plus qu'inquiétant. Mon-



sieur et madame Derneval pâlirent en me voyant, et ils ne trouvèrent d'expressions que celles du plus vif intérêt et d'une douleur profonde. Quand ils se furent assurés que mes blessures n'étaient pas dangereuses, ils essayèrent de prendre un autre ton. Ils s'aperçurent bientôt qu'il n'était plus temps de me tromper sur leurs véritables sentimens; ils se bornèrent à s'informer des détails, et je m'empressai de les satisfaire. J'avais tout à gagner à cette explication, et je ne leur cachai que le nom et la demeure de mon spadassin.

« Le coquin qui vous a blessé, me » dit le général, a conservé quelques » principes; et je ne doute pas que sa » leçon fasse plus d'impression que les » miennes. Cependant, malgré les obligations que vous lui aurez, il est bon » que je connaisse celui qui fait métier » de ruiner des femmes, et qui châtie » si paternellement les jeunes gens ».

Je prévoyais que le général lui ferait un mauvais parti. Il s'était battu en galant homme, et je refusai de le faire connaître. Monsieur Derneval sentait intérieurement la délicatesse de mon procédé, et il n'insista que faiblement; mais il se rendit aussitôt près des premières autorités; il sollicita et obtint des recherches qui firent transpirer mon aventure. Madame de Vernon acheva de la rendre publique.

Ennuyée de m'attendre aux Italiens, elle était revenue chez elle. Piquée de ne m'y pas trouver, elle m'avait envoyé une femme-de-chambre avec sa voiture. Mademoiselle Lucie, selon l'usage, raconta à sa camarade ce qu'elle savait, et peut-être ce qu'elle ne savait pas. Madame de Vernon, désespérée de mon accident, cria, pleura, courut pendant deux jours déposer sa douleur dans le sein de toutes ses bonnes amies, et à la fin de la semaine, elle ne pensait plus à moi.

Revenons. Il n'était pas possible de cacher mon état à madame Ruder. Il était à craindre qu'elle ne fût instruite par la voix publique, qui aggrave toujours les choses, et madame Derneval prit la peine d'aller chez elle pour l'assurer que je ne courais aucun danger. C'est ainsi quelquefois qu'on nous prépare à apprendre la mort de ceux qui nous sont chers, et madame Ruder s'abandonna à ce que son imagination frappée lui représenta de sinistre. Elle accourut, et ne se remit qu'en me voyant debout, et me promenant dans ma chambre. Elle s'établit de nouveau ma garde, et ma garde unique. En vain je m'y opposai, en vain je lui représentai l'inutilité des fatigues qu'elle allait supporter. « J'ai pris soin de mon amant blessé, » dit-elle, je ne ferai pas moins pour » mon ami ».

Monsieur de Nosari venait souvent embellir notre petite société. Il me marquait

quait une affection sincère depuis le jour où j'avais cessé d'être amant. L'ami le plus désintéressé n'aime pas à rencontrer l'amour : ce fripon-là lui vole toujours quelque chose.

Qu'elle est auguste, qu'elle est consolante, la véritable amitié ! L'exemple de madame Ruder et du commandeur me convainquit qu'elle peut suffire seule au bonheur ; et si je n'étais pas d'âge à m'y livrer exclusivement, je sentais combien elle est au-dessus des passions tumultueuses : c'était déjà un grand pas de fait.

Sans paraître en avoir le projet, sans que je m'en doutasse, ils ne pensaient qu'à me rendre à la raison, et à développer les qualités d'un cœur que la dissipation avait comprimées un moment. Le baume restaurateur était caché sous l'appas d'une gaîté décente et d'une sagesse que semblaient inspirer les grâces.

Le troisième jour, monsieur de Vernon

fit une visite au général, à la suite de laquelle il entra chez moi. Après les complimens d'usage, il marqua le désir de me parler en particulier. L'éclat qu'avait fait madame de Vernon m'annonçait une scène orageuse, et, selon ma coutume, je me préparai à tout.

J'attendais qu'il parlât. « Cette réserve-là, me dit-il, ne vous est pas ordinaire : vous craignez donc de vous expliquer. Vous avez tort. Vous pouvez me parler de certaines choses, dont un autre peut-être ne se soucierait pas de s'entretenir. — Il est vrai, monsieur, que vous m'avez marqué assez de bienveillance pour que je fusse persuadé que vous prendriez quelque intérêt à mon accident. — Ce n'est pas cela, mon ami, ce n'est pas cela ; votre accident n'est ici que secondaire, et vous prenez le change ». Je voulais le lui faire prendre à lui-même.

Il continua. « Personne ne prend plus

» d'intérêt que moi à ce qui vous regarde ;  
» mais, monsieur, il faut savoir n'estimer  
» les choses que ce qu'elles valent, et pour  
» cela il faut les connaître : Je vais vous  
» mettre au courant. — Permettez, mon-  
» sieur : qu'entendez-vous d'abord par  
» ce qui me regarde, puisqu'il n'est pas  
» question de mes blessures ? — Eh, par-  
» bleu, monsieur, n'êtes-vous pas l'amant  
» de ma femme ? Et qui doit être piqué  
» d'une conduite qui vous a valu deux  
» coups d'épée ; serait-ce moi ? — Mais,  
» monsieur, j'avais assez peu d'usage  
» pour le croire, et je vous avoue que  
» vous me soulagez beaucoup. — Il y a  
» long-temps, monsieur, que madame  
» de Vernon et moi n'avons rien de com-  
» mun que le nom. Vous êtes, après plu-  
» sieurs autres, en possession de mes  
» droits : ayez la bonté de vous charger  
» aussi du ridicule de votre maîtresse.  
» Je suis persuadé qu'au fond vous pen-  
» sez, ainsi que moi, que cela vous re-

» garde. J'aurais même très-mauvaise  
» opinion de votre probité, si après vo-  
» tre intention manifestée de vous atta-  
» cher à moi, vous aviez eu celle de  
» m'outrager en séduisant ma femme. Je  
» vous déclare donc que ses extrava-  
» gances les plus outrées sont indiffé-  
» rentes pour moi, ridicules pour vous,  
» et déshonorantes pour elle, en sup-  
» posant qu'elle puisse encore être désho-  
» norée ».

» — Je n'examinerai pas, monsieur,  
» jusqu'à quel point vos principes sont  
» fondés; j'observerai seulement que  
» vous êtes peut-être le seul mari capa-  
» ble de se prononcer avec autant de  
» courage. — Si les autres maris ne s'expli-  
» quent pas aussi clairement, c'est qu'ils  
» ne supposent pas seulement qu'on  
» doute de leur façon de penser. Vous  
» seriez encore dans la même erreur à  
» mon égard, si je n'avais cru devoir à  
» votre âge une explication qui peut vous

» être long-temps utile. L'activité de vo-  
» tre vie ne vous a pas permis encore  
» de rien remarquer : je vais vous éton-  
» ner davantage ; je prétends vous con-  
» vaincre que les choses sont précisé-  
» ment ce qu'elles doivent être, d'après  
» notre dépravation.

» Les lois sont faites pour régler nos  
» actions, et les préjugés décident de  
» nos opinions. Ces préjugés naissent  
» des usages, et ceux du grand monde  
» diffèrent totalement de ceux de la bour-  
» geoisie. Un simple particulier, par  
» exemple, est-il trompé par sa femme ?  
» le voilà déshonoré, parce que s'étant  
» marié à son gré, il est convaincu d'un  
» mauvais choix. Les gens d'un certain  
» ton, au contraire, ne voient dans le  
» mariage qu'une espèce de traité éta-  
» bli sur les convenances de la nais-  
» sance et de la fortune. Voilà pourquoi  
» nous ne connaissons point parmi nous  
» cette qualification burlesque que don-



» nent les bourgeois à un mari trompé.  
» Remarquez même que parmi ces gens-  
» là, il n'y a que la première infidélité de  
» la femme qui donne du ridicule au  
» mari. Que les amans se succèdent, et  
» que les faits éclatent, l'époux est bien-  
» tôt détrompé; il prend son parti, et  
» jouit de nos privilèges.

» C'est par une conséquence de cette  
» façon de voir qu'un bourgeois qui  
» s'est séparé de sa femme se couvre de  
» honte en la reprenant, parce qu'il s'en  
» déclare le complaisant et l'esclave. Peu  
» de gens de distinction quittent leurs  
» femmes, parce que leur manière de  
» vivre est un divorce continuel; c'est  
» un commerce froid, où l'aigreur ne  
» se mêle jamais, et la position où l'on  
» s'est mis, permet toujours de se rap-  
» procher sans que l'époux en rougis-  
» se : c'est alors un tour qu'il joue aux amans,  
» L'épouse a beau faire, il faut qu'elle  
» cède. La plus décidée subit toujours

» la loi du mari, à moins qu'il n'en soit  
» amoureux. Si je voulais, je vous en-  
» lèverais ma femme; mais je la méprise  
» trop pour former un tel projet; elle  
» me serait à charge, et je la trouve en-  
» nuyeuse. On lui croit de l'esprit; elle  
» en a fort peu; je la connais mieux que  
» vous. Quand vous la verrez de sang-  
» froid, vous sentirez que tout son mé-  
» rite tient à son originalité, et au tour  
» singulier qu'elle donne à ses méchan-  
» cetés. Si la décence redevenait à la  
» mode, on la prendrait pour une im-  
» bécile, et bien des femmes perdraient  
» tout, si nous nous avisions d'avoir des  
» mœurs.

» — Vous conviendrez au moins, mon-  
» sieur, que madame de Vernon a des  
» grâces, une figure piquante. — Voilà  
» l'éloge banal qu'on prodigue aux fem-  
» mes en qui il n'y a rien à louer. Au  
» surplus, je vous demande pardon de  
» vous avoir si librement parlé de vo-

» tre maîtresse. Je veux que vous ne  
» soyez pas sa dupe; mais mon dessein  
» n'est pas de vous en dégoûter : j'aime  
» beaucoup mieux qu'elle vous ait qu'un  
» autre, parce que vous la retirerez peut-  
» être de l'opprobre où elle est. Une  
» femme se réhabilite quelquefois par  
» un bon choix, et si cela arrivait, vous  
» me rendriez ma maison plus agréable,  
» en éloignant une foule d'étourdis, vifs,  
» sans idées, empressés sans objet, ex-  
» travagans sans imagination, et en-  
» nuyeux avec fracas. Je n'ose me flat-  
» ter d'une telle réforme chez moi; mais,  
» que je vous la doive ou non, je n'en  
» serai pas moins votre ami ».

Je ne sais qui m'étonna le plus de la confiance que me marquait monsieur de Vernon, ou du tour qu'il donnait à une explication, peut-être sans exemple. Sa franchise me gagna le cœur, et je lui promis solennellement de renoncer à sa femme. Il plaisanta de mon ser-

ment, et me dit que si je mettais de la délicatesse dans ma conduite, je perdrais bien des occasions précieuses, à moins que la raison ne devînt à la mode.

« — Je ne crois pas, monsieur, que la  
» mode étende jamais son empire jus-  
» que là. — Je ne le crois pas non plus;  
» cependant son empire en France est  
» sans bornes, et il peut s'établir une  
» mode de réforme. L'excès de la dé-  
» pravation, l'avilissement des mœurs  
» peuvent amener enfin le dégoût du  
» désordre; on réclamera la vertu pour  
» l'intérêt même du plaisir : il doit ar-  
» river un changement, et il est impos-  
» sible que ce soit en mal.

» Rien, par exemple, n'est aussi dé-  
» crié que l'amour conjugal. Ce préjugé  
» est trop fort pour durer bien long-  
» temps, et voici de quelle façon la ré-  
» volution peut se faire.

» Un homme d'un rang distingué,  
» plein d'agrément, d'esprit et de grâ-

» ces, joignant à tout cela une pointe  
» de fatuité..... J'exige, comme vous le  
» voyez, beaucoup de qualités ; c'est  
» qu'il en faut à un chef de secte.

» Il est possible que cet homme soit  
» amoureux de sa femme. Il combattra  
» d'abord son inclination, et s'il ne peut  
» la vaincre, il s'efforcera du moins de la  
» cacher au public. Mais il y a des gens  
» clairvoyans sur les défauts d'autrui.  
» Malgré ses efforts, on pénétrera son  
» secret; il s'en apercevra, et se mettra  
» au-dessus des railleurs, en prenant  
» son parti de bonne grâce; il jouera  
» même l'intrépidité : c'est quelquefois  
» un moyen d'acquérir du courage; c'en  
» est même un commencement. Enfin  
» son amour-propre sera flatté de fon-  
» der un nouveau genre de singularité,  
» et il se déclarera. Les femmes le com-  
» bleront d'éloges, de peur qu'il ne se  
» rétracte, et, avant que les hommes  
» soient convaincus que c'est un parti

» sérieux, son état sera confirmé. Qu'ar-  
» rivera-t-il? Quelques jeunes gens, pi-  
» qués de n'avoir pas imaginé un ridi-  
» cule neuf, se hâteront de l'adopter,  
» pour ravir à l'inventeur la gloire d'être  
» unique; ils joueront auprès de leurs  
» femmes une passion qu'ils n'éprouve-  
» ront pas; et plusieurs y seront pris.  
» Un mauvais principe produira de bons  
» effets; ils deviendront vraiment amou-  
» reux, après avoir affecté de l'être.  
» D'autres, qui aimeront réellement, se-  
» ront bien aises d'avoir des autorités  
» qui les dispensent de se contraindre.  
» On n'entendra parler que d'époux  
» unis. Alors le bon ton s'en mêlera. Il  
» peut arriver telle circonstance qui  
» mette la vertu à la mode ».

La prédiction de monsieur de Ver-  
non me paraissait très-hazardée; ce-  
pendant j'ai vu des exemples qui feraient  
croire que son accomplissement n'est  
pas impossible.

« Puisque vous ne remplacez plus le  
» mari de ma femme, reprit-il, il n'est  
» pas juste que vous vous chargiez des  
» dépenses du ménage; voilà les cent  
» louis que vous lui avez prêtés. Elle  
» ignorera toujours que cette dette est  
» acquittée, parce qu'elle l'a oubliée très-  
» certainement, et que vous ne l'averti-  
» rez point que je sauve de son honneur  
» ce que je peux lui en conserver. Pour  
» vous, monsieur, le séjour de Paris ne  
» vous convient pas; l'activité tient essen-  
» tiellement à la jeunesse. Il faut qu'un  
» jeune homme fasse toujours quelque  
» chose, et quand il ne s'occupe pas  
» d'une manière utile, il n'échappe au  
» désœuvrement qu'en faisant des sot-  
» tises. Je vous ferai nommer secrétaire  
» d'ambassade dans une cour du nord.  
» Vous êtes très-jeune; mais je répon-  
» drai de vous, parce que vous avez  
» des qualités, et que je crois que votre  
» nomination à une place de confiance

» est un garant suffisant que vous vous  
» en rendrez digne. Si la guerre se ral-  
» lume, vous serez le maître de rentrer  
» dans votre première carrière, et de  
» rejoindre vos étendards ».

Il méritait ma reconnaissance, et j'al-  
lais l'en assurer : « Vous ne me devez  
» rien, me dit-il; cette idée est du gé-  
» néral, et je n'ai que le très-petit mérite  
» de l'avoir adoptée; adressez-lui vos  
» remerciemens ». Il sortit.

J'étais forcé de convenir intérieure-  
ment que j'avais tenu la conduite la plus  
régulière tant que j'avais été attaché à  
madame Ruder. Uniquement occupé du  
soin de lui plaire, je ne faisais rien que  
de bon, parce que le bien seul lui était  
agréable. Je ne m'étonne plus aujour-  
d'hui d'avoir usé si vite mon amour :  
j'avais vécu pour elle en deux ans,  
comme on vit en quinze pour une autre.  
Ces réflexions me faisaient sentir l'im-  
possibilité de la remplacer jamais, et



la nécessité d'éviter les liaisons dangereuses. Je résolus de me livrer exclusivement à mon nouvel état.

Je passais chez le général, ignorant encore tout ce que je devais à des protecteurs, à des amis, qui ne s'occupaient que de moi. Après avoir raisonné de ce projet, avoir calculé les obstacles et les probabilités du succès, ils étaient unanimement revenus à craindre que mon extrême jeunesse ne fût une difficulté insurmontable. Si une femme aimante sait tout prévoir, elle trouve aussi des moyens de tout surmonter.

Elle s'était adressée au commandeur, l'avait prié, l'avait pressé; il suffisait que le sacrifice lui fût agréable. Monsieur Nosari avait dit aussitôt au général qu'il pouvait assurer le ministre qu'il partirait avec moi, et que, sans caractère public, sans autre désir que celui de m'être utile, il dirigerait mes travaux. Quelle femme que celle qui, à la fleur

de son âge, et dans tout l'éclat de sa beauté, peut renoncer à l'amour, et éloigner le seul homme qui pût lui faire oublier ce qu'elle avait perdu ! Quel homme que celui à qui les années et l'habitude rendent l'amitié nécessaire, et qui prouve la sincérité, la solidité de la sienne, en partant sans hésiter ! Que je me sentais petit auprès d'eux ! mais aussi combien leur générosité excitait mon émulation ! Combien j'étais flatté de l'idée de les égaler un jour.

Je guéris, et on disposa tout pour mon départ. Le moment de la séparation fut douloureux : je quittais les objets de mes plus chères affections, et, selon les apparences, je les quittais pour long-temps. Monsieur de Nosari, aussi affecté que moi, trouva cependant des forces pour me consoler. Il me montrait dans l'éloignement, le jour où je reverrais mes amis, où je reparaitrais devant eux, investi de l'estime publi-

la nécessité d'éviter les liaisons dangereuses. Je résolus de me livrer exclusivement à mon nouvel état.

Je passais chez le général, ignorant encore tout ce que je devais à des protecteurs, à des amis, qui ne s'occupaient que de moi. Après avoir raisonné de ce projet, avoir calculé les obstacles et les probabilités du succès, ils étaient unanimement revenus à craindre que mon extrême jeunesse ne fût une difficulté insurmontable. Si une femme aimante sait tout prévoir, elle trouve aussi des moyens de tout surmonter.

Elle s'était adressée au commandeur, l'avait prié, l'avait pressé; il suffisait que le sacrifice lui fût agréable. Monsieur Nost... dit au... général qu'il... parti... p...

de son âge, et dans tout l'éclat de sa  
beauté, peut renoncer à l'amour, et  
éloigner le seul homme qui pût lui faire  
oublier ce qu'elle avait perdu! Quel  
homme que celui à qui les années et  
l'habitude rendent l'amitié nécessaire,  
et qui prouve la sincérité, la solidité de  
la sienne, en partant sans hésiter! Que  
je me sentais petit auprès d'eux! mais  
aussi combien leur générosité excitait  
mon émulation! Combien j'étais flatté  
de l'idée de les égaier un jour.

Je guéris, et va dire adieu tout pour  
mon départ. Le moment de le dire  
fut douloureux: je quittai les ob-  
jets de mes plus chers desirs, et  
selon les apparences, je m'en allai pour  
long-temps. Je me sentais affecté  
des forces trait d'un revers  
devant

I  
I  
H.  
ex.  
ins  
sait  
moy  
Elle

L'avait  
que le

sieur N  
qu'il pe  
parlait

bureaux que pour lire avec le chevalier les meilleurs auteurs en droit public. Ses réflexions claires, précises, aplanissaient toutes les difficultés; la manière dont il parlait de moi à l'ambassadeur me conciliait sa bienveillance, et bientôt une incapacité réelle força son entière confiance. Souvent il me renvoyait des affaires portées à son audience; quelquefois il me chargeait de travailler directement avec le ministre du prince près de qui nous résidions. Son intention, disait-il, était de me former plus promptement; mais je m'apercevais qu'il me chargeait des affaires délicates, et qu'il se réservait celles qui n'exigeaient que de l'esprit et de l'agrément.

Monsieur de Nosari craignit probablement que l'excès même de mon zèle contribuât à l'éteindre bientôt : il exigea que je prisse la dissipation nécessaire à tous les âges, et surtout à la jeunesse. Fait pour être distingué partout,

il me présenta à la cour et dans les maisons les plus distinguées, comme un sujet de la plus belle espérance. Je jugeai facilement que pendant que je travaillais dans mes bureaux, il avait pris la peine de reconnaître les sociétés qui pouvaient me convenir, car je trouvais partout le plaisir subordonné à la décence.

D'abord on ne me recevait que par considération pour lui : j'avais bientôt la satisfaction de voir qu'on m'accueillait pour moi-même.

Trois soirées de la semaine étaient uniquement consacrées à la correspondance. Nous adressions des *factums* à nos amis de la bonne ville. Jamais de brouillons : le cœur est l'ennemi de l'apprêt. Nos paquets partaient, chargés quelquefois de ratures, mais l'amitié est indulgente.

Les lettres que m'adressaient aussitoutes les semaines madame Ruder et le général me laissaient pressentir le compte

avantageux que monsieur de Nosari leur rendait de ma conduite, et leurs éloges ne m'inspiraient point de vanité : ils n'étaient pour moi qu'un encouragement au bien. J'avais des taches à effacer; je ne me le dissimulais plus.

Deux années s'écoulèrent ainsi. Point d'étourderies, point de faiblesses, point la moindre petite intrigue. Je sentis souvent, j'en conviens, les tentations les plus prononcées; mais les femmes légères me rappelaient madame de Ver-non; celles qui joignaient à la beauté des qualités estimables me rappelaient ces mots du général : « Il est contre » l'honneur de chercher à inspirer une » passion dont on n'est pas pénétré soi-même », et j'avais épuisé les délices de l'amour, je le croyais du moins.

La sagesse tourne toujours au profit de la santé. Mon tempérament se fortifia; ma tête mûrit et se meubla : je n'étais plus le même homme.



C'est à cette époque que je sentis réellement ce que je devais à ceux qui m'avaient, pour ainsi dire, conduit par la main à l'honnêteté, aux distinctions et à la fortune. J'avais pour ces respectables amis une vénération qui n'était comparable qu'à l'attachement qu'ils m'inspiraient.

« Je crois, me dit un soir le confman-  
» deur, que les bonnes habitudes se  
» sont fortifiées de manière à ne pas  
» laisser craindre de rechute. Je ne vois  
» donc pas d'inconvénient à ce que  
» vous profitiez d'un congé de trois  
» mois qu'on vient de m'adresser. — Un  
» congé, m'écriai-je, un congé! — Le  
» voilà, mon ami. — Je vais donc la re-  
» voir, l'embrasser encore! Je reverrai  
» monsieur Derneval, son estimable  
» épouse, et mon pauvre Luvel. Je re-  
» trouverai ma bonne Marguerite, ma  
» vieille nourrice, négligée, oubliée dans  
» le tumulte de la dissipation. Que de

» jouissances à-la-fois ! Quand partons-  
» nous , monsieur le commandeur ? —  
» Quand il vous plaira, mon ami. — Par-  
» tons tout de suite, à l'instant, à la mi-  
» nute. — Ah ! la tête se monte ! Un  
» homme en place, qui oublie qu'il doit  
» prendre congé de son ambassadeur,  
» du roi qui a daigné lui marquer quel-  
» que bonté, et de ceux dont la maison  
» lui a été constamment ouverte ! —  
» Vous avez raison, commandeur ; je  
» viens encore de parler en étourdi.  
» — Mais vous agirez en homme sage,  
» et voilà l'essentiel. Savez-vous, mon  
» ami, que si ma joie n'éclate pas avec  
» la vivacité de la vôtre, je n'en suis pas  
» moins sensible que vous au plaisir  
» d'aller voir nos bons amis de là-bas ?  
» La journée de demain sera employée  
» à remplir les devoirs indispensables,  
» après-demain les chevaux de poste ».

J'avais chargé mon valet-de-chambre,  
qui courait devant nous, de payer les

postillons, et de les payer en grand seigneur. Nous ne courions pas, nous volions. Je ne faisais autre chose que compter les villes que nous laissions derrière nous, et celles qui restaient à traverser. Je peignais jusqu'à satiété, la réception qui nous attendait. Je voyais madame Ruder sautant les escaliers et tombant dans nos bras; le général nous ouvrait les siens de la porte de l'antichambre, et madame Derneval, debout dans son salon, me souriait d'un air qui voulait dire : Un secrétaire d'ambassade peut embrasser l'épouse d'un général. Ma foi, tout arriva comme je l'avais prévu, à l'exception pourtant du cher oncle, le grand-vicaire, sur lequel je ne comptais pas, et que je trouvai en simarre violette, la croix au cou, et l'anneau du pêcheur au doigt : le vrai mérite perce tôt ou tard, et ceux même qu'il offusque, sont forcés de lui rendre hommage.

Le lendemain matin je m'empressai d'aller offrir un nouveau tribut à l'ami-  
: il n'y avait plus de rue de Bussy.  
La boutique était occupée par des gens qui m'étaient inconnus. Je les interrogeai; ils m'apprirent seulement qu'elle avait fait, de la vente de son fonds et de ses rentrées, un capital considérable; et elle ne m'en avait rien dit! Je crus ne pouvoir, sans indiscretion, lui parler le premier de ses nouveaux arrangements. Je me bornai à demander son adresse à madame Derneval: elle occupait un joli logement à deux pas de l'hôtel.

Après le dîner, le général me fit passer dans son cabinet. « Mon cher ami, » vous jouissez d'une considération dont » la plupart des jeunes gens ont à peine » une idée. Vous parviendrez aux premières places; mais les épreuves peuvent être longues, et il est un moyen » de les abréger : c'est de prendre cet

» aplomb qui inspire la confiance, rien  
» ne le donne comme le mariage et la  
» fortune. L'homme indépendant des  
» circonstances est recherché, celui qui  
» a besoin de son état se fatigue souvent  
» en vaines sollicitations.

» Je conviens que vous pourriez dif-  
» férer de quelques années; mais vous  
» ne seriez pas sûr alors de trouver les  
» avantages que nous vous avons ménagés.  
» N'inférez pas de ce que je vous  
» dis que notre intention soit de vous  
» faire contracter un engagement de  
» pure convenance. Nous voulons, au  
» contraire, vous donner une épouse  
» très-jeune, très-jolie, très-aimante, et  
» très-riche. Vous êtes sans passion,  
» ainsi je ne présume pas que vous reje-  
» tiez mes offres. D'ailleurs vous verrez  
» la jeune personne. Je ne vous la nomme  
» pas, afin de vous laisser tout-à-fait  
» libre, et si votre goût ne vous déter-  
» mine pas en sa faveur, vous me sau-  
rez.

» rez au moins gré d'une proposition  
» qui prouve mon désir de vous voir  
» heureux de toutes les manières.

» Je reconnais, mon général, cette  
» bienveillance qui ne se dément pas un  
» instant, et.... — De la bienveillance!  
» de la bienveillance! Ce c'est pas là  
» l'expression qui convient entre nous.  
» J'ai pour vous la tendresse d'un père,  
» et tout ce qui tient au respect doit  
» nous être étranger, parce que le res-  
» pect tue le sentiment, et que je veux  
» que vous m'aimiez autant que je vous  
» aime. — Oh! à cet égard, mon géné-  
» ral, il y a long-temps que j'ai prévenu  
» vos ordres. Mais me marier, moi!  
» J'étais si loin de cette pensée, que je  
» vous avoue que j'ai besoin de quelque  
» temps pour me la rendre familière.  
» — Prenez le temps que vous voudrez,  
» mon ami; moi je me flatte qu'il vous  
» en faudra peu, et que vos vues s'ac-  
» corderont avec les nôtres. Allons re-  
» trouver la société ».

Elle était nombreuse, et surtout bien

choisie. Je jetai les yeux de tous côtés, persuadé qu'un regard, une mine, un geste, trahirait le secret des coalisés.

Convaincu, d'ailleurs, que celle qu'on me destinait me convenait de toutes les manières, j'étais décidé à m'y attacher par goût, comme par déférence pour mes bienfaiteurs. En effet, rien d'aussi facile que d'aimer une femme très-jeune, très-jolie, très-aimante, et très-riche. Cette dernière qualité n'est pas absolument déterminante; mais une femme n'en vaut pas moins pour être riche.

Je comptai beaucoup sur ma pénétration. Hé bien, on la mit en défaut. Pas la moindre petite chose qui pût m'éclairer. Allons, me dis-je, faisons la cour aux jeunes personnes elles-mêmes, et observons leurs mamans. Il y a toujours quelque chose de radieux dans la figure d'une maman qui accorde sa fille. Ici je trouvais de la physionomie; là de l'esprit; plus loin des grâces; dans un petit coin de la timidité. L'une m'écou-

tait avec indifférence : oh ! elle a sans doute une inclination. L'autre cherchait à m'arrêter auprès d'elle : c'est bien heureux ; je suis bien de son goût. Celle-ci souriait à tout ce que je lui disais : bon ; cela dispense de répondre. Celle-là rougissait en regardant sa mère, et sa mère, et toutes les mères possibles, conservaient dans les traits une immobilité désespérante.

Je pris aussi un parti de désespéré. C'était d'aller causer avec madame Ruder, de l'assurer combien je mettrais d'empressement à faire tout ce qui serait agréable au général et à elle, et de connaître par ce moyen ma future épouse, qu'il ne m'était pas possible de deviner. J'em'approchais d'elle lorsqu'on annonça monsieur Rinaldi. Il donnait la main à une jeune personne prodigieusement changée à son avantage, et que cependant je reconnus aussitôt. Les yeux de tous mes amis se portèrent sur moi, et je commençai à voir clair.

Monsieur Rinaldi nous apprit, après



les complimens usités, qu'il avait cédé aux instances de sa fille, qui désirait voir Paris, et qu'il se proposait d'y faire quelque séjour. Il demanda à madame Derneval la permission de la voir souvent; elle lui fut accordée avec un empressement qui confirma ma première idée.

Il me sembla que le coup de maître du courtisan était, en cette circonstance, de paraître ne m'apercevoir de rien, et de laisser au général la douce persuasion qu'il était impossible de voir et de penser autrement que lui. Je m'approchai de monsieur et de mademoiselle Rinaldi; je mesurai rigoureusement mon ton et la tournure de mes phrases sur ce que la politesse seule exigeait de moi, et je finis en demandant à monsieur Rinaldi si je pouvais sans indiscretion aller lui présenter mes devoirs. « Vous me ferez grand plaisir, » monsieur, et à ma Thérèse aussi. » Il me mit dans la main une carte d'adresse, et me tourna le dos. Malheu-

reusement pour lui, il y avait là une glace traîtresse, dans laquelle je le vis rire en se frottant le menton.

Mademoiselle Rinaldi était assise entre mesdames Derneval et Ruder. Elle me regardait sans cesse; quelquefois elle étouffait un éclat de rire, et alors de petits coups de genoux partaient de droite et de gauche. Voilà deux femmes bien contentes, pensai-je; oh! comme elles m'attrappent! Je ne sourcillais pas. J'étais imperturbable, impénétrable, et fort peu aimable. L'homme qui s'observe a toujours l'air d'un songe-creux ou d'un sot.

J'avais cependant saisi, malgré mon extrême réserve, quelques intervalles, et j'avais reconnu que mademoiselle Rinaldi effaçait ce que j'avais vu de plus joli, par sa taille svelte, des graces naturelles, et une figure dont l'usage du monde n'avait pas entièrement effacé cette teinte d'ingénuité qui lui allait si bien.

Pendant le souper, on affecta de ne

point parler d'elle. On s'étendait avec complaisance sur les légers défauts des autres jeunes personnes, et pas un mot de celle qu'on paraissait ne pas attendre, dont l'arrivée inattendue pouvait exercer des têtes à conjectures, et qui méritait plus que personne qu'on s'occupât un peu d'elle. Oh, quelle finesse!

Je cherchai, moi, à faire prendre à la conversation une tournure scientifique, propre à provoquer le sommeil : J'avais besoin d'être seul. Monsieur l'archevêque me répondait, et j'embrouillais la matière; je le forçais à diviser et à subdiviser; les bâillemens se communiquaient de proche en proche; on prit des bougies, on nous laissa seuls, et je lui souhaitai le bonsoir.

Je ne dormis point : je rêvai à mon futur mariage. Il était indubitable qu'on allait m'unir à mademoiselle Binaldi; et tout bien examiné, je m'arrêtai à ces principes, qu'il est peut-être bon de répandre :

« 1<sup>o</sup>. Il est très-commode, pour un

homme en place, d'avoir une femme charmante qui l'aime uniquement. »

Cela dispense d'aller chercher ailleurs ce qu'il trouve chez lui : économie de temps.

« 2°. Il est fort agréable de voir prévenir ses goûts, ses désirs, d'être l'objet de toutes les attentions, de toutes les prévenances, de faire mille jaloux, et de n'avoir pas sujet de l'être. »

En échange de tout cela, on prodigue les égards tant qu'on veut, l'amour tant qu'on peut, et il est un moyen de le faire durer long-temps, c'est de s'éloigner de sa femme quand on la trouve moins jolie : on revient à elle quand on est disposé à lui rendre justice.

« 3°. Il faut lui faire des enfans, beaucoup d'enfans. »

Une mère de famille est nécessairement occupée, et ses occupations lui laissent peu de temps pour autre chose. Ces marmots, d'ailleurs, sont un second lien qui resserre le premier, pour les cœurs honnêtes. Que de fem-

mes prêtes à faillir se sont arrêtées à l'aspect d'un enfant qui leur ouvrait ses bras innocens!

Je me levai de très-bonne heure, et je me fis habiller avec le plus grand soin. Pour tirer parti de ses avantages, il faut, ou beaucoup de toilette, ou le désordre le plus absolu, et avec celle dont on veut faire sa femme, le parti le plus décent est celui qu'on doit préférer. Lui marquer de l'estime, c'est la forcer à être toujours estimable. Voilà encore un principe qu'il est bon de ne pas oublier.

Monsieur Rinaldi était allé à ses affaires, et je conviens qu'il ne devait pas m'attendre à huit heures du matin. Sa fille sortait de son lit, fraîche comme la rose, et colorée comme elle, « Mon » père n'est pas ici, j'en suis bien aise. » Oh, j'ai tant de choses à vous dire..... » D'abord, mon ami, promettez-moi le » secret; car si on sait que j'ai parlé, on » me grondera..... on me grondera!... » — Jamais je ne causerai volontaire-

» ment de chagrins à ma Thérèse. — A  
» sa Thérèse! eh oui, je la suis, mé-  
» chant, jamais je n'ai cessé de l'être.  
» On m'a proposé vingt partis; je les ai  
» tous refusés, parce qu'il ne faut trom-  
» per personne ».

« Venons à l'essentiel Je vous parle-  
» rai des détails, si mon père nous en  
» laisse le temps. On se propose de nous  
» marier mon cher ami, le voulez-vous  
» bien? — J'en suis charmé, aimable en-  
» fant. — Il en est charmé! il en est char-  
» mé! Vous m'avez fait bien du mal, mais  
» avec quelle facilité vous me le faites ou-  
» blier. J'ai toujours eu un pressenti-  
» ment que vous reviendriez à moi, et  
» je me suis arrangée en conséquence.  
» J'ai pris des maîtres, beaucoup de  
» maîtres, parce que, pensai-je, on ne  
» fait pas toujours les enfans; il faut  
» aussi parler raison, et je veux pou-  
» voir entendre mon mari. J'ai besoin  
» encore de talens agréables pour l'amu-  
» ser quand il n'aura rien à me dire :  
» j'ai appris la musique et le dessin.

» Voulez-vous voir, mon ami, comment  
» je peins? » Elle prit sur son cœur un  
médaillon.... C'était mon portrait. » Je  
» l'ai fait de mémoire : jugez si j'ai  
» pensé à vous. Oh, qui pourrait comp-  
» ter les baisers dont je l'ai couvert!  
» Il était ma consolation, la moitié de  
» moi-même, lorsque nous reçûmes cette  
» lettre du général. » Elle courut ouvrir  
un secrétaire.

En écoutant le langage de l'innocence et de l'amour, je sentais mon cœur s'agiter; il se ranimait; pensées de bonheur l'occupaient tout entier.

Le général écrivait à monsieur Rinaldi : « Vous apprendrez volontiers, monsieur, que notre colonel exerce avec distinction un premier emploi dans la diplomatie. Sa conduite est tellement régulière, que nous avons résolu de le marier.

« Plusieurs partis lui conviennent. Son cœur est libre en ce moment, et ce cœur est le meilleur que je connaisse. Notre jeune ami s'attachera facilement

à une jeune personne qui unit la beauté à la candeur ; il doit une réparation à mademoiselle votre fille, et si elle conserve pour lui quelque attachement, vous êtes le maître de conclure.

« L'intéressant protégé a un bien de cent mille écus, et des émolumens plus qu'honnêtes ; mais nous espérons en faire incessamment un général de brigade et un ambassadeur. Il sera tenu à une forte dépense, et nous nous flattons que d'après ces détails vous vous conduirez en bon père.

J'ai l'honneur, etc. »

« Mon papa s'est aussitôt écrié que » pour se voir renaître il donnerait tout » son bien, et ne se réserverait qu'une » pension honnête. Moi, mon ami, je » pleurais, je riais, j'extravaguais : ma » pauvre tête n'était plus à moi ».

Tant d'affection et de délicatesse venait aussi de tourner la mienne. Mon cœur était gonflé de manière à me faire croire qu'il allait se fendre, et si un



torrent de douces larmes ne m'eût soulagé, j'ignore ce qui serait arrivé. Je me sentis enfin en état de parler, et monsieur Rinaldi me trouva, exprimant en paroles de feu, ce que l'amour, l'amitié, la reconnaissance ont de plus sincère, de plus profondément senti.

« Nous y voilà, s'écria-t-il; mademoi-  
» selle a parlé. J'avais bien mes raisons  
» pour vouloir être présent à cette pre-  
» mière visite, afin de contenir un peu  
» cette petite folle-là. Mais qui pou-  
» vait prévoir que monsieur, si froid  
» hier, arriverait aujourd'hui à huit  
» heures du matin? » Je l'embrassai avec  
la plus tendre effusion. « Non, mon-  
» sieur, lui dis-je, non, vous ne vous  
» dépouillerez point pour moi, et ma-  
» demoiselle n'abusera pas de votre ten-  
» dresse. Partons, allons chez le général.  
» Il est inutile de feindre plus long-  
» temps, puisque le vœu de tous est  
» accompli. — Il a raison, papa. Les  
» jours perdus pour l'amour ne finissent  
» pas. »

» Voilà mon épouse dis-je à monsieur Derneval; c'est vous qui l'avez choisie, et je suis trop heureux de ratifier vos engagements. — Hé bien, mesdames, que vous ai-je dit? j'ai acquis une grande connaissance du cœur humain, et j'étais certain d'avoir lu dans celui de notre jeune ami. — Dites-moi, par grace, mon général, à qui je dois ce bien de cent mille écus; qui de vous se plaît à me courber sous le poids des bienfaits? — Mon ami, deux cents mille francs des rentrées de madame Ruder; l'ennemi a fourni le reste. — Elle me donne tout son bien! vous y joignez la plus forte part de ce qu'a conquis votre épée!.... je ne peux..... je ne dois pas..... » Il me fut impossible d'en dire davantage. J'ouvris mes bras; ils me pressèrent dans les leurs; Thérèse nous serrait tous dans les siens; nous formions le plus intéressant des groupes : l'amour et l'amitié nous avaient placés.

Peu de jours après on rédigea le

contrat Je voulus en régler les articles.  
« Ma pension, me dit madame Ruder,  
» suffit au nécessaire, et me permet  
» même de donner quelque chose à mes  
» plaisirs. Nous sommes convenus d'être  
» toujours amis, et les dons de l'amitié  
» n'humilient pas. Dix mille livres de  
» rente, reprit monsieur Rinaldi, et le  
» bonheur de ma fille, c'est plus qu'il  
» n'en faut pour ne pas maigrir. Je suis  
» assez riche, continua le général, pour  
» que le cadeau que je vous fais ne change  
» rien au train de ma maison. Pour la  
» dernière fois, je parle en supérieur;  
» cédez, je le veux ».

Monsieur l'archevêque nous donna la bénédiction nuptiale. Il nous fit une exhortation courte et pleine de sens. Beaucoup de marieurs, qui ne disent que des niaiseries aux mariés, ne feraient pas mal de se servir désormais de ceci :

« Je vous unis sous la condition ex-  
» presse que vous vous aimez. C'est un  
» rapt qu'un mariage contracté sans  
» amour. Il est nouveau, je le sais, d'en-

» tendre prononcer le mot *amour* au  
» pied des autels; mais ce sentiment seul  
» déterminait les patriarches, et Dieu a  
» béni leurs mariages. La personne ne  
» doit appartenir en effet qu'à celui qui  
» en possède le cœur. Jouir des droits  
» de l'hymen sans les tenir des mains  
» de l'amour, c'est les usurper.

» Lorsque deux cœurs se sont mu-  
» tuellement donnés, ils ont droit d'at-  
» tendre du retour et de la constance.  
» Le nœud sacré du mariage légitime ces  
» sentimens; la religion les consacre,  
» sous la clause tacite qu'ils seront réci-  
» proques, car la religion elle-même ne  
» doit rien commander d'impossible.

» Consolidez votre tendresse en lui  
» donnant pour appui la vertu. Si elle  
» n'avait d'objet que la beauté, les grâces  
» et la jeunesse, elle s'éteindrait avec  
» ces avantages passagers; si elle est éta-  
» blie sur des qualités estimables, elle  
» est à l'épreuve du temps.

» Pour être en droit d'exiger qu'on  
» vous aime, travaillez constamment à

» le mériter : il est aussi doux de con-  
» server un cœur que de le conquérir.

» Souvenez-vous, surtout, que vous  
» n'aurez rien fait pour vos enfans parce  
» que vous leur aurez donné l'être. La  
» mère qui refuse son sein à l'innocente  
» créature, qui la conjure par ses cris est  
» une mère dénaturée; le père qui né-  
» glige de former lui-même le jugement  
» de son fils, de lui inspirer le goût  
» des mœurs et de la vertu, perd ses  
» droits à son respect et à sa recon-  
» naissance.

» Je vous ai indiqué en peu de mots  
» les devoirs que vous avez à remplir.  
» Persuadez-vous que c'est à leur ac-  
» complissement que tient votre féli-  
» cité. »

FIN.













